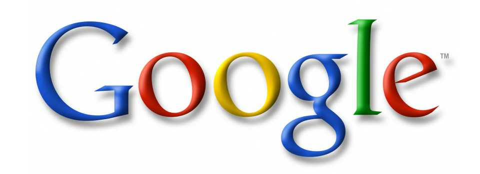
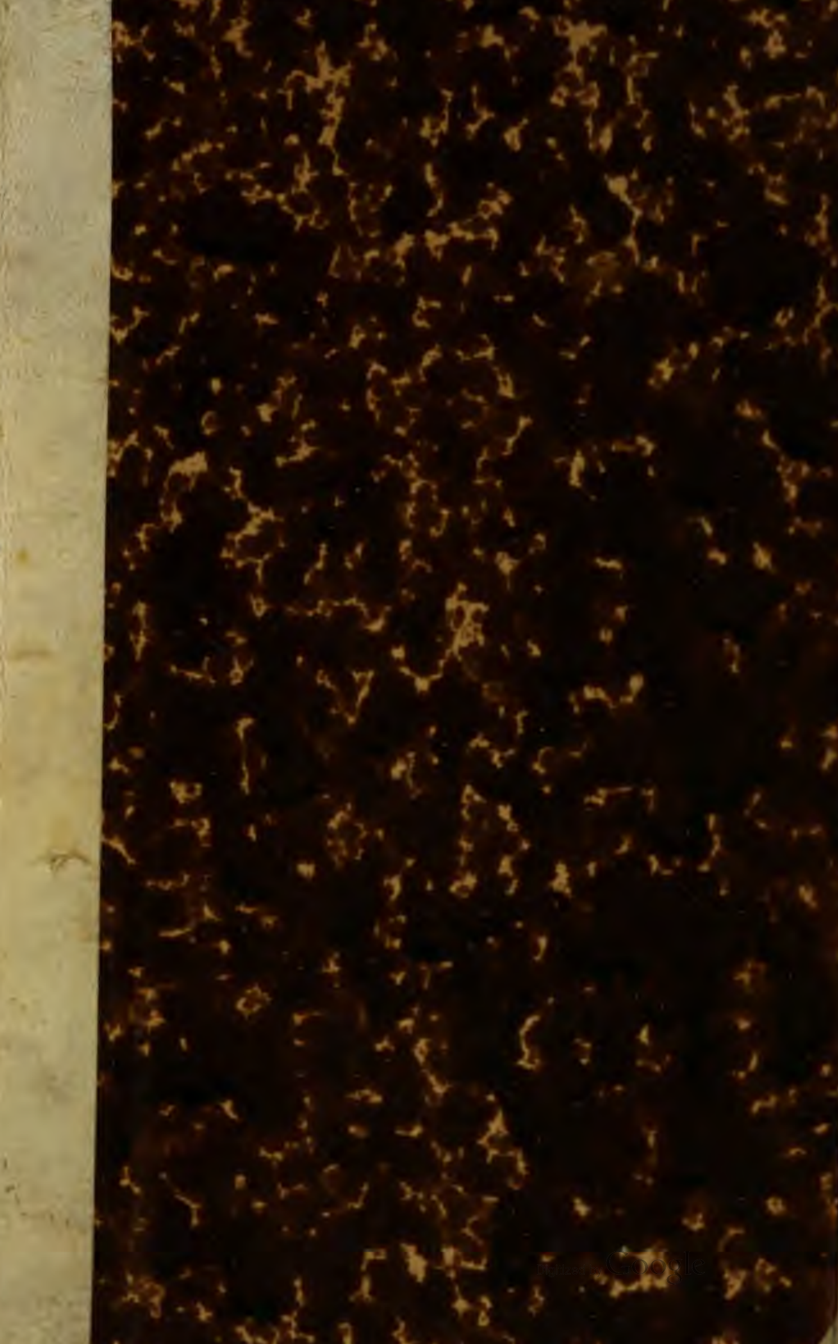






LETTRES

ÉCRITES DE SUISSE

AVANT 1780.

TOME I.

DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,

Rue du Puits-Saint-Pierre.

LETTRES

ÉCRITES DE SUISSE

AVANT 1780,

recueillies

Par Jean-Louis Moré.

> Oh ! d'un simple hameau, si le ciel m'eût fait maître,
> Je saurais en jouir ; heureux, digne de l'être,
> Je voudrais m'entourer de fleurs, de riches plants,
> De beaux fruits et surtout de visages riants.
>
> DELISLE, *L'homme des champs*, chant 1.

Tome premier.

GENÈVE,
JULLIEN ET FILS, LIBRAIRES,
PLACE DU BOURG-DE-FOUR.

1841.


LIBERTÉ ET PATRIE
DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
par l'auteur
Monsieur J.-Louis
Moré,
en 1844.
SIBER

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Une circonstance imprévue mit en ma possession la correspondance reproduite dans les deux volumes que ces lignes précèdent.

Ces lettres furent écrites sous l'empire du plus entier abandon, de l'intimité la plus parfaite. Elles renferment des détails d'intérieur, des récits d'événements de famille, l'exposé de plans développés avec complaisance, suivis avec persévérance et applaudis dans leur succès. Ces lettres, tracées sous les auspices de l'affection la plus sincère, laissent apercevoir à nu le cœur de l'homme.

Ces confidences naïves de chaque jour, cette effusion sans réserve comme sans arrière-pensée, ces épanchements sans limites qui ne manquent pas d'entraînement, enfin ces communications si douces, sont autant de motifs qui piquent la curiosité et font naître la bienveillance. Il est si rare de trouver l'occasion de s'initier à une correspondance de

cœur, échangée entre de véritables amis, qu'il est permis d'éprouver quelque satisfaction lorsqu'on en découvre une qui ne contient rien de répréhensible.

J'avoue que je suis demeuré sous ce charme, non qu'en disant cela je veuille nier les défauts inhérents au genre épistolaire familier, souvent exclusif, tranchant, et dans lequel aussi les prédilections de famille et d'amitié revendiquent de larges droits.

Malgré ces ombres, je croisque ces lettres sont une espèce de bonne fortune. Puissent-elles éveiller chez d'autres le plaisir que j'ai éprouvé en les lisant. Le lecteur comprendra facilement pourquoi il ne rencontrera aucun nom de famille, et la raison aussi pour laquelle les localités sont appelées différemment du leur, surtout si je fais suivre l'aveu que cette publication se fait sans l'autorisation des descendants de ceux qui écrivirent ces lettres.

LETTRES
ÉCRITES DE SUISSE
AVANT 1780.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Comment rencontrer un bonheur parfait sur la terre ! Mon départ de la rue Balbi et notre récente *séparation* me font sentir chaque jour davantage combien il est douloureux de se voir privé de ce que l'on aime, au moment surtout où tout semblait consolider l'espoir de ne jamais le quitter. Mon ami, le ciel en a ordonné différemment et nous ne saurions murmurer contre ses décrets..... Ne fallait-il pas songer aussi au bonheur d'un père qui, dans un âge avancé, soupirait après le retour d'un fils unique dont il ne connaissait ni l'épouse, ni les enfants ? Combien d'amertume ne rachète pas un devoir si sacré à remplir ! — Charles, ce n'était qu'en m'éloignant de toi que je pouvais retrouver Théodore, ce Théodore dont nous nous entretînmes si souvent ensemble.

Je suis enchanté de l'acquisition faite par mon père. Je te reparlerai du Grand-Rocher. Ah ! mon ami, que

délicieux moment que celui d'une arrivée ! que n'as-tu pu voir, à l'un des côtés de ma chaise, ma mère tremblante de joie, mon père immobile de satisfaction, et à l'autre portière, mon ami, son épouse, ses enfants..... Nous étions vivement émus; nous confondîmes nos larmes et nos transports..... Mes enfants criaient : Grand-papa ! grand-mama ! c'était à qui presserait l'autre sur son cœur. Ah ! mon Charles, qu'elle est belle la journée où l'on se retrouve dans les bras de ceux qu'on chérit !

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Après avoir fermé ma précédente, je te quittai pour rejoindre ce que j'ai de plus cher au monde, et je trouvai des cœurs qui s'étaient entendus. Une douce sympathie régnait déjà entre les membres d'une famille qui se connaissaient à peine depuis une heure, mais on avait senti qu'on s'aimerait. Te l'avouerai-je, mon ami ? j'avais craint que les premiers moments fussent froids et gênés. Non, non, le cœur a parlé, ce n'est qu'amour et vénération, et si pendant ces jours on a presque gardé le silence, c'est que le silence exprimait mieux encore le sentiment.

Mon père, par excès de sensibilité, faillit troubler

ma joie. « Je puis mourir, s'écria-t-il, maintenant que j'ai embrassé ma fille et mes enfants..... » Veuille le ciel nous le conserver long-temps. Ah ! combien j'aime à contempler ses cheveux blancs ! Le premier soir, on nous invita vingt fois d'aller prendre du repos ; cependant on avait toujours quelque chose à se dire, une question à s'adresser, et on demeurait. On nous conduisit enfin dans nos appartements ; Caroline me serra alors dans ses bras en disant : « Ah ! mon ami, tes parents sont aussi bons que vénérables ! qui pourrait les voir sans les aimer ?... » Oh ! que mon épouse me parut belle, qu'elle me parut aimable dans cet instant !

Théodore nous a conduits à Bellevue, terre qui se trouve à trois petits quarts de lieue du Grand-Rocher. C'est un château superbe ; là, tout est magnifique. Cette proximité a de plus l'agrément qu'une de ses avenues vient aboutir à un bois que nous possédons en commun et qui est à peu de distance de ma propre maison. Jamais deux voisins ne purent mieux se convenir ni mieux s'aimer.

A notre retour, je me suis occupé de classer toute chose, conformément au plan que je me suis proposé. Avec quelques légères dispositions nouvelles, la maison sera parfaitement propre à l'usage que je veux en faire.

Mes enfants me prient, depuis le jardin, d'embrasser leur bon ami..... Je suppose que tu devineras à qui ceci s'adresse.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

Je ne te rappellerai point, mon ami, comment notre liaison avec Théodore se forma à l'issue de la plus étrange prévention qui nous éloignait l'un de l'autre. Je ne te répéterai pas combien ces sentiments de prévention sont injustes et bizarres, et surtout avec quelle énergie il faut les combattre et les vaincre. Tu sais de quelle manière il me sauva la vie ; je t'ai appris aussi comment nous devînmes chaque jour plus intimes, soit par le rapport de nos caractères, par la conformité de nos goûts et par l'analogie de nos occupations : l'ambition nous agitait également. Réunis sur tant de points, Théodore usait déjà tout différemment que moi d'une fortune qu'il nous restait à acquérir. Il aima toujours le faste et l'éclat, rien ne me charma jamais autant que le repos joint à l'aisance et à une aimable liberté.

Deux années s'écoulèrent à savourer dans l'intimité tout un avenir fantastique qu'il fallait créer. Genève offrait trop peu de ressources pour réaliser nos projets, aussi la quittâmes-nous la même semaine pour aller captiver la fortune. Théodore se rendit au nord, je me fixai au midi. Favorisé par d'heureuses circonstances, en peu d'années il acquit des biens considérables et finit

par épouser une personne fort riche, à l'époque même où je m'unissais à Caroline. Mon Henri avait six mois quand sa Sophie vit le jour; en revanche, son Jules précéda ma Julie de quelques mois aussi.

Durant les dix-huit années qu'a duré notre longue séparation, jamais un mois ne s'est écoulé sans qu'une lettre vînt nous rapprocher; mais enfin elle a sonné l'heure fortunée après laquelle nos cœurs réunis n'auront plus d'absence à regretter. Laure et Caroline paraissent se convenir et se goûter parfaitement.

Le voisinage de nos propriétés est un avantage inespéré, puisque nous passons de l'un chez l'autre sans emprunter le terrain d'aucun tiers; aussi mon père, qui encore est vert, robuste et qui aime la chasse, trouve-t-il tout-à-fait à sa convenance de pouvoir poursuivre le gibier jusqu'au-delà de mes limites.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

Tu sais combien toujours j'aimai le séjour de la campagne; c'est là que l'âme, libre comme l'air qu'on aspire, prend son essor avec force. La sérénité de l'atmosphère, la tranquillité des champs, la beauté de la nature, la richesse des saisons, tout rappelle les bienfaits du ciel. A la campagne, chaque chose sait

émouvoir, tout porte le cœur à la gratitude. Loin de l'étroite habitation des villes, où souvent l'égoïsme règne sous le masque du désintéressement, j'aime à me trouver avec de simples villageois ; leur rusticité même me semble un mérite de plus, elle est comme la preuve qu'il n'y a pas d'apprêt dans ce qu'ils disent. Chaque jour aussi je me félicite d'être retiré au Grand-Rocher, où je suis éloigné du tumulte des passions et du foyer corrupteur des cités. L'éducation de mes enfants, leur santé se fortifieront mieux ici ; Déjà j'ai atteint ce double but en achetant cet asile ; par-là, mon utilité se trouve jointe à mon agrément. Peu éloigné de Genève, où nous faisons quelques courses, et de Bellevue, qui réunit constamment une société choisie, je puis satisfaire ainsi à ce qui m'est nécessaire pour mes enfants. Mais, Charles, en t'entretenant de mes opinions, j'oublie de te faire connaître le Grand-Rocher, dont tu recevras ci-jointe la mappe, afin que tu puisses te former une idée de l'ensemble de ma retraite. Avant tout, je dois te dire que le nom de cette propriété lui a été donné à cause d'un énorme bloc erratique qu'on rencontre au milieu d'un petit bois appartenant au domaine. Cette masse de granit est en face de la chaîne des Alpes, d'où elle fut détachée jadis, avant d'être transportée dans le lieu où elle gît fixée de nos jours. Parcourons maintenant l'extérieur et l'intérieur ; pour cela, partons du portail qui donne sur la grande route et descendons l'avenue des marroniers. Une pente douce nous conduit à la cour qui est fort spacieuse et d'un

carré parfait, au centre jaillit une fontaine abondante en excellente eau. Cette cour, plantée de huit grands tilleuls et d'autant de marroniers, est toujours maintenue d'une propreté sans égale ; elle présente un aspect de grandeur qui frappe. La maison de maîtres en occupe tout le fond ; les dépendances en forment les côtés. L'espace qui existe entre les dépendances et la maison de maîtres est occupé par un mur à hauteur d'appui, couronné d'une balustrade en fer coupée par une porte qui conduit de la cour dans les jardins ; c'est dans ceux-ci que la grande maison présente trois faces ; elle est assise sur la terrasse supérieure, d'où l'on descend dans l'inférieure, composée d'un superbe verger, et de celle-ci on passe aux vignes, qui s'étendent jusqu'au lac et se terminent à un *mur* de soutènement élevé d'une toise au-dessus du niveau du lac, dont les eaux baignent le pied de cette dernière terrasse.

Des pavillons sont placés aux angles de la terrasse supérieure ; il n'en existe pas ailleurs. Au bord du lac s'élève, sur six colonnes, une rotonde en marbre : cet abri est entouré de très-hauts peupliers d'Italie.

Revenons à la maison de maîtres. Sans être belle, elle est d'une élégante simplicité : tout y est riant ; elle n'a qu'un rez-de-chaussée, quelque peu élevé, et un premier étage ; le toit est couronné d'un belvédère spacieux et très-agréable. Six pièces composent le rez-de-chaussée : un vaste salon, le seul qui annonce l'ancien habitant d'une capitale habitué au luxe ; un salon de compagnie où la famille se réunit ordinaire-

ment, la salle à manger, la bibliothèque, l'office et une chambre de domestiques. Au-dessus sont huit pièces : six chambres à coucher, un cabinet à mon usage particulier et le salon de l'amitié.

Nous avons ménagé, dans les bâtiments de dépendances, des pièces à notre usage. Dans celui de droite, un laboratoire de chimie, un atelier de menuisier, de tourneur et de serrurier; dans l'autre, un cabinet de physique et la salle d'études. Au-dessus de ces pièces sont des appartements pour les amis qui viennent nous visiter.

Il existe, derrière les dépendances du nord, une prairie qui s'étend jusqu'au bois que nous possédons en commun avec Théodore : une longue avenue de peupliers y conduit; le ruisseau qui sort du bois arrose ce rideau de beaux arbres. Ah ! que n'es-tu ici pour voir combien cette eau courante embellit encore la vaste prairie dont je viens de parler et qui présente des millions de fleurs variées.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

Le croiras-tu, mon ami ? j'assume une immense responsabilité, j'ai accepté une tâche bien difficile; oui,

j'ai accepté de présider à l'éducation des deux enfants de Théodore réunis aux miens ; il me cède, dès ce jour, ses droits sur eux : ils n'auront plus d'autre demeure que la mienne.

Comment aurais-je pu refuser à mon ami ? et si, après avoir considéré les difficultés d'une si grave affaire, j'ai balancé un instant, la noblesse du but, le bonheur de quatre enfants que je ne sais plus distinguer ; leurs caresses, leur union intime, tout me donne les plus flatteuses espérances ; la bonté de leur caractère, la proximité des parents, oui, ces motifs réunis ont fortifié mon courage, et j'ai acquiescé ; mais en cédant, le ciel fasse que je n'aie pas trop présumé de mes forces ! Théodore, je l'ai senti, au milieu de son habitation fastueuse, entouré d'un nombreux domestique, assailli de compagnies qui se succèdent sans cesse et qui étalent beaucoup de luxe, n'aurait pu que bien difficilement vaincre tous ces obstacles et présider à l'éducation de ses enfants ; j'ai dû l'en soulager.

Cet arrangement a rendu cette jeunesse très-satisfaite, et je tire l'augure le plus favorable de l'affection mutuelle qui les anime. Chaque jour tempère l'amertume qui a présidé à l'éloignement de parents chéris, mais que l'on retrouve fort souvent. C'est ainsi qu'en un seul jour je me vois père de deux enfants de plus ; bien que ce ne soit qu'une illusion pleine de charme, ces enfants trouvent dans mon cœur la tendresse qui découle d'un titre si doux. Mon ami, je compte sur l'appui de tes conseils ; Charles, ne me laisse point

errer, si tu venais à t'apercevoir que je m'abuse; songe qu'il s'agit du bonheur de deux êtres que déjà tu chéris, et encore de deux aimables enfants, pour qui tu te sentiras une véritable affection, quand une fois tu les auras connus.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

Tu sais, mon ami, que j'ai quitté Gênes avec une fortune assez considérable. Je ne tardai pas à me convaincre, pour élever mes enfants avec succès et pour ne point remplir leur esprit d'orgueil, que je serais conduit à vivre dans une parfaite simplicité. Ce n'était pas à la ville que je pouvais espérer d'obtenir cet avantage ; la campagne me parut seule favorable à mes vues, et l'acquisition du Grand-Rocher a rempli mon but.

Nos enfants, jeunes encore, ignorent une opulence qui ne se trahit point. La seule comparaison qu'ils puissent faire, c'est qu'ils se trouvent placés entre la demeure de l'agriculteur et le château de Bellevue, qu'ils ont beaucoup de choses qui manquent à la première, et que le Grand-Rocher est fort loin du faste qui règne chez Théodore.

Un point capital pour moi, est que mes élèves trouvent le bonheur dans cet état moyen. Aucun discours ne gravera cette vérité dans leur cœur, il faut que ce soit l'expérience qui la leur révèle. Nous avons, pour suivre ce système, adopté un costume aussi simple que de bon goût, qui nous laisse toute aisance dans nos exercices. Notre plus belle parure est une propreté recherchée, une fraîcheur qui égaie ; quelquefois une fleur vient rivaliser avec le coloris de la santé.

Dans le but de fortifier cette dernière, notre table est *frugale* et abondante. Une règle fondamentale, au Grand-Rocher, est que nos serviteurs mangent absolument le même pain que nous. Il n'en est point ainsi dans d'autres maisons. Nos gens le savent, et ils sentent si bien cette concession de notre part, qu'ils ne voudraient plus quitter notre service pour ne point la perdre. L'avantage plus précieux que nous retirons de cet usage, est que nos domestiques nous sont cordialement attachés, parce qu'ils nous considèrent comme fort humbles, puisque nous voulons bien manger le même pain qu'eux. Ils sont moins portés aussi à le prodiguer que quand, nourris d'un pain noir, ils demeurent constamment tentés d'être gourmands. Au surplus, Caroline sait donner à propos, tout en exerçant une attentive surveillance sur l'office. Elle joint à cela le grand art de n'avoir pas l'air de s'en occuper. Son intention est de former ses filles dans les mêmes méthodes ; c'est ainsi qu'elles apprendront de bonne heure que la fortune d'un homme repose essentiellement sur la sage administration d'une

femme, et quelles que soient les épreuves que le ciel leur réserve, il est important pour elles de pouvoir puiser des consolations dans leur mérite personnel. Toute notre sollicitude repose sur ces charmants enfants; nous voulons sincèrement leur bonheur, aussi saisirons-nous toutes voies propices pour le leur assurer de tout notre pouvoir.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

Tu auras remarqué de quelle manière nous en usons envers nos gens, sous le point de vue de leur nourriture. J'ajouterai encore quelques mots en ce qui les concerne, parce que, sans le paraître, les rapports immédiats et de tous les moments, qui existent entre les maîtres et les serviteurs, sont une chose de la plus grave importance, surtout à cause de l'influence plus ou moins directe que les domestiques peuvent exercer sur les enfants, et comme il est excessivement difficile de concilier tant d'intérêts opposés, il est d'autant plus indispensable de faire un excellent choix de subordonnés, de mettre ces personnes dans une voie convenable, et formés une fois de les maintenir tels. Il faut qu'ils conçoivent

d'eux-mêmes que rien ne serait plus fâcheux pour eux que de quitter leur service actuel ; il est urgent qu'ils se persuadent, au contraire, de la nécessité de donner chaque jour à leurs maîtres de nouvelles preuves de leur dévouement et de leur affection ; mais les maîtres, à leur tour, ne doivent-ils laisser ni leur zèle ni leurs efforts sans une juste récompense.

Nous n'avons conservé que deux femmes et un homme à notre service. Chacun d'eux a son travail si bien séparé de l'autre, qu'ils ne se retrouvent guère qu'aux heures des repas. Il ne manque pas d'occupation pour eux au Grand-Rocher. Il existe beaucoup de maisons où un nombre double de domestiques suffit à peine pour faire le travail de nos *trois*, mais ceux-ci ne connaissent ni le jeu, ni les causeries avec le voisinage. Point de fâcheux mélange de sexe n'existe chez nous. Nous repoussons également l'opinion de certains maîtres, qui regardent comme indigne d'eux de s'occuper de cette partie de leur intérieur et de surveiller les abus qui s'y introduisent. Combien d'infortunés pourraient être soulagés de ce qui se gaspille honteusement au logis !

L'office occupe une de nos femmes, elle a régulièrement à préparer la nourriture de onze personnes et quelquefois celle de vingt. L'autre femme entretient l'ordre et la propreté dans la maison. Notre garçon est à la fois cocher et jardinier; ses chevaux, ses jardins, et les courses au loin l'occupent suffisamment. Au reste, nos gens sont surveillés sans affectation ; nous couperions aussitôt le mal à la racine s'il

paraissait vouloir germer. Nous avons choisi nos gens dans les meilleures familles du village, et nous leur avons présenté des avantages tels qu'ils les eussent difficilement rencontrés ailleurs. Nous ne leur avons point laissé ignorer que tout motif réel d'un mécontentement fondé deviendrait la cause d'un renvoi certain. Notre choix a été heureux, et l'expérience acquise depuis que nous sommes ici nous affermit dans l'espoir que nous aurons atteint notre but. Firmin, notre domestique homme, n'habite pas la maison de maîtres, et nos enfants, qui sont très-observateurs, n'auront jamais l'occasion de s'apercevoir de rien d'irrégulier. Nos gens ne sortent que rarement, et seulement pour aller chez leurs parents, parce que nous préférons que les filles reçoivent leurs amies, que si elles y allaient. Lorsqu'elles en éprouvent le désir, elles demandent à Caroline l'agrément de recevoir telle fille du village; ce qui est ordinairement accordé. Ce n'est pas sans une véritable satisfaction que nous nous sommes aperçus qu'une admission semblable au Grand-Rocher est une faveur très-enviée dans le village.

Caroline s'est fait un devoir d'être accessible à toutes les questions qui ont un but utile. Elle encourage ainsi les plus timides et n'éconduit jamais personne, aussi les cœurs volent-ils sur ses pas. C'est une jouissance véritable de voir tous les membres d'une maison avec un visage ouvert et serein. D'une part, c'est une autorité sans hauteur, une surveillance paternelle; de l'autre, une soumission comprise et em-

pressée. Ce coup d'œil frappe les étrangers qui nous visitent. Chaque chose est convenablement distribuée, tout se fait à propos; il semble qu'on habite un palais enchanté. Et comme les domestiques imitent leurs maîtres, les personnes qui parlent aux nôtres et qui ne nous connaissent point, prennent déjà une opinion favorable des propriétaires du Grand-Rocher. Tu concevras que si nous évitons tout air de gravité austère, qui détruirait ce charme intérieur, d'autre part il n'apparaît jamais aucune familiarité. La seule sévérité qui existe au Grand-Rocher ne s'exerce que sur nos propres actions; toute indulgence est acquise à nos amis, à nos voisins et à ceux qui nous entourent. Si quelque défaut demeure trop évident pour être caché, c'est avec d'autant plus de *soin* qu'on relève les qualités qui le rachettent; c'est ainsi que nous faisons taire la censure; notre conduite personnelle est la seule critique que nous nous permettions. Nous laissons apercevoir à nos élèves combien les hommes vicieux sont malheureux, puisqu'ils deviennent les objets du blâme et du ridicule d'un public qui souvent se plaît à exagérer l'erreur, heureux encore si la calomnie n'est pas substituée à la médisance partout où la charité devrait prendre la défense de l'absent.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juillet.

Nous avons fait des heureux... Charles, tu sais par ta propre expérience combien ce mot est doux à prononcer, toi l'appui de la veuve, le père des orphelins.

Nous avions promis une fête à nos enfants, fête qui devait terminer les fenaisons. Les plus vives instances plaidèrent en vain en faveur de leur curiosité. La rentrée du dernier char de foin se fit selon l'usage avec appareil. Un très-beau bouquet le couronnait ; Firmin, tous les ouvriers et nos enfants, placés au-dessus, chantaient en chœur de vieilles rondes du pays ; l'allégresse était à son comble. Ah! combien les chants rustiques ont de charme ; s'ils ne sont point les enfants de l'art, au moins sont-ils ceux de la paix du cœur et de la reconnaissance. Jamais triomphe du plus grand conquérant put-il être comparable à l'entrée dans notre cour du dernier char de cette récolte, qui a coûté tant de fatigue, mais qui n'a fait couler que des larmes de gratitude. Non, la présence des autorités romaines ne valut jamais celle des maîtres satisfaits, recevant leurs gens avec éloge et leur distribuant des rafraîchissements ; aussi nos enfants de s'écrier : Quelle jolie fête! ce n'était cependant pas celle dont nous voulions parler.

Il paraît que le précédent propriétaire du Grand-

Rocher ne l'habitait que rarement, quoiqu'il en eût fait rebâtir la maison. Peu attentif à bonifier un terrain excellent, il était également peu soigneux de ses intérêts ; aussi le fermier profita-t-il d'un bail, qui lui laissait un beau bénéfice, et dix années suffirent pour le mettre dans l'aisance.

Ambroise, mon frère de lait, entra chez ce fermier trois ans avant que je devinsse propriétaire du Grand-Rocher, et ce fut en faveur de Rosine qu'il supporta les brusqueries et les boutades du vieux fermier, qui ne se sentait pas de penchant pour lui. Le père de Rosine s'étant aperçu de l'intelligence qui régnait entre Ambroise et sa fille, allait renvoyer le premier quand il fut atteint d'une paralysie. L'activité, l'intelligence et la probité d'Ambroise étant connues du vieillard, et n'ayant d'ailleurs personne d'aussi capable pour le remplacer dans la fâcheuse circonstance qui le retenait au lit, il changea d'avis. Ne pouvant congédier Ambroise, il donna ordre à sa femme de conduire Rosine chez un oncle qui cultive son propre domaine, au-dessus d'Aubonne. La mère obéit malgré les larmes de sa fille et les soupirs d'Ambroise.

Tous les soins, tous les travaux d'Ambroise ne purent fléchir le vieillard ; il mourut en recommandant à sa femme de ne donner Rosine qu'à l'époux qui possèderait autant qu'elle. Le fermier était décédé depuis un an quand nous arrivâmes. Le bail étant près d'expirer, je ne tardai point à recevoir des offres avantageuses de ceux qui aspiraient à remplacer la veuve. Je déclarai que, pour le moment, je suspen-

drais toute détermination. Néanmoins je commençais à prendre des informations sur la moralité et la solvabilité de ceux qui demandaient la ferme, lorsque j'aperçus Ambroise plongé dans une profonde tristesse; je l'interrogeai affectueusement. Il m'ouvrit alors son cœur et m'apprit son inclination pour Rosine, dont la mère persistait à lui refuser la main, quoiqu'il fût un bon travailleur, mais qu'ayant soutenu sa mère malade jusqu'à l'année précédente qu'elle mourut, il lui avait été de toute impossibilité de s'avancer; qu'à l'arrivée d'un nouveau fermier, il perdrait à la fois et une bonne place et tout espoir de posséder jamais Rosine. Je lui promis de faire sonder les intentions de la veuve, et de lui communiquer le résultat de mes démarches au plus tard dans la quinzaine qui suivrait. Ambroise alors reprit gaîment son ouvrage, ne doutant point, dit-il, du succès, puisque je voulais m'intéresser à lui.

Touché de la piété filiale d'Ambroise, qui méritait sa récompense, je fis appeler la vieille Claudine, qui ne tarda point à être auprès de moi. Je lui parlai du défunt et aussi de l'intention où j'étais de lui être utile, si sa position le réclamait. Claudine, toute émue, m'assura que le défunt lui avait laissé honnêtement de quoi vivre; leurs économies, jointes à un petit patrimoine, assurant à sa vieillesse un agréable repos. — Monsieur, ajouta-t-elle, je sais bien que je ne puis garder la ferme dont le bail va écheoir, une pauvre femme ne pouvant supporter seule un aussi grand fardeau; voilà l'unique chose qui me navre le cœur,

il m'est douloureux de quitter à mon âge une maison que j'habite depuis tant d'années.

Après avoir cherché à la consoler, je lui demandai si elle n'avait pas une fille dont j'avais ouï parler, quoique je ne l'eusse jamais vue. « — C'est vrai, monsieur, et c'est précisément elle qui cause mon plus grand chagrin ; tenez, elle refuse d'épouser son cousin, qui sera riche, et cela parce qu'elle aime un journalier qui n'a rien. — C'est pénible, ai-je répliqué ; mais peut-être aussi que votre fille n'est point aussi coupable qu'elle le paraît, surtout si celui qu'elle aime est bien portant, bon fils, travailleur assidu, serviteur fidèle ; dans ce cas, il est riche en vertus et il mérite de le devenir autrement.... — Hélas! monsieur, je n'ai rien à dire contre Ambroise, c'est un brave garçon ; son plus grand défaut est de n'avoir pas un batz à lui, et mon défunt a exigé à son lit de mort la promesse de moi de ne donner notre fille qu'à un garçon qui aurait autant qu'elle ; donc je ne veux pas désobéir. —Vous avez nommé Ambroise ; serait-ce par hasard celui qui est chez vous ? — Lui-même ; mais je vous garantis qu'il ne possède pas un cruche ! — En sorte que s'il fût mieux dans ses affaires, vous n'auriez pas d'objection ? — Non, monsieur. — En ce cas, écoutez, Claudine : Ribal m'a offert de la ferme cent écus par année de plus que m'en donnait Guillot ; mais j'aime Ambroise, qui est mon frère de lait, et je lui donnerai la préférence au même prix que payait votre mari ; alors il ne tiendra qu'à

vous de continuer à vivre dans cette maison que vous semblez regretter ! »

« — Ah ! que monsieur est bon ! comment lui témoigner ma reconnaissance ? Oui, j'accepte d'autant plus volontiers que nous n'avons pu ignorer qu'Ambroise consacrait tout pour soutenir sa mère..... Bonne Claudine ! je ne vous demande qu'une chose, celle de garder le secret et de continuer de faire froide mine à Ambroise; ce petit sacrifice sera payé du repas de noces que je donnerai; mais j'entends qu'elles se fassent dimanche : invitez-y qui vous voudrez, en m'indiquant toutefois le nombre des convives, et que demain votre fille soit auprès de vous; c'est ma femme qui lui apprendra ce qu'il en est. » La vieille Claudine se retira très-satisfaite, et moi encore plus content qu'elle du résultat de ma négociation. Le lendemain, nous vîmes arriver cette Rosine, jolie fille de vingt-quatre ans, fraîche comme une rose; je la laissai avec Caroline, qui sut apprendre le secret de son cœur et lui faire agréer son habit de noces. Ambroise ne savait encore rien et n'osait m'interroger, quoique je lusse dans ses yeux toute l'impatience qui l'agitait. Vendredi je le fis appeler : il arriva défait, craignant d'entendre ce qu'il mourait d'envie d'apprendre. Après quelques mots d'éloge sur sa conduite passée, je lui annonçai que sa signature m'était nécessaire pour mettre quelques papiers en règle; le premier était le bail passé à son nom. Ah ! monsieur, s'écria Ambroise avec un accent impossible à rendre, que vous êtes généreux ! et comment payer de telles faveurs ? » Après

avoir laissé passer les premiers transports, je le fis signer; appelant ensuite un personnage qui était dans une pièce voisine, il sortit de sa poche la seconde pièce, soit le contrat de mariage d'Ambroise avec demoiselle Rosine Guillot. « Ah ! mon bienfaiteur ! » fut sa seule exclamation; mais dans cet instant entrèrent Claudine et sa fille, Caroline et mes parents. Ambroise demeurait immobile. « Suivez l'impulsion de la nature, » lui dis-je en le conduisant à Rosine. Le baiser qu'il lui donna fut d'autant plus doux qu'il y avait plus d'un an qu'il ne l'avait vue. Pudeur, sainte pudeur! que de beauté tu répands sur celles qui te possèdent. Je les priai de nous donner quelques instants encore, et m'adressant à Ambroise : « — Mon ami, lui dis-je, mon père que voila chercha toujours le *domi*cile de votre mère; il voulait lui faire passer des secours, mais il ne put la découvrir. Les fonds destinés pour elle ne sauraient rentrer dans ma caisse; vous hériterez donc de ce qui était la propriété de ma bonne nourrice : voici un rouleau de cinquante-quatre louis, pension de trois années... — Ah ! pourquoi vouloir me priver de la satisfaction d'avoir été utile à ma mère? Ce n'est qu'à ce soulagement que je dois d'être demeuré irréprochable... — Ambroise, agréez mon offre et ayez pour votre belle-mère les mêmes attentions que vous auriez eues pour ma nourrice. Soyez heureux et prospérez : à après-demain. » Nous embrassâmes les époux et leur laissâmes la liberté de divulguer leur secret qui bientôt fut su de tout le village. Chacun l'apprit avec plaisir.

Nous jouissions encore du quart d'heure que nous venions de passer, lorsque nos enfants entrèrent. Nous voyant attendris, ils nous en demandèrent le motif; nous leur renouvelâmes la promesse d'une fête pour dimanche, leur permettant d'aller passer la journée du samedi à Bellevue, et leur fixant d'être de retour le dimanche à midi au Grand-Rocher. Ils revinrent en effet, accompagnés de Théodore et de Laure, au moment même où les époux se rendaient au temple, suivis d'un grand cortége orné de fleurs et de rubans, musettes et hautbois en tête. Le pasteur prononça un excellent discours sur l'union conjugale, qui doit reposer spécialement sur toutes les vertus domestiques. Après avoir uni les époux, on revint en masse au Grand-Rocher où une collation générale fut présentée aux villageois qui ne faisaient pas partie de la noce. Tout s'est passé avec ordre, mais non sans de nombreuses détonations de boîtes, et nos enfants de s'écrier : « Mon Dieu ! la jolie fête. »

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, août.

Je ne reviendrai point sur les diverses pièces qui composent la maison, cependant je me propose de te parler de la bibliothèque, qui renferme quatre mille volumes en ouvrages de choix ; tu pourras en

juger lorsque tu en auras parcouru le catalogue. Les bustes qui déjà décorent cette salle sont ceux d'Homère, de Virgile, de Sénèque, de Cicéron, de Caton, de Plutarque, de Buffon, de Racine, de Corneille, de Gessner, de Pope, de Richardson, de Hume, de Boileau, de Voltaire, de J. J. Rousseau, de Fénélon, de Gellert, de Fielding, de Delisle, du Tasse, et j'en attends plusieurs autres que je n'ai pas encore reçus, spécialement celui de Franklin.

Cette bibliothèque renferme tout ce que le génie a produit de plus parfait jusqu'à nos jours. La gaîté n'en est point bannie ; c'est, selon moi, le choix qui réunit le mieux l'utile à l'agréable, la science à la morale, l'instruction à l'amusement. C'est un fonds que nous exploiterons et duquel nous chercherons à tirer les meilleurs fruits pour nos élèves, tout en extirpant de chaque ouvrage ce qui pourrait marcher à sens contraire de notre but, parce qu'il n'est aucun livre, quel que soit du reste son mérite et sa bonté, qui ne contienne des erreurs ou des opinions qui ont besoin d'être plus ou moins modifiées, si elles ne sont pas absolument rejetées. Plus tard, et quand nos élèves possèderont un jugement absolument formé, ils pourront lire les ouvrages tels qu'ils sont ; leur discernement leur indiquera alors l'alliage de l'or pur, ce que l'on doit admettre et ce qu'il faut rejeter. Jusque-là, quoique je leur permette d'entrer avec moi dans la bibliothèque, où j'ai dans des portefeuilles une collection de fort belles estampes qui représentent toutes des actions nobles, je ne les y laisse jamais seuls,

et de plus, il leur est interdit d'ouvrir aucun volume.

Tous les portraits de famille, inclusivement depuis mon bisaïeul jusqu'à ceux de mes enfants, ceux des parents de Caroline, les vôtres, ceux enfin de Théodore et de Laure, sont placés dans la salle à manger; on ne saurait entrer sans émotion dans cette pièce. Jamais leçon n'est donnée à nos élèves sans qu'il soit facile d'y appliquer un exemple dans la personne de l'un ou de l'autre de leurs grands parents, dont l'image porte le sourire de l'aménité et le front serein de la vertu. Sous de tels yeux, les promesses de mes enfants sont bien plus solennelles ; s'ils venaient à y manquer, ces portraits voilés annonceraient au coupable qu'il n'est plus digne de les envisager. Le parjure ne peut soutenir une privation aussi cruelle, et son absence annonce son repentir. La seule fois que nous eûmes à infliger cette punition, la douleur de l'avoir méritée fut si grande, que nous ne croyions pas que jamais plus il soit nécessaire de la renouveler.

La chambre de Caroline est attenante à celle de ses filles, comme la mienne communique à celle de mes fils. C'est ainsi que nos enfants demeurent surveillés jusque pendant leur sommeil, dont nous avons limité la durée. A dix heures nous allons nous livrer au repos. A cinq heures, mon père, mes fils et moi, nous avons quitté l'asile du sommeil. A six heures et demie, Caroline, ma mère et mes filles, viennent embellir pour nous la journée : cette règle demeure invariable, qu'il y ait ou non des étrangers au Grand-Rocher. Lorsqu'en septembre les jours commencent à

devenir plus courts, nous allongeons les veillées jusqu'à onze heures, et le lever est aussi retardé d'une heure. Un repos modéré suffit à remettre de la fatigue et à rétablir l'équilibre des forces ; trop de sommeil est nuisible au physique comme au moral. Mon père, qui paraît presque aussi jeune que moi, n'eut jamais d'autre régime, et voici soixante-et-dix ans qu'il jouit de la santé la plus robuste. La diète fut son remède, le travail son cuisinier. Combien de personnes croiraient ne pas vivre une année, si elles adoptaient une telle règle, qui bien sûrement mettrait fin, par-là, à leurs indigestions et à leurs insomnies.

Si les domestiques ont un motif de se plaindre de nos enfants, c'est à table qu'ils viennent le faire. Toute dissimulation dans leurs plaintes, et toute tolérance pour des fautes qu'ils auraient vu commettre par nos enfants, auraient de mauvaises suites pour eux. Nous ne souffrons pas que nos élèves ordonnent aux gens ; ils doivent demander avec politesse et douceur : les gens à leur tour accordent ce qui est juste et raisonnable, tout en conservant l'oreille fermée pour ce qu'on exigerait impérativement ou avec hauteur. Nos gens n'ont au reste que bien peu de chose à donner ou à refuser.

Depuis que nous habitons au Grand-Rocher, nous avons pris l'habitude de parler toujours une langue étrangère ; on ne fait fléchir cette règle que quand nous avons des visites. Nous alternons entre l'italien, l'anglais et l'allemand. C'est ainsi que dans le mois nous sommes, quant au langage, de quatre nations diffé-

rentes. Outre l'avantage de conserver l'usage de ces divers idiomes, nous trouvons convenable de ne pas être compris de nos domestiques.

Lord B., que tu as vu à Gênes, passa ici la semaine dernière, se rendant à Berne; il demeura deux jours au Grand-Rocher, temps pendant lequel il crut être en Angleterre, nous entendant tous parler sa langue. Il m'a demandé l'agrément, pour l'année prochaine, de passer un mois avec nous. Je le lui ai accordé avec grand plaisir, à la seule condition, si elle ne lui paraissait pas trop onéreuse, de n'amener avec lui que son valet-de-chambre. Il y a consenti, nous offrant même de le renvoyer si cela nous était agréable. Il se présente à votre souvenir. Il ne nous a point quitté sans emporter nos regrets.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, août.

L'éducation, telle qu'on la dirige de nos jours, tend bien davantage à former des hommes érudits, qu'à créer des hommes véritablement bons. C'est une grave erreur, qui ne peut manquer de devenir la source de maux incalculables pour l'avenir. A la suite de méditations suivies sur la matière, après des observa-

tions réitérées, ma conviction s'est formée, et je me résume à croire qu'on est maintenant dans une voie aussi fausse que dangereuse. Mon ami, avant toute chose, il faut doter l'enfance d'un jugement sain; il faut éclairer sa raison, lui faire aimer tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste, lui inculquer avec son premier bégaiement le sentiment de ses devoirs. Ces choses sont les véritables sciences, les premières dont on doive instruire l'enfance par gradations convenables. Ces sciences-là ne sont peut-être pas très-propices pour acquérir de la fortune; mais, certes, ce sont les plus précieuses et les plus indispensables pour le bonheur.

Ma constante étude, en suivant le plan que je viens d'esquisser, est de faire de mes enfants des amis des hommes, des êtres bienfaisants, sévères en ce qui les concerne, indulgents pour autrui. Je veux encore qu'ils soient aussi éclairés qu'instruits, mais sans ostentation. Si je n'atteins pas ces résultats, j'aurai manqué mon but. On peut être fort aimable en possédant très-peu d'esprit, mais on ne saurait jamais être aimé si on ne porte point un bon cœur, si aux prétentions on joint l'égoïsme, si enfin on n'a aucune générosité dans le caractère. L'éducation bien entendue, comme un habile jardinier, dirige les qualités naissantes, c'est avec un soin tout particulier qu'elle en greffe d'autres sur les premières et fait donner des fruits parfaits à ce qui, sans elle, ne fut demeuré que des sauvageons. C'est elle encore qui détruit les herbes vénéneuses, les plantes parasites qui étouffent la bonne végéta-

tion. C'est ainsi, au moins, que je considère l'éducation, qui, bien entendue, développe et fortifie les vertus, fait germer et éclore les talents, provoque et consolide les bons sentiments ; suivant ce qu'elle fut, elle devient le plus excellent ou le plus fatal des dons.

Pour qu'une éducation soit véritablement soignée, il est indispensable que celui qui la dirige y consacre tout son temps ; bien plus, il faut qu'il conduise ses élèves davantage par son exemple que par ses leçons. La tête de la plupart des enfants ressemble au tonneau des Danaïdes ; plus on débite de maximes et de sentences, et moins elles frappent. Faites goûter les délices d'une bonne action à votre élève, et il sera bienfaisant ; priez-le du secret en lui en donnant les motifs, et il sera discret ; c'est ainsi qu'en pratiquant le bien on enseigne à le faire. Après l'application, posez le principe et dites à votre enfant quels sont les engagements sacrés qu'apportent tous les hommes à leur naissance, de consacrer leurs forces et leurs secours à leurs semblables ; prouvez-lui que le ciel récompense sans délai celui qui a un cœur aimant dont il écoute la voix.

Le précepteur prend l'engagement tacite d'être toujours vertueux et irréprochable, aussi bien dans ses actions que dans ses paroles : voilà la raison pour laquelle ce sera un homme si rare et si précieux, jusqu'au moment où la génération aura acquis un certain degré de perfection. Aussi un précepteur comme j'imagine qu'il doit être, soit sous le point de vue moral, soit sous celui des lumières et des talents, est une

personne dont les soins sont sans prix. Voilà pourquoi il n'y a qu'un père où un ami fidèle qui puisse se vouer à une si noble tâche, et je ne saurais révoquer en doute que le père, avant tout, aura un avantage immense, parce que dès le berceau, surtout s'il est bien secondé par son épouse, il a pu étudier les inclinations de ses enfants, qu'il possède leur tendresse, qu'il commande l'amour et le respect, qu'enfin il soumet ses élèves à des épreuves ou à des châtiments tout autres que ceux que leur infligerait un mercenaire.

Je me suis examiné sur ces divers points, et loin que j'aie la pensée de posséder toutes les qualités indispensables à l'entreprise que je forme, je nourris, cependant, toute la tendresse d'un père et le plus vif désir de voir sortir de mes mains des êtres vertueux et bienfaisants, dont les actions soient constamment couvertes du voile de la modestie, qui fassent les délices de leurs alentours. Je n'ai adopté le système d'éducation de personne; mais en consultant tout ce qui a été publié à cet égard, j'ai recueilli ce qui m'a paru le meilleur partout où je l'ai trouvé; j'y ai joint mes propres idées, je marcherai donc selon les cas, modifiant ce qui pourra me paraître défectueux. Le précepteur de mes enfants ne sera pas, comme dans bien des maisons, un être purement passif: leur premier domestique ou leur bourreau.

Avant tout, j'ai exigé de mes enfants la vérité et l'obéissance. En effet, comment marcher à rien de bien sans ces deux bases fondamentales. L'obéissance ne doit pas être l'effet de la contrainte, mais le résul-

tat de la confiance et de la persuasion ; il faut que l'enfant forme sa conviction, qu'il croie bien que ce qu'on lui demande est juste et raisonnable, qu'il y aurait tout à craindre pour lui s'il l'enfreignait.

Comme l'imprévoyance et l'inexpérience sont de grands écueils pour les enfants, que souvent ils pèchent par-là, il est indispensable d'être assuré qu'ils ne s'écarteront point de nos avis. Voilà comment l'obéissance devient l'égide qui les met à l'abri des maux qu'une conduite inverse pourrait leur attirer ; d'ailleurs, nul ne saurait un jour commander sagement et à propos, s'il n'a pas appris à obéir, et déjà, sous ce point de vue seul, nous eussions fait notre possible pour que nos élèves fussent humbles et soumis.

Mais, si les fruits qu'on retire de l'obéissance sont si excellents, ceux que produit la vérité ne leur cèdent en rien ; c'est elle qui donne à l'homme fait cet air de noble assurance. Rien ne saurait ébranler ce qui repose sur la vérité. Cette vertu est la pierre fondamentale de toutes les autres. Nous avons laissé apercevoir à nos enfants tant de mépris pour le mensonge, père de tous les vices ; le mensonge, qui peut conduire au crime, et du crime à l'échafaud, qu'ils l'abhorrent autant que nous le détestons nous-mêmes ; aussi n'avons-nous jamais besoin de réitérer une question pour sonder leur cœur. Coupables, la plus aimable confusion règne sur leur figure ; l'aveu ne fait que précéder le repentir : celui-ci est suivi d'un châtiment bien plus modéré que si, indirectement, nous

fussions parvenus à la connaissance du délit. La vérité et la sincérité sont, dans la bouche d'un enfant, des sources aussi abondantes qu'intarissables de biens inestimables pour le présent, de distinctions et d'honneurs pour l'avenir. Les hommages les plus purs et les plus flatteurs sont toujours adressés à l'homme vertueux : on ne saurait l'être si on ne s'appuie sur la vérité, elle qui est mère de la franchise, fille de la justice et sœur de l'équité. Vérité ! daigne étendre ton empire sur tous les hommes, éclaire de ton flambeau tous les yeux et tous les âges ; alors, combien d'innocents seront épargnés, combien de victimes seront sauvées, et combien de vertus seront pratiquées de plus ! Ton règne, ô vérité sainte ! verrait fuir les vices ; la calomnie serait à jamais bannie du monde ! Age de la vérité, tu ramènerais ton frère, l'âge d'or.

La vérité charitable sait se taire dans toutes les occasions où elle n'est pas invoquée en vertu de la loi pour révéler des faits accablants pour le prochain. Il est aussi un pas bien glissant ; c'est celui qui conduit de la vérité à la médisance, sans parler de l'exagération, qui est certainement un mensonge.

« Mais, s'écria Henri, l'homme qui aurait commis un crime punissable de mort, pourrait peut-être éviter le supplice par le mensonge d'un tiers ? Dans ce cas, le tiers devrait-il taire la vérité pour sauver un père de famille ? — Henri, avoue que la position du témoin serait déchirante ; mais, ne manquerait-on pas à Dieu qu'on a appelé en témoignage de ce qu'on va révéler, ne trahirait-on pas sa conscience en voilant

la vérité, toute cruelle qu'elle fut à énoncer. Mon fils! si jamais, comme juge ou comme témoin, tu étais appelé de prendre un rôle actif dans un cas aussi douloureux, souviens-toi que la compassion et l'humanité doivent demeurer les compagnes du juge dans son ministère, toutes les fois que la législation en offre la faculté; et malheur à la loi, si son interprète ne peut y rencontrer un prononcé équitable. Comme témoin, énonce toujours la vérité et rien que la vérité. Un jour viendra, il faut l'espérer, où la peine capitale étant abolie comme châtiment trop exorbitant, trop inflexible et trop irrémédiable, juges et témoins aborderont bien plus librement les questions qui touchent les accusés, en se pénétrant qu'il est bien plus utile de trouver un innocent que de punir un coupable. Juges et témoins n'oublieront jamais que le prévenu est un homme, et qu'il n'est aucune situation plus cruelle que celle d'un accusé. Innocent, rien ne saurait le dédommager; coupable, même criminel, il mérite encore la compassion. Dans tous les cas, ils se souviendront qu'on ne doit se rendre qu'à l'évidence. Si la fonction de juge en matière criminelle est auguste, ah! combien aussi elle est redoutable pour celui à qui elle est confiée! Qu'il use donc de toutes les précautions en son pouvoir, afin de ne pas se préparer des remords poignants, qui ne s'éteindraient jamais s'ils dussent prendre leur source dans la condamnation d'un innocent qu'une tardive évidence viendrait absoudre! »

C'est ainsi, Charles, que je jette dans le cœur de mes

élèves des semences d'humanité et de justice ; puissent-elles germer et produire d'heureux fruits, et pour la société et pour eux-mêmes !

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, août.

C'est avec une joie pleine de gratitude, que nous voyons la beauté et la richesse de nos champs, qui, cette année, récompenseront abondamment les pénibles travaux du laboureur. Nos jeunes époux donnent l'exemple à leurs ouvriers. Rosine est très-laborieuse, et il faut l'être pour supporter la fatigue d'un si nombreux ménage. Ambroise se rencontre toujours le premier aux champs ; c'est un plaisir de voir le mouvement qu'il y règne : les uns coupent, les autres rassemblent, ceux-ci lient, ceux-là chargent. Les chars ne discontinuent d'aller et de venir, la voix des hommes, le chant des femmes, la cloche des bœufs, tout cet ensemble forme un tableau aussi vif qu'enchanteur; mais c'est particulièrement le soir, lorsque, rentrés dans la cour et après le dernier repas, les ouvriers et les ouvrières chantent des rondes, que le cœur s'épanouit. Nous allons assez ordinairement passer quelques moments auprès d'eux ; je leur fais distribuer alors de la bière, qui ne gâte rien à l'entrain qui règne. Oh ! vie champêtre, que tu es douce et combien

tu répands de charme. J'aime à voir avec quelle bonté Ambroise traite son monde ; son humanité augmente toujours plus la bonne opinion que j'avais de lui. Hier la rentrée des gerbes fut terminée. Ambroise, avant de quitter le champ, distribua à chacun des glaneurs une brassée d'épis, aussi forte qu'il put la prendre. J'appris cela sur la route ; aussi, allant droit à lui, je lui tendis la main et lui dis : Le père des malheureux vous rendra au centuple ce que vous venez de faire pour eux. Le temps devenait noir, des nuages annonçaient un orage prochain ; déjà soufflait un petit vent précurseur de la pluie, accompagné d'éclairs ; l'agriculteur, effrayé, se hâtait de rentrer ses gerbes, lorsque le propriétaire d'un seul champ, et qui ne possédait ni char, ni chevaux, se voyant au moment d'avoir sa récolte mouillée, vint à Caroline la supplier de prier Ambroise de lui donner un coup de main, puisqu'il avait fini sa besogne. Caroline s'approcha d'Ambroise; elle intercéda avec cette grace qui subjugue. Chars, ouvriers, Ambroise, tout partit à la fois ; l'idée d'une bonne action animait chacun, et quatre attelages eurent bientôt mis hors d'atteinte cette seule ressource du pauvre, et fort à propos, puisque le dernier transport était à peine abrité, que la pluie commença de tomber abondamment, et dure encore au moment où je trace ces lignes. J'avais suivi les ouvriers pour les animer, et je précédai leur retour. Firmin, que j'avais envoyé à Bellevue, en revint avec deux musiciens champêtres. Une collation attendait ce monde ; tous se livrèrent au plaisir acheté par une bonne œuvre. Ca-

roline remercia Ambroise et ouvrit le bal avec lui, faveur qui fut fort enviée. En nous retirant, je priai Ambroise de donner cinq batz de ma part à chacun des ouvriers. Depuis, j'ai appris qu'Ambroise a dit au paysan dont il a rentré la récolte, qu'il serait toujours à son service; mais qu'à l'avenir il s'adressât directement à lui. J'approuve ce mouvement chez Ambroise. Il n'a rien voulu accepter du voisin, et chacun dans le village loue sa bonne action.

Tu vois, Charles, par ces détails, que les quinze derniers jours se sont écoulés au milieu des grands travaux de la campagne; ils ont été quinze vrais jours de fête pour nous. Chaque matin nous devancions au champ le lever du soleil: qu'il était grand et majestueux, le spectacle solennel dont nous y jouissions. Plongée encore dans l'ombre, la vallée ne tarde point à être inondée de torrents de lumière qui s'échappent de derrière les monts glacés de Savoie; toutes ces merveilles élèvent avec force l'âme aux pieds de celui qui d'un mot les créa. Ah! mon ami, qu'y a-t-il de plus majestueux, de plus sublime, qu'un moment semblable? Nous arrivons vers les moissonneurs; notre visite à cette heure matinale, les étonne, mais les flatte encore davantage. Mes fils prennent pendant un quart d'heure la faucille, et ce n'est pas sans regret qu'ils abandonnent cet exercice. En rentrant à la maison, le déjeûner nous paraît plus excellent encore que de coutume. Charles, resteras-tu long-temps encore, avant de venir partager nos innocents plaisirs?

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, septembre.

Oui, mon ami, nous faisons régulièrement des promenades matinales avec mes fils. Cet exercice salutaire n'est point un temps perdu, loin de là ; nous l'employons utilement. Si nos filles ne nous accompagnent pas, ces courses se prolongent pendant deux heures. Le matin est ordinairement le moment de la journée le plus propice à saisir les idées heureuses ; l'âme bien prédisposée est doucement émue par toutes les beautés d'une nature enchanteresse, que l'imagination multiplie à l'infini. Un repos réparateur a rafraîchi tous les organes ; le corps, allégé d'aliments, laisse à l'esprit et à la conception toute leur liberté, toute leur force, enfin la facilité de saisir et de concevoir les notions les plus profondes et les plus abstraites. Je n'ajouterai pas que ces promenades, faites avec un père qu'on aime, sont considérées comme d'agréables parties par nos élèves, dont la marche renforce le corps ; aussi ne craignent-ils ni la chaleur, ni le froid, ni la pluie, ni le soleil. Robustes et bien conformés, nés avec une figure heureuse, toute personne qui les voit pour la première fois les suppose âgés de trois ans de plus qu'ils ne le sont. Voilà encore un des avantages de respirer l'air sain de la campagne ; il ne

saurait produire la tournure rabougrie, si commune dans les villes, où tout est resserré, étouffé, où l'atmosphère enfin qu'on aspire est épaisse et méphytique. Ici, au contraire, tout tend à développer les forces du corps et à donner cette souplesse qui promet une santé durable.

Nos promenades sont utiles; oui, c'est pendant leur durée que nous récapitulons, non seulement les occupations, mais encore les événements de la journée précédente. Nos cœurs ne sont qu'un; nous pensons *tout haut*. Chaque circonstance a sa rétribution de blâme ou sa portion d'éloges. J'adresse des observations, j'éclaire par des avis, je fais toucher au doigt les inconvenances, je déverse le ridicule sur la fausse honte, j'encourage la timidité, je porte à faire le bien, je fortifie les bons sentiments et les résolutions sages; je consolide toujours mieux les élans au bien, j'examine les torts et je prononce de quel côté se trouve la raison, dans tous les cas où on s'est réservé de me prendre pour juge; je propose des questions à résoudre, et j'applaudis à une définition exacte, mais surtout je loue tout ce qui émane de la bonté du cœur ou de la sensibilité de l'âme, tout ce qui tient à la délicatesse du sentiment, à celle de l'expression. C'est encore dans ces moments choisis que je leur parle de l'auteur de la nature, de ce bienfaiteur vers qui nous devons élever nos pensées les plus pures, à qui nous devons l'hommage de la reconnaissance la plus vive, en qui nous devons placer la confiance la plus inaltérable. Nos pas nous ont conduits parfois à la cabane

du pauvre ; nous le trouvons sur un lit de souffrance, assiégé par l'angoisse et le besoin. Ce tableau pénible fait couler une larme ; elle ne sera pas stérile, et gardons-nous de la tarir : nous ne quittons point le malheureux sans lui avoir offert des consolations et un secours sur lequel il ne s'attendait pas davantage qu'à notre visite. Il existe mille moyens d'être utile, et ce n'est point une promesse vaine que nous faisons, quand nous prenons l'engagement de revenir..... A déjeûner mes fils, le cœur encore ému, récitent ce qui les agite. Caroline et ses filles, en arrivant dans l'asile de l'affliction et de la douleur, y font pénétrer un rayon de joie et d'espérance.

C'est ainsi que M. John, notre digne pasteur, a soin de me signaler les maisons frappées de la verge du malheur. Mes élèves m'ayant confié que quelques valeurs de plus à leur disposition les mettraient en position de faire un peu de bien, je leur ai accordé à chacun une subvention annuelle de trois cents livres de France, à la condition unique que note exacte me sera remise de l'emploi de cette valeur, note qui ne sera connue que de nous trois. J'ai de plus ajouté soixante livres à chacun, pour menus plaisirs dont je n'ai réclamé aucun compte. Cette concession a rempli de joie mes enfants, qui entendent me soumettre l'ensemble de leurs dépenses, ne voulant rien avoir de caché pour moi. Cœurs innocents et purs, qui jusqu'ici ne respirez que pour le bien, puissent les passions vous épargner ! que votre seule ambition soit de vous conduire noblement, que votre amour-pro-

pre vous porte à être meilleurs que ceux de votre âge, que votre besoin le plus pressant soit d'être aimés! Il est impossible que les grâces qui vous parent et la sensibilité qui vous anime, ne vous attachent pas tous les cœurs. Tu me cries que les yeux d'un père sont facilement prévenus; cela n'est souvent que trop vrai, mon ami; que faire? je ne puis me défendre d'une séduisante espérance.

En sortant de chez le malheureux nous nous consultons sur la manière la plus efficace de le soulager. J'écoute leur opinion, et si elle n'est pas conforme à la mienne, nous attendons au déjeuner pour connaître celle de nos dames.

Nous parlons aussi de nos lectures de la veille, nous touchons au plus essentiel; je vois s'ils ont saisi avec justesse ce qu'on leur a enseigné, je rectifie les fausses applications, et ces entretiens sur lesquels j'éprouvais un peu d'hésitation sont devenus des sources inépuisables de bons résultats. C'est aussi le seul moment de la journée, hormis pendant les leçons, où il soit permis à mes élèves d'émettre une opinion. Lorsque dans la conversation une pensée ou un sujet les frappe, il leur est réservé de m'en demander l'explication dans la promenade suivante, ils peuvent alors me proposer leurs doutes, je me fais un devoir de les éclairer. Il leur est également interdit de citer tel ou tel passage de nos leçons ou de nos lectures; cette parure d'emprunt est un abus. Lorsqu'ils parlent, ils doivent le faire avec liberté, sans équivoque, sans hésitation ni faux-fuyant. Comme

ils n'ignorent pas qu'on peut leur demander compte des motifs de leur pensée, ils n'avancent jamais rien dont ils ne puissent déduire la raison. Leur curiosité n'est jamais stimulée par des mots, parce que jamais il ne s'en prononce un dans ma maison qui soit à double sens, non plus que des jurements. Le domestique qui s'en permettrait un recevrait aussitôt son congé.

J'ai fait construire une maisonnette auprès du portail qui touche à la grande route pour mettre fin aux larcins faits à nos espaliers dont les fruits disparaissaient. Lorsque cette loge a été terminée, plusieurs personnes se sont présentées pour l'occuper. J'étais sur le point de faire mon choix, lorsque Jules m'a prié de l'entendre un instant. Je l'ai conduit dans mon cabinet, où il m'a dit : « Papa, vous cherchez un portier ? permettez-moi de vous en offrir un. — Volontiers, cher Jules. — Vous connaissez sans doute Bernard Claud? Sa femme mourut ces temps derniers ; il dit qu'il ne peut plus habiter la maison de Présange depuis la perte qu'il y a faite. Bernard Claud est un bien brave homme ; son fils Tiennon, qui joue quelquefois avec nous, m'a laissé entrevoir combien son père aimerait de vous servir. Cependant il n'ose vous demander cette faveur, parce que déjà vous avez fait beaucoup pour lui et qu'il craindrait de paraître indiscret. « J'embrassai le solliciteur et l'envoyai chercher son recommandé, qui arriva presque fâché contre Tiennon. « Brave Claud, lui dis-je, je suis charmé de trouver un portier aussi honnête homme que vous; vous trouverez-

vous suffisamment rétribué par votre logement et six coupes de blé annuellement? — C'est plus que je n'aurais osé demander. » La semaine prochaine il occupera son poste, mais je te laisse à deviner qui a été le plus heureux du résultat de cette affaire. Jamais je n'accorde plus volontiers un pardon ou une grâce, que quand mes enfants les sollicitent pour autrui. Au reste, ils n'ignorent pas qu'ils seraient bannis temporairement du salon de l'amitié, si par insouciance ou par mauvaise volonté ils négligeaient l'occasion de faire une bonne action lorsqu'elle se présente à eux.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, septembre.

Déjeuner est, je te l'ai déjà mandé, notre premier soin au retour de nos promenades du matin. Nous retrouver après neuf heures d'absence est un plaisir si doux pour toute la famille que ce repas est extrêmement gracieux. Pendant notre promenade, Caroline s'est entretenue avec ses filles à peu près sur les mêmes sujets que nous. Chaque matin la maman et les sœurs reçoivent un bouquet ou une fleur, c'est la parure du jour de celle qui le reçoit.

C'est à huit heures que commencent nos occupations. A la calligraphie enseignée par mon père, succède la géographie. Cette dernière leçon, donnée par notre pasteur, présente une étude remplie d'intérêt. La situation d'un pays, les mœurs de ses habitants, les produits du sol et de l'industrie, le mouvement de la population, son origine, la langue qu'elle parle, les révolutions qui l'agitèrent, son commerce, enfin quelques réflexions morales et critiques sur sa position ancienne, sur son état présent et sur son avenir présumable, offrent un ensemble extrêmement attachant. L'orthographe suit l'heure de la géographie. A l'issue de ces leçons, mes filles reviennent auprès de leur mère, tandis qu'un habile tourneur, lequel est aussi un ébéniste distingué, forme sous mes yeux mes fils dans ces deux arts. Fischman joint à une grande pratique beaucoup de douceur. A une heure, Caroline conserve deux de nos enfants pour l'étude du dessin, tandis que j'assiste à la leçon de musique des deux autres. L'heure suivante est employée de la même manière, en alternant. A quatre heures je réunis nos quatre élèves pour l'arithmétique, étude quelque peu ingrate, mais à laquelle devront succéder les amusements. Mes filles s'occupent de couture de onze heures à midi.

Il est une instruction dont je suis fort satisfait; c'est celle que mes enfants reçoivent de trois à quatre. Je t'ai parlé de ma belle collection de gravures, représentant, outre les actions les plus mémorables des grands hommes, les traits qui honorent au plus haut

point l'humanité, et les faits les plus nobles de l'histoire tant ancienne que moderne. Après avoir placé sous glace une de ces gravures, j'en explique clairement le sujet. J'ai soin de faire ressortir la grandeur de l'action, la beauté du caractère des personnages, puis je frappe de mépris le vice, j'avilis le crime et la bassesse, tandis que j'honore le courage, la vertu et l'héroïsme. Je termine enfin par les observations que réclame l'art avec lequel la gravure a été composée, a été exécutée par son auteur.

La gravure qui pendant le repas demeure encore sous nos yeux, devient ainsi le sujet d'une conversation intéressante ; elle continue à provoquer des réflexions parfois piquantes et toujours morales. Des saillies jaillissent et quelquefois aussi de judicieuses critiques se font jour.

Chacun de nos élèves doit, dans l'espace d'une heure, traiter le trait qui a été soumis, en en faisant le sujet d'une lettre adressée à Théodore. Ces quatre lettres étant closes et signées, Firmin part pour les rendre à leur adresse. Le lendemain il reprend celles qu'il a laissées la veille. Théodore, qui ajoute de l'importance à la chose, corrige avec soin le style et dépose ses observations au pied de chacune de ces lettres. Celle qu'il a le plus goûtée est copiée sur un registre destiné à cet usage par celui-là même qui a le moins bien saisi le sujet. Ce registre mentionne le nom de l'auteur et celui du secrétaire, pour qui cette mention devient une légère mortification. Cette méthode de traiter chaque sujet facilite non-seulement

l'habitude d'écrire, mais encore elle développe les idées, elle enrichit la mémoire, enfin elle apprend à penser. La seule direction que nous ayons donnée à nos élèves, est d'écrire comme le cœur conduit la plume, avec naïveté, simplicité, lucidité et surtout avec laconisme. Personne plus que Théodore n'est à même de leur tracer de meilleures règles sur la matière.

Lorsque les leçons sont terminées, nos élèves jouissent d'une liberté entière pour s'amuser. Ce temps de récréation dure de cinq heures le soir jusqu'à huit. C'est le moment aussi où nous recevons des visites ; ces trois heures, enfin, servent à retrouver le temps perdu par ceux de nos enfants qui ont été inappliqués. Pendant la récréation ils ont à leur disposition tous les amusements que peuvent désirer des jeunes gens, escarpolettes, échasses, raquettes, volants, quilles, boules, ballons, plaques, toupies, ronfles, masques, caisses, arrosoirs, brouettes ; on leur a cédé également une portion de jardin qu'ils cultivent sous les yeux et la direction de Firmin, leur professeur dans l'art du jardinier potager et fleuriste.

Chaque dimanche le maître d'école du village me transmet les noms des deux écoliers qui ont été les plus appliqués pendant la semaine, il m'indique également ceux des deux jeunes filles les plus modestes. Alors je les fais inviter à venir augmenter la société de mes enfants pendant les huit jours qui suivent ; il arrive quelquefois que les mêmes sont confirmés. Cet

accès au Grand-Rocher imprime une émulation sans égale parmi les jeunes gens de l'école, pour qui c'est une fête d'être admis dans la société de mes enfants, admission dont les parents sont flattés, et si Tiennon Claud n'y eût pas été invité par suite de sa bonne conduite, son père peut-être n'aurait jamais été mon portier.

Les demoiselles tressent du jonc, forment des guirlandes, dansent avec les messieurs ou chantent. Nous répétons les jeux des anciens. Je suis dépositaire du *livre de mémoire*, c'est-à-dire que je possède un carnet, dans lequel j'inscris le jour et le nom des vainqueurs à la course, à la lutte, au saut, à lancer une pierre, à porter la plus pesante, à transporter un fardeau le plus loin, à atteindre le but au plus près avec la flèche. Non-seulement le vainqueur est proclamé, mais son nom prend place au livre de mémoire. Ces jeux, qui pour la plupart sont fatigants et pénibles, les rendent merveilleusement agiles, robustes, et capables de les supporter avec constance et fermeté. J'en ai créé de divers genres, comme par exemple : j'ai fait planter dans le lac un piquet placé à une bonne distance, puis de la terrasse qui domine, on doit abattre une pierre posée sur ce piquet, soit qu'on la lance par la main seule, soit qu'on se serve de la fronde. A la longue, nos jeunes gens y ont acquis de l'habileté et manquent rarement le but. Cependant au commencement la première pierre demeura bien des jours sur le piquet ; mais quels cris quand frappée, on la vit disparaître dans l'onde !

J'ai également fait faire une espèce de cible, où sont marqués neuf points, soit neuf ouvertures distinctes, huit à la circonférence et une au centre. Avec l'arbalète à balle, il est enjoint à une distance de quarante pas, d'atteindre les réservoirs 3, 5 ou 7, n'importe. Jadis c'était une joie de toucher seulement la planche, maintenant il y a honte, si sur trois coups deux ne touchent pas le but.

Quatre chênes occupent une de mes pièces et sont d'une égale hauteur. J'ai fait placer sur chacun d'eux un guidon, c'est à celui qui rapportera le plus vite la preuve de son agilité. Nous franchissons des fossés. Avec l'arc nos flèches viennent atteindre un but de deux pouces de diamètre. Jamais une pomme lancée dans l'air ne revient qu'au bout de notre trait. Ces amusements plaisent infiniment à cette jeunesse. J'en ai obtenu pour moi-même deux résultats qui ne sont point à dédaigner : le premier, comme déjà je te l'ai dit, a été de donner une grande émulation dans l'école publique; le second est d'ôter à mes enfants l'esprit de corps, soit la tendance à voir surgir une morgue qui ne tarderait pas à naître de leur supériorité, ou de leur séparation d'avec les enfants du village. Tandis que ceux-ci étant admis à leurs jeux, deviennent leurs égaux, même leurs émules, il n'est pas rare qu'ils remportent le prix sur eux. Ces jeunes villageois sont reçus au Grand-Rocher avec beaucoup d'aménité. Mes enfants savent que je ne les aime jamais mieux qu'alors qu'ils traitent avec aisance ceux qui sont tentés de se considérer comme leurs infé-

rieurs, aisance qui met ceux-ci tout de suite à leur aise. Aussi mes fils n'ont-ils aucune hauteur, ils connaissent par leur nom tous les jeunes gens des environs, et dès qu'ils en rencontrent ils sont très-disposés à leur faire amitié.

S'il pleut trop, Piffart, qui est un tresseur d'osier expert, vient les former dans l'art du vannier. Déjà de bien jolis ouvrages sont sortis de leurs mains. La grange devient alors la salle des jeux; elle retentit de saillies de joie, parce que la gaîté règne au milieu de cette jeune société, gaîté qui ne saurait être altérée que par l'absence de l'un de ses membres. A huit heures, on se sépare bien à regret et en languissant après la réunion du lendemain. Avant de se quitter, chaque chose rentre dans l'ordre; tout est replacé à l'endroit d'où on l'avait pris; c'est ainsi que dès l'origine, j'ai rendu mes élèves soigneux et réguliers. Je dois convenir que ce n'est pas sans peine que je les ai amenés à ce point; ma constance a fini par être couronnée du succès, grâce au journal des désordres, journal qui est le même que le livre de mémoire; il m'a été d'un grand secours.

A ces jeux succède une lecture en commun; on soupe. Ce repas est suivi d'un quart-d'heure de culte domestique, à l'issue duquel chacun se retire pour prendre du repos, satisfait de sa journée, content de soi et des autres. C'est ainsi que depuis six mois notre temps s'est écoulé dans cet heureux pays; paisibles dans nos désirs, simples dans nos goûts, animés d'amour pour nos parents, et reversant leur tendresse

et la nôtre sur nos élèves, nous sommes au paradis terrestre.

Les seuls jours où un nuage apparaît sur ce ciel d'azur, sont ceux où une punition doit affliger un de nos enfants. Alors la tristesse est peinte sur tous les visages, et le coupable gémit déjà par cela seul. Les tableaux de famille voilés ne sont pas l'unique punition grave, l'entrée du salon de l'amitié est interdite au coupable ; ce dernier pourrait aussi, selon les cas, s'exposer à n'être pas admis aux jeux du soir, mais au contraire, à tenir les arrêts dans la classe. Pour des fautes légères, une remontrance à table ou pendant la promenade matinale, suffit. L'accomplissement de tout devoir est payé par un éloge ; mais ce qu'ils envient le plus, est un baiser de leur mère chérie.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, septembre.

Notre pasteur mérite de faire ta connaissance et que tu lui accordes ton entière estime. Ses malheurs l'ont rendu respectable aux yeux de tous. Il ne fut pas toujours sans reproche ; mais où se rencontre l'homme à qui on ne puisse en adresser de plus ou moins graves ? d'ailleurs, s'il se rendit coupable, ce

fut dans sa jeunesse ; il le devint beaucoup sans avoir jamais voulu cesser d'être vertueux. Ah ! mon ami, combien une faute peut être chèrement payée par les suites terribles qu'elle entraîne après elle. Aussi, ce digne homme, qui pratique toutes les vertus, lui qui est chéri de paroissiens dont il est le père, le bienfaiteur, le consolateur ; lui qui assure le bonheur de tous ceux dont la conscience est soumise à sa direction, passe-t-il les moments les plus douloureux, quand de déchirants souvenirs le ramènent à un passé cruel.

A notre arrivée au Grand-Rocher, l'ami de tous, l'homme qui joint la simplicité de cœur à la morale la plus douce et la plus pure, la modestie à la science, n'avait pas une âme en qui épancher son affliction. Quelques circonstances de sa vie m'étaient connues par des récits publics. Elles me paraissaient si extraordinaires, que je n'y ajoutais aucune foi et ne cherchais pas à en savoir davantage. Je lui fis une visite ; je trouvai un homme froid, portant dans sa figure tous les traits d'une tristesse profonde, mais l'air calme et serein. Cette première entrevue se passa, comme toutes celles de ce genre, entre personnes qui se voient pour la première fois. Je l'invitai de venir fréquemment au Grand-Rocher ; il le promit, mais il ne vint que quelques semaines après. Notre simplicité, l'accueil que nous lui fîmes, ainsi que notre intérieur, le prévinrent en notre faveur ; il avoua, dans une seconde visite, qu'il avait craint de trouver chez nous le faste qui règne à Bellevue. En voyant Caroline, il

soupira ; nous nous en aperçûmes, mais nous respectâmes sa douleur et son secret. Depuis il nous a dit, que mon épouse, dont les grâces l'enchantent, fut le motif de sa troisième visite, durant laquelle je lui demandai s'il voudrait consentir à donner quelques leçons à mes enfants. La confiance finit par s'établir entre nous. Subjugué par nos soins, il résolut de nous ouvrir son cœur, et saisit pour cela une soirée que nos élèves étaient à Bellevue.

« Je suis né à Berne, dit M. John, quoique d'extraction anglaise, ainsi que mon nom vous l'aura indiqué. Mon père était médecin ; il se fixa en Suisse, où il obtint de brillants succès. Il épousa une Bernoise, qui lui apporta une fortune honnête. Tant que ma mère vécut, la maison de mon père prospéra ; aussi faisait-il figure à Berne, dont il reçut la bourgeoisie, comme récompense de ses services. Tout allait au gré de ses désirs, lorsque le ciel retira ma mère, et ce fut pour le malheur de tous. A cette triste époque j'étais à l'âge de choisir un état ; la vocation ecclésiastique m'avait toujours paru la préférable ; d'ailleurs, sachant que mon père était riche, je pensai que je pourrais un jour, à mon gré, exercer ou non ma charge, puis devenir professeur, savant distingué, académicien. C'est ainsi que l'imagination de la jeunesse ne met de borne ni à ses désirs, ni à ses espérances, parce que tout la flatte, lui sourit et l'enchante.

» Je n'éprouvai que peu de regrets en quittant Berne. Ma mère n'existait plus, et mes alentours ne m'en re-

traçaient que trop la perte cruelle. D'ailleurs, c'était ma première sortie ; mon père m'accompagnait, et j'apercevais dans un lointain flatteur la réalisation de toutes mes espérances. Arrivés à Genève, mon père me confia aux soins d'un professeur de ses amis, et résolut de passer les six premiers mois avec nous. M. T. chercha de le retenir et de le fixer tout-à-fait auprès de lui ; mon père même l'avait en quelque sorte promis, mais rappelé à Berne, il nous quitta plus vite encore qu'il n'avait compté le faire.

» Son éloignement me causa une douleur profonde ; *hélas !* je ne pensais guère à la situation dans laquelle je le reverrais. » Notre pasteur s'interrompit ici pour nous demander si son récit nous fatiguait. Nous le conjurâmes de continuer ; il reprit donc ainsi ; « Né vif et ardent, mes études ne me dégoûtèrent point. Je faisais de rapides progrès ; réunissant plus de facilité et d'aptitude que plusieurs de mes émules, je remportais des palmes, quoique je travaillasse moins qu'eux. Ce surplus de temps était employé à des leçons d'agrément et à fréquenter la société. Aimé de mes maîtres, recherché de mes camarades, mon sort semblait digne d'envie. C'était avec joie que mon père recevait les détails que lui fournissait mon professeur, dans la famille duquel j'étais regardé comme l'un des membres. On n'ignorait point que j'appartenais à des parents riches ; aussi les meilleures maisons m'étaient-elles ouvertes, et mon père, qui désirait me prouver sa satisfaction, pourvoyait abondamment à mes plaisirs.

*

» Un de mes condisciples, entr'autres, me conduisait souvent chez lui : il se nommait Alphonse ; nous n'avions rien de caché l'un pour l'autre. Sa sœur, Amélie, semblait me voir avec prédilection. Depuis six ans je fréquentais cette maison sans que le frère ni la sœur se fussent démentis un seul instant pour moi. Alphonse me dit un jour : — J'ai remarqué beaucoup de tristesse chez Amélie, et je crois que c'est parce que, depuis une semaine, tu n'es pas venu à la maison. Cher Gédéon, ton amitié et ta sincérité vont être mises à l'épreuve; réponds-moi, aimes-tu ma sœur? Cette question subite et tout-à-fait imprévue me frappa, comme fait l'éclair par un temps serein... Interdit, je me jetai dans les bras de mon ami en lui disant : —Alphonse, mon cœur ne bat que pour elle... Hélas! il ne me reste d'elle que cette miniature et ces cheveux!... » Après un silence douloureux, M. John continua ainsi : « — Cher Gédéon, pourquoi as-tu cessé de venir à la maison? n'as-tu point réfléchi au mal que pouvait faire cette apparence de retraite?... Puisque tu reconnais tes torts, accours les réparer, mais garde-toi de laisser apercevoir à Amélie ce qui vient de se passer entre nous; j'ai deviné son secret, elle ignore ma démarche. Devance-moi, arrive d'un air naturel; je te suivrai de fort près. J'arrivai, je palliai le mieux possible mon absence, Alphonse arriva, et ces instants furent les plus heureux de ma vie. Le lendemain j'étais encore dans mon lit, rêvant délicieusement à mon bonheur, quand Alphonse entra, trouvant que pour un amoureux j'étais fort paresseux.

Après avoir ri de cette saillie, il ajouta : — Gédéon, il ne tient qu'à toi de devenir mon frère. Puis il m'apprit qu'il avait parlé à son père, et que si le mien faisait une démarche, son consentement serait accordé.

» J'embrassai cent fois mon ami et l'assurai que j'allais écrire à mon père, et que je ne me présenterais devant le sien qu'avec une demande formelle. J'étais si assuré de la tendresse de mon père pour moi, que je ne pouvais prévoir de refus. Cinq jours d'attente me parurent une éternité, chaque courrier me retrouvait au bureau chercher des lettres qu'il était impossible de recevoir encore... Je le tins enfin, ce pli si impatiemment désiré : tout m'était accordé avec tendresse ; cependant deux conditions formaient la base du traité : la première, que je ne me marierais que dans deux ans, époque à laquelle aussi je serais consacré, et la seconde, que je prendrais une cure pour six années ; ces clauses étant agréées, mon père projetait de demeurer avec nous pour jouir d'un doux repos. Comment ne pas accepter tout cela ? Je volai chez mon ami ; son père ratifia ce que m'avait dit son fils, Amélie obéissait avec empressement aux volontés de son père, et je savourai le premier baiser.

» M. J. répondit à mon père ; de mon côté, je le fis comme je le devais, et dès ce jour je passai des heures fortunées : ce fut dans ce temps que fut fait le portrait que vous avez sous les yeux. Pardonnez, si je fatigue votre patience, mais ce temps fut le plus heureux de ma vie ; il ne m'en reste qu'un souvenir, tandis que depuis je n'ai plus eu qu'une réalité saturée

d'amertume. Mon père m'écrivait plus rarement que par le passé ; j'y donnais peu d'attention, ne songeant qu'à ma félicité. Amélie me laissait entrevoir sa tendresse ; je ne voyais qu'elle dans l'univers.

» Un ami me manda que mon père était dans l'intention de se remarier. Je ne pus le croire ; toutefois, cette singulière nouvelle me fut bientôt confirmée. J'en pris facilement mon parti, parce que le bien de ma mère était suffisant pour nous assurer une heureuse aisance ; Amélie, d'ailleurs, avait peu d'ambition, outre qu'elle possédait de la fortune. Si ce coup n'altéra point l'amour de la sœur ni l'amitié du frère, il refroidit singulièrement la prédilection du père.

» Mon père avait épousé la fille d'un banquier, qui passait pour fort riche et qui possédait sa plus entière confiance ; aussi, à l'exception d'une petite campagne, lui remit-il toute sa fortune ; il lui laissa, par conséquent, aussi la dot de ma belle-mère, qui, à ce qu'on assure, était une aimable femme. Ma belle-mère était à la veille de ses couches quand je fus consacré ministre et que j'obtins la cure que je dessers, dont mon prédécesseur, trop âgé, ne pouvait plus porter le fardeau. M. J. renvoya de trois mois la bénédiction de mon mariage ; je m'en plaignis amèrement, mais il prétexta qu'il y avait d'urgentes réparations à faire au presbytère, et qu'un délai pareil était indispensable. Je n'eus rien à répliquer à ces raisons, et me rendis sur les lieux pour aider à accélérer l'ouvrage. J'avais à cœur qu'Amélie trouvât tout de son goût ; je dépensai donc en embellisse-

ments deux cents louis que mon père m'avait envoyés peu de jours auparavant, auxquels il avait ajouté la promesse que la veille de mon mariage, outre la dot de ma mère, je toucherais encore de sa part un joli capital. Cette lettre que je montrai à mon futur beau-père, le satisfit, et jamais presbytère ne fut plus élégant que le mien. Dieu ! que j'étais éloigné de la pensée que ces fleurs allaient se changer en épines, dont les blessures seraient envenimées pour le reste de mes jours. Je rentrai à Genève avec l'espoir de m'unir à *Amélie* dans le délai d'une semaine au plus tard, lorsqu'une fatale lettre m'apprend que le beau-père de mon père, ce riche banquier, est en faillite, et que son actif sera loin d'offrir vingt pour cent. Je renfermai ma profonde douleur; mais que devins-je le lendemain à l'ouverture d'une seconde missive, qui m'instruisait, que ma belle-mère venait d'être délivrée d'un enfant mort, auquel elle n'avait survécu que trois heures ? Mon pauvre père, accablé par tous les coups du sort, fut sommé par les créanciers du banquier, de rembourser la dot que jamais il n'avait touchée. Ces gens poussèrent la barbarie jusqu'à le dépouiller du peu qui lui restait d'un bien acquis par quarante années de travaux. Eperdu, j'accours auprès d'Amélie, dans le sein de laquelle je verse mes angoisses. Son père, hélas ! qu'un correspondant a informé de toute cette malheureuse affaire, entre dans cet instant, et, sans ménagement, il a la dureté de m'annoncer que tous nos projets sont rompus. Amélie, que tant de cruauté avait attérée, ne m'abandonne pas ; elle cher-

che de calmer mes douleurs. J'avais perdu connaissance. Ah! pourquoi le ciel n'a-t-il pas permis que ce fut ma dernière heure?... Cette adorée Amélie me pressait sur son cœur ; ah ! comment pourrai-je vous le dire? nous devînmes coupables... ce fut l'excès de mon malheur qui me conduisit où nulle autre considération n'eût pu me faire parvenir.

» M. J., qui après son explosion s'était éloigné, revint au bout d'une heure pour me signifier impérativement l'ordre de sortir de chez lui ; c'est alors que je sentis toute l'horreur de ma situation. Couvert encore de confusion, je la nommai mon épouse, ma fidèle, ma seule et unique épouse, et je la quittai. Jour affreux, tu fus le dernier que je la vis !

» Je volai à Berne ; là, je trouvai mon père dans un lit de douleur et déjà entouré de la livrée de la misère. Je lui prodiguai tant de soins, qu'en peu de temps il put supporter le trajet jusqu'à ma cure, où la douceur et la salubrité de l'air le remirent tout-à-fait, mais il demeura aliéné. Je brûlais de retourner à Genève, mais Amélie me mandait qu'il serait imprudent de m'y présenter ; que je devais m'en remettre à ses soins ; que le temps, son frère et elle feraient plus sur un père inflexible, que toute autre influence. Dieu ! pourrai-je vous apprendre le reste? Après avoir fait toutes les tentatives imaginables, elle en vint au point de déclarer à son père : qu'elle portait des marques de sa tendresse pour moi, que sa réputation exigeait qu'elle me fût unie.... A ce coup ce père dénaturé ne connut plus de bornes ; cédant à l'explosion d'une

fureur long-temps concentrée, il l'accabla d'injures et de malédictions, il eut même la barbarie de mettre sa fille hors de chez lui... Cette infortunée en perdit la tête, et sans songer à moi, sans songer à sa famille, elle fut, ah Dieu ! elle fut, se noyer..... »

Des larmes coulaient abondamment de nos yeux à ce trop cruel récit, nos âmes déchirées se confondirent avec celle de l'infortuné qui nous peignait si vivement ses malheurs... Après un silence solennel il reprit : « Cette épouvantable nouvelle ne me parvint que huit jours après que mon Amélie avait été retrouvée.... vous comprendrez qu'un évènement aussi déplorable plongea Genève dans le deuil et la stupeur.... Ce père dur ne put soutenir le poids de ses remords et de son malheur, il mourut de douleur. Son fils, mon Alphonse, ne pouvant supporter la vue d'une ville où tant de coups funestes venaient de l'accabler, passa aux Indes et dès lors on n'a plus eu de ses nouvelles. Il m'écrivit avant son départ, pour me dire qu'il me pardonnait, mais que jamais il ne me reverrait. Cette lettre ne me fut remise que trois mois après, une fièvre chaude m'ayant conduit aux portes du tombeau. Dix-huit années se sont traînées longuement depuis cette fatale époque, et chaque jour me fait sentir la perte irréparable que j'ai faite. Des amis aussi précieux que vous, le bonheur de mes paroissiens, quelques services à rendre, l'espérance bien vague de revoir Alphonse avant ma mort, sont avec la crainte de Dieu les liens qui m'attachent encore à la vie.

» Il y a deux ans que je perdis mon père, je l'ai soi-

gné jusqu'à cette triste séparation. De temps à autre, quand la raison semblait reparaître, il me demandait Amélie, et il ajoutait : Je suis la cause de tous nos malheurs... fatal mariage !.. puis il se mettait à rire. Oh ! quels coups de poignard pour un cœur aussi profondément, aussi douloureusement blessé que le

Charles, quelle compassion ce bon pasteur mérite,

mien ! »

combien nous cherchons à adoucir ses souffrances, à partager ses peines ; nos larmes coulent avec les siennes, nous lui parlons quelquefois d'Amélie, il est attendri ; nous la lui représentons heureuse, il nous assure que nous lui faisons du bien. Adieu. Cette lettre quoique longue ne te paraîtra peut-être pas telle, au moins verras-tu au papier qu'elle n'a pas été écrite sans émotion.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, octobre.

Si le récit des malheurs de M. John nous pénétra profondément, la fin tragique de cette infortunée Amélie nous émut de la manière la plus vive. Des réflexions douloureuses prenaient essor, après le départ de celui qui était venu épancher son cœur dans les nôtres, lorsque nos joyeux enfants arrivèrent de Bel-

levue; leurs douces caresses dirigèrent tout naturellement nos pensées sur ces intéressantes créatures. Caroline me confia le lendemain les doutes qui l'avaient agitée. « Mon ami, me dit-elle, ne remarques-tu pas les progrès que chaque instant l'amour fait dans le cœur de nos enfants? Ah! si ce n'était pas dans l'intention de Théodore qu'un jour ses enfants fussent unis aux nôtres, quelle séparation cruelle! mieux vaudrait alors qu'elle ne fût point différée. Les malheurs de notre pasteur sont un avertissement dont il faut savoir profiter. » Je lui avouai que les mêmes pensées m'avaient tenu éveillé une partie de la nuit. Je promis à ce cœur maternel de calmer ses inquiétudes. Il fut décidé que sans délai nous ferions part de nos appréhensions à nos amis, et que leur réponse séparerait ou unirait à jamais nos enfants.

Théodore et son épouse que nous n'attendions pas, arrivèrent au moment où nos enfants étaient avec M. John. Cette visite inusitée nous fit d'autant plus de plaisir que nous leur communiquâmes les inquiétudes que soulevait notre sollicitude pour nos élèves. Les symptômes de leur précoce tendresse les avait frappés la veille, comme nous, et les mêmes sentiments qui nous agitaient les amenaient auprès de nous. Notre inaltérable amitié sembla prendre par là plus de force encore. Nous ne vîmes rien de mieux pour couronner l'union des deux familles, que le double lien qui paraissait se former. Entre personnes dont les pensées sont pures et à découvert tout fut bientôt fixé et arrêté. Nous convînmes donc de ne rien com-

muniquer de cette entrevue à nos enfants; de laisser couler leurs jours dans la douceur de leurs sentiments, sans gêner d'innocentes caresses, et que si, parvenus à l'âge de faire un choix et après que nos fils auront voyagé, leurs cœurs les conduisent à une union, leur constance sera couronnée par l'accomplissement de leurs vœux. Cette perspective enchanteresse nous fit goûter un quart d'heure de la félicité la plus suave. Dès cet instant nous considérons nos meilleurs amis comme nos plus près parents. Quoique je n'eusse pas de doute sur la réussite de ce projet, s'il doit avoir une suite, je suis d'autant plus charmé que ce soit une affaire convenue, que Théodore étant très-entiché du faste et de tout ce qui tient à l'éclat, eût facilement pu se laisser entraîner à donner sa Sophie à quelqu'un qui aurait eu les mêmes goûts que lui. Mais non, son cœur est aimant, il n'a vu en cette occasion que nos sentiments, le bonheur de nos enfants et la félicité de tous. Ces chers objets de notre tendresse ne soupçonnaient guère que, pendant leurs tranquilles études, nous nous occupions d'un avenir qui ne leur appartient pas plus qu'à nous, mais sur lequel il est permis d'espérer. Théodore a saisi cette occasion pour obtenir de moi, que ce serait lui qui accompagnerait nos fils dans leurs voyages; j'étais si satisfait de lui, que j'ai adhéré à tout.

Nous avons sollicité, comme premier gage d'amitié de notre pasteur, qu'il nous permettrait de faire faire une copie du portrait d'Amélie.... Son consentement n'a pas été accordé sans des difficultés; nous y avons

joint le sien propre, et ces deux miniatures décorent notre salle à manger. Cette attention de notre part l'a vivement touché.

Les matinées sont déjà fraîches, les feuilles se colorent de mille teintes ; la nature, plus belle que jamais, se voile d'épais brouillards, que le soleil ne dissipe pas sans peine, pour éclairer le pampre grillé et jaunir ces grappes dont la grosseur réjouit le vigneron. Notre cour s'est transformée en laboratoire de tonnelier, on relie les futailles, les cuves, les bossettes ; le cellier est visité avec exactitude, on se prépare à recevoir cette vendange. Ambroise songe à se pourvoir d'ouvriers, et nous nous entrevoyons l'instant du retour à la ville, nouvelle qui n'a fait briller qu'un éclair de joie. Ne trouves-tu pas qu'on est si bien à la campagne, disait Henri à Sophie ; ah! que j'aimerais y passer l'hiver. Julie et Jules en disent autant ; ensuite quel chagrin ne vont pas éprouver Tiennon, Jeannot, Lubin, Claude, Ambroisine, Louise, Jeannette et Marianne quand nous les quitterons. Nous leur avons fait une peinture vraie des distractions qu'on rencontre à la ville, cependant ils donnent la préférence à celles de la campagne ; les aimerais-je autrement ?

Nous vîmes un bien triste spectacle, en revenant de Bellevue, il y a huit jours. Nous étions en voiture ouverte, lorsque, tournant nos regards vers le lac, nous aperçûmes s'élever à la côte de Savoie un tourbillon de flammes. Nous ne doutâmes pas que le fléau destructeur ne dévorât une habitation. Il était tard. Dès notre arrivée je dis à Firmin de tenir la

chaloupe prête à mettre à la voile pour le matin suivant, à six heures. Nous prîmes quelques vivres et nous partîmes par un temps serein et aux pâles rayons de la lune. Le calme de la nature, je pourrais dire le silence de la nuit, nous retenait dans des réflexions bien tristes. J'étais au gouvernail, Firmin menait un des avirons, tandis que Jules et Henri se relayaient à l'autre. Nous avancions rapidement, à sept heures nous abordâmes.

Le théâtre de désolation n'offrait plus que des décombres fumant encore. J'adressai des questions à des paysans occupés à déblayer ; voici ce qu'ils me répondirent : Cette maison et ce pré étaient tout le bien de Pierre Foron, pêcheur de son métier et père de quatre enfants. Il avait fait une pêche heureuse, qu'il conduisit à Genève accompagné de sa femme. Il laissa à la maison deux jeunes enfants confiés à la garde de leur sœur aînée. Une parente de Foron étant venue pour les visiter, sa nièce alla la reconduire jusqu'au chemin et revint bientôt après. Pendant son absence les deux cadets s'étaient poursuivis avec des branches enflammées et avaient mis le feu au lit, placé près de la grange, dont il ne se trouvait séparé que par une faible cloison. La maison étant vieille, donc bien sèche, fut embrasée en très-peu de temps. La jeune fille arriva très à propos pour sortir les deux enfants déjà presque suffoqués par la fumée. Le père, la mère et le fils aîné revinrent aussi, mais pour ne plus retrouver leur habitation, ce qui les jeta dans un tel désespoir qu'ils se roulaient sur la grève.

Malgré de prompts secours on n'a rien pu sauver, il ne reste que ce que vous voyez. Je demandai la demeure du curé, chez qui nous nous rendîmes directement. Nous apprîmes en chemin que les habitants avaient abrité les incendiés. Arrivés chez le curé, nous récitâmes à ce respectable vieillard comment nous avions vu le désastreux accident qui venait de ruiner une famille. Je lui témoignai la vive part que je prenais à l'affliction de ces infortunés, et que voulant le prouver plus efficacement que par des paroles, je le priais de recevoir dix louis pour leur être distribués à propos et dans les cas d'urgence, puis je m'informai s'il n'y avait pas de maçon dans l'endroit.

Le curé me comblait de bénédictions, il me dit qu'il y avait un maçon, pauvre comme Job, mais recommandable sous tous les rapports. Je priai M. R. de le faire chercher. Le manouvrier ne se fit pas attendre. L'ayant questionné sur ce qu'il en coûterait pour rebâtir la maison de Pierre Foron telle qu'elle était avant l'incendie, il répondit : monsieur, ce serait une affaire de six cents livres de Piémont. Croyez-vous que cette somme soit suffisante ? Oui, monsieur. Pensez-vous pouvoir faire la maçonnerie avant les gels? Si je suis bien secondé, oui, monsieur. Et dans combien de temps la maison serait-elle entièrement terminée? Au nouvel an. Eh bien, mettez-vous de suite à l'œuvre, monsieur le curé vous fournira l'argent nécessaire. J'engageai ma parole au curé de lui tenir main garnie et le priai de surveiller de près l'ouvrage. Ce bon pasteur pleurait de joie; il nous pressa si fort

d'accepter à déjeûner, que nous ne pûmes nous y refuser. Au moment de partir et en passant dans la pièce d'entrée, quelle fut notre surprise d'y trouver toute la famille Foron ! Ils voulaient s'agenouiller, mais les retenant, nous les encourageâmes, ils nous accompagnèrent jusqu'à notre chaloupe. Une légère brise s'étant levée, nous hissâmes les voiles et coupâmes à fil droit vers le Grand-Rocher. L'impatience nous attendait à la rive, où le télescope avait servi à nous suivre et où un doux embrassement nous dédommagea de nos fatigues. Parvenus à la maison, chacun reprit ses occupations habituelles.

Voilà nos fêtes, Charles, en est-il de plus douces que de tendre une main réparatrice des souffrances d'autrui ? Oui, mon ami, un devoir accompli devient le père d'un plaisir à naître. Le vénérable curé vint hier nous faire visite, je lui ai compté la somme promise. C'était, nous a-t-il récité, à qui l'amènerait. Ce vieillard a dîné avec nous, justement nous avions aussi M. John ; les idées les plus philantropiques ont animé la conversation ; aussi le temps s'est-il écoulé avec autant de rapidité que d'agrément. Nous avons fait promettre à notre hôte de nous consacrer fréquemment quelques heures ; toute la famille est montée en chaloupe, et nous l'avons accompagné une bonne partie de sa traversée.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, octobre.

Ah ! que quinze jours sont d'une longue durée quand ils s'écoulent sans épancher son cœur dans celui d'un ami. Chaque heure nous rapproche de *celle* où nous quitterons ce Grand-Rocher, asile de la paix et de la concorde; cette retraite aimable où l'existence n'est enflée ni par l'ostentation ni par le faste; cette terre chérie où l'intègre agriculteur est reçu avec les mêmes égards que le seigneur opulent. Où trouver réunis comme à la campagne mille charmes, la tranquillité de l'esprit à la paix de l'âme, le recueillement à la possession de soi-même ! Ici tout enchante, tout élève, la beauté du site qui nous entoure, les magnificences des Alpes qui bornent notre horizon et nous montrent au soleil couchant ces glaciers aux mille nuances. A la pureté du ciel se joint celle des pensées. Nous vivons hors de l'atmosphère des anecdotes scandaleuses, de la calomnie, de la fausseté et de la perfide médisance. Les portes au Grand-Rocher ne s'ouvrent qu'à l'amitié, qu'à la considération, qu'à la consolation. Depuis que notre prochain départ est connu, nous lisons sur le visage des villageois ce qu'ils ne nous disent pas.

Voici trois semaines qui n'ont pas été oisives au

Grand-Rocher. Les vendanges ont fait naître bien de la gaîté, quoique le temps fût froid et humide. Le pressoir gémissait et gémit encore, le vin doux bouillit et s'épure. Nos enfants, après avoir été moissonneurs, sont devenus vendangeurs ; s'il y avait plus de profit pour eux, il y avait moins d'agrément.

Avant d'abandonner le Grand-Rocher, je t'annoncerai que Théodore vient de fonder un hospice. Il s'en est nommé premier directeur, en s'adjoignant le médecin, le pasteur, son intendant, M. John et moi. L'absence de Théodore et la mienne, pendant l'hiver, laisse toujours quatre de ces messieurs pour diriger la marche de l'établissement. Le pasteur de Bellevue est rapporteur ; le docteur, vice-président ; l'intendant, caissier ; enfin M. John, secrétaire.

Théodore a fait construire, à l'issue du village, une jolie maison. Elle est dans une exposition très-salubre. Cet asile se compose de deux ailes, dont l'une est toute de dépendances et l'autre de logements ; cette maison, outre le rez-de-chaussée, a deux étages.

Bellevue est un domaine fort étendu, où les gens braves du village, qui ne sont pas suffisamment occupés autour de leur propre bien, trouvent un supplément d'ouvrage. Cependant, l'hiver, il cesse d'être nécessaire d'appeler autant de monde à Bellevue pour se joindre aux ouvriers ordinaires. Cette cessation de travail nécessite, pendant la saison rigoureuse, de soutenir quelques pères de famille. C'est donc en grande partie pour eux que l'hospice a été fondé.

Dans l'aile destinée aux dépendances, se trouve une

écurie garnie de deux vaches et d'un cheval. La remise renferme une voiture basse et douce et un char à échelles. C'est du même côté de la maison qu'ont été placés le magasin à blé et le bûcher. Le rez-de-chaussée de l'autre aile se divise en trois pièces : deux dortoirs et un réfectoire. L'étage supérieur est occupé par la cuisine, la chambre d'audience et le logement de la cuisinière. Le second étage est divisé en deux appartements destinés aux malades, ayant chacun leur gardien, homme pour les hommes et femme pour les femmes.

Tout, dans cette maison, est uniquement calculé et distribué pour l'usage. Les employés sont fort bien rétribués et mieux surveillés encore. Il faut convenir qu'ils ont d'assez pénibles fonctions à remplir. Les pièces du rez-de-chaussée sont destinées aux voyageurs admis à y passer la nuit, après y avoir reçu à souper. Le réfectoire dans lequel ouvrent les seules portes des deux dortoirs, est occupé lui-même par un tailleur et sa femme, qui sont les gardiens de cette partie de la maison. Il existe dans chaque dortoir quatre lits, ce qui permet d'offrir l'hospitalité à huit passants. Dès neuf heures, en été, et huit heures, en hiver, plus personne n'est admis à l'hospice. Ceux qui y arrivent déclarent leur nom, leur métier, d'où ils viennent et où ils vont. Le souper consiste en une soupe, du légume et du fromage, et pour chaque personne, en une quartette de vin. Le lendemain, au départ, chacun reçoit un morceau de pain et un batz, pour l'aider à

continuer sa route : la règle est invariable à cet égard. Il est enjoint d'éloigner tout mendiant de chez le paysan ; celui-ci les envoie à l'hospice, où ils dînent, si c'est l'heure du repas, sinon ils reçoivent le batz et le pain dans tout autre moment ; mais ils ne couchent jamais à l'hospice. Les pièces du second étage contiennent un nombre pareil de lits, destinés aux villageois malades. Là, ils sont soignés avec tous les égards possibles ; la voiture va les chercher, et ils ne retournent chez eux qu'après leur guérison. Le médecin visite l'infirmerie chaque jour à dix heures ; quant aux remèdes, ils sont administrés avec une extrême ponctualité.

Le tailleur s'occupe à confectionner des vêtements d'hiver, époque pendant laquelle on délivre aussi du pain, des couvertures et quelques secours pécuniaires. Le comité s'assemble le jeudi et décide si les assistances seront accordées à domicile ou dans l'hospice même. On y prend soin, en particulier, des vieillards et des orphelins. Théodore doit jouir de ses bienfaits. Peu de ceux qui visitent Bellevue connaissent cette fondation, dont jamais il ne parle.

Je n'ai pas cru devoir créer un établissement semblable, mais j'ai pris les mesures les plus propices pour que les nécessiteux de notre commune ne manquent jamais de rien. M. John m'accorde un précieux secours ; il s'entend avec le médecin, à qui j'alloue une somme annuelle pour visiter les malades : tous les remèdes sont à ma charge.

Nous sommes occupés à faire nos préparatifs de

départ. A demain nos visites d'adieux ; nous passerons la journée suivante à Bellevue, d'où nous nous rendrons directement à la ville.

Alfred à Charles.

Genève, novembre.

Ainsi que nous nous l'étions proposé, nous quittâmes Bellevue à dix heures, voulant, à notre passage, rentrer au Grand-Rocher, puis dîner chez M. John, qui nous savait un gré bien particulier de ce que nous lui consacrions ces derniers instants. Nous savons qu'il ne vient plus à Genève, aussi lui avons-nous promis une visite dans le courant de l'hiver. A deux heures il fallut se séparer, mais quelle ne fut pas notre surprise en trouvant la cour du presbytère refluant des habitants de la commune, qui venaient nous recommander de nous rapprocher d'eux aussi promptement que possible. Cette marque touchante du regret que donne notre absence, nous émut vivement. Je serrai la main à tous, j'embrassai les plus âgés, et c'est au milieu de ces vœux et au trot de trois bons chevaux que nous nous éloignâmes de tant de braves gens. . . . .

Nous atteignîmes la ville vers cinq heures. La scène dont nous avions été les heureux objets, absorbait

toutes nos pensées. Bienfaisance, voilà donc ton empire sur les cœurs! tu sais enchaîner sans que l'on songe seulement à se soustraire à ton vasselage.

Nous ne vîmes personne ce premier soir; notre seul soin fut de nous reconnaître, de manière à reprendre le lendemain nos occupations accoutumées, d'autant plus, que rien n'est plus pernicieux pour la jeunesse que des interruptions dans ses travaux; aussi les ai-je toujours évitées avec le plus grand soin.

Dans les premiers moments nous avons été assaillis de visites; heureusement qu'elles ont pris fin. Nous avons fait choix, parmi les enfants de nos relations, d'une société pour nos élèves, qui sera peu nombreuse. Il a été convenu que ces jeunes gens se verraient chaque soir de cinq à neuf heures, temps pendant lequel ils prennent aussi une leçon de danse. Les parents ont bien voulu céder à mes instances et permettre que ces soirées eussent lieu chez moi. J'ai offert ma voiture pour recueillir cette jeunesse chaque fois que le temps ne serait pas convenable; toutefois le dimanche appartiendra à tous ces amis, et chacun d'eux, en tenant son tour de société, conserve la faculté d'y appeler ses connaissances, ce qui forme, pour ce jour-là, une espèce de soirée dansante qui finira à dix heures.

Je suis d'autant plus satisfait de cet arrangement, que pendant les jours de la semaine, la réunion se trouvant à la maison, je pourrai la présider sans toutefois la gêner par ma présence trop continue. Tout se passera sous nos yeux sans que nous prenions une

part active aux amusements de ces jeunes gens; aussi nous regarderont-ils, j'en suis certain, comme si nous fussions membres de la société, tant nous coopérerons volontiers à leurs plaisirs.

Le dimanche offrant une réunion plus nombreuse, mes enfants auront l'occasion de se faire connaître et d'apprendre à connaître à leur tour. Cette liberté leur procurera mille sujets d'observations, qui assurément me seront communiquées; les explications que je leur donnerai à cet égard deviendront autant de leçons aussi utiles qu'intéressantes pour eux.

Dans les soirées ordinaires, et dès que le maître de danse est parti, on prend le thé, auquel succèdent les jeux. Parmi ceux-ci, celui des demandes et des réponses est un des plus piquants; il m'aide à connaître le degré d'esprit, de jugement, de sensibilité, enfin le caractère de chacun des acteurs. Malgré ces passe-temps, ah! combien souvent on songe au Grand-Rocher!

Alfred à Charles.

Genève, novembre.

Nous continuons ici nos études avec la même activité qu'au Grand-Rocher; il y a eu seulement quelques

changements dans les heures ; par exemple, celle du tourneur a été remplacée par une leçon de manége, et je dicte moi-même le cours que M. John voulait bien nous donner. Mes élèves continuent à me remplir de satisfaction.

Firmin, qui appréhendait de ne pas venir à la ville, éprouve, peut-être, quelque regret de n'être plus au Grand-Rocher, parce que nos promenades du matin se font en voiture. Il part à six heures pour nous conduire à quelque distance de la ville, où nous descendons pour faire en plein air une promenade à pied d'une heure, temps au bout duquel Firmin nous ramène déjeûner. Nous occupons la durée de ces courses comme à la campagne ; mon but est en outre d'habituer mes élèves aux intempéries et aux frimas. A cet effet, nous ne fermons jamais les glaces de la voiture, cependant nous n'apercevons ni rhumes, ni de ces malaises auxquels les enfants sont habituellement sujets. Et comment pourrait-il en être autrement, lorsqu'on prend tant de soins pour garantir les jeunes citadins de toute atteinte et de tout danger ? Ce sont précisément ces soins mal entendus qui deviennent les causes de si tristes effets. A mesure que le physique s'affaiblit, le moral perd de son énergie dans la même proportion. La pusillanimité ne saurait manquer de gagner l'enfant, en sorte que le premier fruit de tant de soins exagérés est d'augmenter chez l'individu l'amour de soi ; il ne saurait manquer de se croire un être excessivement précieux ; aussi désormais demeurera-t-il incapable d'une action héroïque. Quel secours,

la patrie menacée pourra-t-elle attendre d'un pareil citoyen ?

Le premier devoir d'un instituteur est de développer les organes de son élève, de le mettre, si je puis m'exprimer ainsi, en possession de lui-même, toujours en se renfermant dans les limites de l'âge où l'élève se trouve. Il ne peut donc atteindre son but que par l'exercice, la fatigue, même la souffrance, puisque c'est seulement ainsi que l'homme peut multiplier ses forces, augmenter sa souplesse, étendre son intelligence au-delà des bornes même que semblait lui avoir assignées la nature. L'enfant qui lutte avec les éléments, annonce un homme dont l'âme sera pleine de fermeté, dont le courage sera à l'épreuve. Cet homme ne reculera ni devant le danger, ni devant la mort, aucun obstacle ne l'arrêtera ; il sera puissant, s'il joint la prudence à ces autres qualités. Tels sont les avantages d'une éducation parfaitement entendue, qu'elle promet à celui qui en fut l'objet un avenir heureux, tel est aussi le lot que j'ambitionne de faire obtenir à mes élèves.

Trois fois la semaine notre promenade matinale est d'une heure plus courte : cette heure est consacrée à la visite du pauvre. Comme nous perdrions un temps précieux en recherches, n'ayant souvent que le médiocre résultat de soulager des personnes qui n'appartiennent point à la catégorie de celles qui méritent le mieux de l'être, nous avons inséré un avis dans les Petites-Affiches, annonçant qu'une boîte aux lettres a été placée à telle maison, où chacun pourra y glisser

un pli avec l'exposé de ses besoins. Cette boîte donne dans la chambre d'une maison éloignée de notre quartier; elle n'est occupée par personne, puisque c'est Firmin qui l'a louée. Chaque matin à cinq heures, il va recueillir les lettres qui sont venues. Après en avoir pris lecture, je vaque aux informations en les réclamant du pasteur du quartier, puis nous allons avec mes fils, plutôt avant qu'après sept heures, faire une visite aux réclamants, heure assez matinale dans cette saison. Le costume que nous portons dans ces visites nous met à l'abri d'être reconnus; notre secours étant administré, nous passons chez un autre. Il n'est point difficile de reconnaître les véritables besoins, aussi n'est-il pas probable que nous nous soyons trompés. Si nous nous apercevons que nous ayons été appelés par des gens qui n'offrent pas d'intérêt, nous leur allouons un faible secours et nous ne revenons plus; mais c'est tout le contraire pour les personnes dont les malheurs sont patents. Pour peu qu'on ait l'air de nous reconnaître, nos secours cessent d'être directs et désormais ils parviennent par le pasteur. Tel est l'emploi de nos heures matinales; quelquefois nous éprouvons la satisfaction d'avoir ramené des infortunés à la santé et à une meilleure position. A quoi servirait-il d'être riche, si on ne faisait pas un placement pareil de son or?

Alfred à Charles.

Genève, décembre.

Tu parais surpris de ce qu'occupé la plus grande partie de la journée à l'éducation de mes élèves, je trouve un temps suffisant pour gouverner ma fortune? Une juste distribution de mes heures, une extrême régularité et surtout beaucoup d'ordre, sont les sources précieuses d'où découlent tant d'avantages. Je t'avouerai aussi que j'ai arrangé mes affaires de manière à leur consacrer le moins de temps possible. En quittant Gênes, je laissai à mes anciens associés une forte commandite; ensuite je venais d'acquérir le Grand-Rocher et ma maison de la ville. Malgré cela, il me restait en compte courant mieux de cent mille écus. Jugeant qu'il serait imprudent de ne pas rentrer dans mes fonds, toutefois je ne pouvais le faire spontanément sans porter atteinte à la maison dont je me retirais. Je prévins donc les nouveaux chefs que mes intentions étaient de toucher petit à petit mes capitaux; cela a eu lieu, et tu vas voir comment déjà une partie en a été placée.

A notre retour du Grand-Rocher, j'appris qu'une ancienne maison de commerce chancelait. L'intégrité avait toujours été son apanage; aussi chacun lui ren-

dait-il justice, mais personne ne venait à son secours. Je m'adressai à un banquier de mes relations, pour obtenir des informations ; voici ce qu'il répondit à mes questions : M. B. était un négociant fort habile; sans posséder des capitaux suffisants, ses talents et sa probité lui avaient acquis la confiauce générale : il prospérait. Deux fils formés sur un aussi bon modèle promettent d'être à leur tour des négociants distingués, mais leur jeunesse est le grand obstacle qui s'oppose à leur carrière. Le père mourut il y a un mois, on travailla aussitôt à un état de situation; celui-ci établit clairement que la succession du défunt se réduisait à quelques milliers de livres courantes, tandis qu'il existait une masse considérable de marchandises et de créances à réaliser. Les créanciers du défunt étant effrayés, leur assemblée devint tumultueuse, les propositions les plus ruineuses prévalurent pour la liquidation. La délicatesse en fut bannie, aucun sentiment généreux ne s'y fit jour. On donna donc la préférence aux moyens les plus expéditifs, pour sortir d'une affaire qui ne réclamait que de la patience, sans songer que la précipitation plongeait ces infortunés dans la misère et le discrédit. L'inhumanité fut poussée jusqu'à adresser des reproches non mérités à cette famille, pour qui ils étaient d'autant plus sensibles, qu'ils venaient à la suite d'une perte irréparable. L'assemblée a nommé trois syndics pour liquider la masse; ce sont des créanciers austères qui agissent selon leurs instructions. Deux bons partis s'étaient présentés pour les demoiselles aînées.

Ces messieurs semblaient regretter peu une absence de fortune chez celles qu'ils avaient choisies pour épouses ; cependant la suspension provisoire des paiements de l'hoirie du défunt a engagé les parents à retirer leur parole. Désespérés de la tournure des choses, ces jeunes gens sont allés voyager. J'ai demandé au banquier si personne ne s'était présenté pour aider cette famille. Il m'a répondu que non, parce que la somme qu'il faudrait avancer aux frères B. serait considérable ; cependant, a-t-il ajouté, cette avance déciderait peut-être quelques-uns des créanciers, moins acharnés que les autres, à prendre patience. Le produit des marchandises qu'on ne sacrifierait plus, aiderait non-seulement à payer les plus pressés, mais finirait par offrir un excédant en faveur d'une famille que le travail des fils pourrait ramener à une position plus tolérable.

Désirant faire la connaissance personnelle de ces jeunes gens, je priai le banquier de les inviter à dîner. Je les vis. Leur tristesse, leur résignation, la probité de leurs réponses me prévinrent en leur faveur. Je cherchai à les encourager et ne les quittai pas, sans être convaincu que mon banquier n'avait rien exagéré dans les éloges dont ils avaient été les objets. Je résolus de remonter les affaires de ces jeunes gens. Quatre créanciers entr'autres, au nombre desquels se trouvaient les trois directeurs de la masse, avaient offert leur créance à cinquante pour cent de perte, ce qui avait jeté un grand discrédit sur toute l'affaire. Je me fis un plaisir de m'en charger. La

somme de ces créances s'élevait à vingt mille écus. J'atteignis ainsi le double but de punir des égoïstes et de retirer la gestion de leurs mains. On voulut nommer de nouveaux directeurs, mais ayant intéressé Théodore en faveur des jeunes B., il se porta leur caution, offrant de payer sans délai ceux qui ne le tiendraient pas pour bon. Nos jeunes gens ont donc commencé une nouvelle maison, chargée de la liquidation de l'ancienne. Théodore voulait se joindre à moi pour créer une commandite à cette maison ; je n'ai pas accepté cette offre et me suis contenté de l'épauler de trente mille écus. Le bonheur a semblé renaître avec la tranquillité. Les pères des époux ont rappelé leurs fils, et les mariages qui avaient été suspendus furent célébrés, il y a six semaines.

Les jeunes B. joignent à une expérience prématurée, une vigilance et une ardeur infatigables. Ils ont saisi à propos les occasions d'opérer des ventes favorables, et déjà ils ont acquitté en grande partie les créanciers de l'ancienne maison. Ils arriveront à réaliser quelque chose de la succession de leur père, le tout sans que Théodore ait eu besoin de les aider. Ce digne ami est devenu le leur ; il les a chaudement recommandés à tous ses correspondants, en sorte que la nouvelle maison jouit maintenant d'une réputation très-étendue et d'un crédit fort considérable ; on y travaille avec aisance, sagesse et prudence. Cette position nouvelle n'a point enorgueilli les jeunes chefs. Ils se souviennent que des engagements trop majeurs peuvent renverser une maison ; aussi se gardent-ils de

sortir du cercle de leurs moyens. Comme je leur ai laissé apercevoir que je désapprouverais qu'ils acceptassent des dépôts, je suis persuadé que jamais ils ne le feront, puisque dans un cas de besoin ils peuvent venir frapper, ou à la porte de Théodore, ou à la mienne. Quant aux autres soixante mille écus, je les ai placés en dépôt dans les dix maisons qui m'ont paru les plus solides. Mon banquier vaque à mes rentrées et me fournit des fonds à mesure de mes besoins ; c'est le seul compte courant que j'aie. Voilà comment mes affaires sont constamment à jour.

Tu ne saurais imaginer combien les quatre personnes dont j'ai acheté les créances, tiennent de propos mal placés sur mon compte, combien ils sont courroucés contre moi ; mais je ne fais qu'en rire. Les dix mille écus provenus de cette affaire ont servi de dot aux deux épouses. Telles sont, mon ami, les informations que tu m'avais demandées : et comment ne te les aurais-je pas données, moi qui n'ai rien de caché pour toi?

Alfred à Charles.

Genève, décembre.

La saison devient chaque jour plus rigoureuse, la neige et la glace enveloppent la terre, le ciel est surchargé de nuages et la bise promène impétueusement

les frimas. La nature est ensevelie dans le deuil et pas la plus petite place n'est épargnée au milieu de la désolation générale. Beau climat d'Italie, où es-tu ? Ici, tout est triste, nu, dépouillé et morne: Salève n'offre que des rocs blanchis ; la sombre verdure des sapins du Jura est elle-même enfouie sous ce tapis de neige. Le lac promène des eaux noires, et la blanche écume qui couronne la vague roulante, rend plus sensible encore la pointe acérée du froid. Quel contraste avec l'aimable saison des fleurs, où toute la nature rajeunie repose délicieusement la vue. Cependant, c'est sous ce manteau affligeant que se préparent ces attrayantes beautés, après le retour desquelles tous les cœurs soupirent.

Il est vrai que l'homme qui ne sait point goûter des jouissances qu'offre une nature ravissante, préfère la saison des frimas. Egoïste jusque dans ses désirs, il est aussi industrieux qu'habile, quand il s'agit d'alimenter ses plaisirs. Tout, dans la saison difficile, fait naître la jouissance pour lui ; ses goûts sont satisfaits, ses passions servies à leur gré. Le pauvre : oh ! on a songé à lui d'abord, cela est vrai ; n'est-il pas naturel qu'on songe à soi? D'ailleurs, pour bien jouir, comment le ferait-on en fixant ses regards sur le tableau de la misère? Enfermé dans des appartements bien garantis du froid, l'être égoïste, tout entier pour lui seul, est servi près d'un feu pétillant. S'il quitte cet asile confortable, ce n'est guère que pour le bal, le spectacle, les assemblées, le concert, les réunions de jeu ou pour toute autre occasion agréa-

ble. Il monte alors en voiture, enveloppé de molles et chaudes fourrures, et encore quelquefois, pour mieux faire remarquer la beauté de ces dernières, se plaint-il de la rigueur de la saison. Pourquoi, alors, l'égoïste jetterait-il un regard sur le passant vêtu à la légère, parfois privé de chaussure et forcé, à l'occasion, à se jeter dans le ruisseau pour éviter ses chevaux? Cependant, c'est ainsi que ce qui augmente les jouissances des uns, double les douleurs et les besoins des autres. Puissante leçon ! tableau éloquent ! *que la* divine Providence plaça sous les yeux des hommes dans les grandes capitales, et qu'heureusement nous ne voyons jamais ici. Ah ! qu'ils sont à plaindre, ceux qui, dans ces moments d'épreuves, demeurent sourds et aveugles, et dont le cœur est aussi froid que l'atmosphère !

Ces temps pénibles offrent plutôt, chez nous, matière à la gaîté. En effet, quelle métamorphose s'opère dans les vêtements d'été à ceux d'hiver. Une ville présente plus qu'ailleurs cette diversité et cette bizarrerie. Dans la saison chaude, des gens presque nus; dans celle-ci, des vêtements si amples, si épais, si fourrés, que les personnes minces à l'ordinaire, prennent de la rondeur, tandis que ceux qui sont gros, paraissent monstrueux. Quoique mes élèves ne craignent pas le froid, je ne voudrais cependant pas que, par fausse gloire, ils devinssent la proie de la douleur.

Cette neige et cette glace peuvent donc aussi procurer des plaisirs; nous en faisons l'expérience. Une

promenade en traîneau est une agréable partie, surtout à Caroline, pour qui c'est un amusement tout nouveau ; quant à nos enfants, ils voudraient être en Laponie, afin d'être conduits par des chiens ou des rennes rapides et légers. Nous ne nous bornons pas au traîneau ; les patins nous appellent sur le cristal uni. C'est là, qu'entourés de quelques centaines de patineurs habiles, mes fils ont tenté leurs premiers essais. Des chutes assez bien prononcées ont été le résultat de leur inexpérience, cependant le désir d'imiter tant de jolis tours, les a soutenus. Ils ont réuni toute leur attention, en se modelant sur les plus agiles de ces messieurs, qui ont bien voulu m'aider à donner cette leçon, d'autant plus agréable pour nos débutants, que leurs essais étaient couronnés par le plaisir.

Ce salutaire exercice plaît à mes élèves, et leurs maîtres, qui les aiment, verraient avec regret leur absence. Je demandai à mes fils, s'ils ne seraient pas charmés de faire une politesse à ces messieurs : ils m'en prièrent ; je les autorisai, en conséquence, à en convier sept pour le dimanche suivant, où nous remplirions deux voitures pour nous rendre sur les marais de Sionnex. Dès le lendemain, l'invitation faite fut acceptée avec plaisir. Le rendez-vous fut indiqué à la maison pour huit heures. Après un déjeûner fortifiant, nous partîmes avec l'espoir de jouir d'une belle journée. En effet, quelques rayons bien faibles d'un soleil assez pâle, éclairèrent des exploits remarquables, sur une glace vierge, aussi lisse que dure,

où le patin laissait à peine l'empreinte légère de son passage. Ces messieurs cherchèrent à se surpasser en adresse, en force, en souplesse, en agilité et en promptitude. A deux heures, une table fut dressée sur la glace même, un tapis de paille était au dessous de nous. Plusieurs de ces messieurs coururent en tenant sur leur front ou sur leur menton un verre plein; l'un d'eux, en patinant, traça avec les pieds, en caractères très-nets, ces mots : *Vivent les patins!* Enfin, on sauta, on dansa, et on se promit de renouveler encore *une fois* cette jolie partie, avant l'arrivée du dégel.

Théodore et mon père firent preuve de ce qu'ils pouvaient faire encore, et je jouis bien délicieusement, en voyant combien le vieillard qui m'est si cher a conservé de force et de souplesse.

Alfred à Charles.

Genève, janvier.

Oui, mon ami, il y a presque de l'inhumanité à exercer rigoureusement son droit, quand bien même la parfaite justice est pour soi. L'équité ne cesse jamais de réclamer de la douceur et de la compassion envers ceux-là mêmes de qui l'on a le plus à se plaindre. Voilà précisement ce que j'ai éprouvé lors-

que j'eus acquis les titres des quatre créanciers. J'ai réfléchi qu'il fallait cependant qu'ils fussent de bonne foi puisqu'ils consentaient à supporter une perte aussi sensible..... Mais encore elle est si grande la jouissance qu'acquiert celui qui se décide à faire du bien à ceux-là mêmes qui, dans un cas contraire, ne l'auraient pas épargné, que cette vengeance est la plus noble de toutes; c'est-la seule qui soit permise.

Tu connais suffisamment la fermeté de ton ami, pour être convaincu que les clameurs et les menaces des quatre créanciers n'eussent jamais pu m'intimider. Ce qui doit le prouver également au public, c'est que depuis long-temps cette affaire est sortie de sa mémoire, comme elle pourrait l'être de la mienne. Cependant ce n'est pas ainsi qu'il en est chez moi. Non-seulement les quatre personnes en question sont pères de famille, mais de plus ce sont des négociants, qui par un coup de la capricieuse fortune pourraient venir à la veille d'une situation analogue à celle du défunt. Si sous ces divers aspects, la conduite qu'ils avaient tenue avec la famille B. me semblait blâmable; d'un autre côté, je vis la perte qu'ils avaient éprouvée comme pouvant être l'écueil où viendrait peut-être échouer le vaisseau de leur avoir. Je ne voulus pas que l'instant d'égarement d'un père fût la cause première de la ruine d'enfants innocents, ruine que je me serais reprochée toute ma vie. Je méditai alors sur la manière dont je réparerais le tort que je pouvais avoir fait par affection pour d'autres. Je songeais à cela, lorsque des lettres de Marseille

m'annoncèrent qu'un bâtiment nolisé pour la Chine, et sur lequel, dix ans auparavant, j'avais hasardé en mon particulier trois mille écus, était revenu à bon port, après avoir passé pour perdu et naufragé. Le supercargue me mandait que mes fonds seraient quintuplés ; cette nouvelle, aussi inattendue qu'agréable, me mettait en position de rembourser ceux que je considérais comme mes créanciers, sans que j'eusse besoin de toucher à d'autres fonds.

J'invitai ces messieurs à dîner pour le surlendemain. Ce ne fut pas sans difficulté que j'obtins leur engagement de venir. Arrivés chez moi je les reçus avec toute l'aménité possible. J'employai tous les procédés pour les mettre à l'aise, et ce repas, qui commença avec de la raideur, finit par être gai et presque agréable. En connaissant mieux mes convives, je finis par prendre une meilleure opinion d'eux. A l'issue du repas et ainsi que nous en étions convenus, nos dames et mes enfants s'étant retirés, je dis à mes convives : C'est avec une véritable satisfaction, messieurs, que je vous remercie de deux choses ; la première, de ce que vous m'avez procuré l'honneur de votre société; la seconde, de m'avoir fourni l'occasion d'être utile à une famille estimable..... Ici mes hôtes reprirent leur sérieux.... Ne pensez pas, messieurs, que je veuille revenir sur le passé. Je sais que vous vous croyez fondés à vous plaindre de moi. Sans entrer de nouveau dans une discussion qui pourrait altérer l'harmonie que je désire qui règne désormais entre nous, voici pour chacun de vous, messieurs, un mandat

de la valeur des cinquante pour cent qu'aviez consenti à perdre ; les intérêts y sont joints jusqu'à ce jour. Je voulus, en achetant vos créances, soutenir un crédit prodigieusement ébranlé et trouver un prétexte favorable de faire agréer à cette famille la somme que je semblais gagner avec vous. Je ne mets qu'une condition à cet arrangement, celle de garder un profond secret sur tout ceci et de me donner une quittance en règle. L'attendrissement succéda à la crainte, et ce dessert en valut bien un autre. Pour toute reconnaissance, je priai ces messieurs d'être désormais de mes amis et l'appui du négociant chancelant. Chacun d'eux voulut m'avoir chez lui ; j'acceptai, et deux de ces messieurs, qui avaient des fils à pourvoir, ont vu leurs enfants placés à l'étranger par mes soins. Grand a été l'étonnement parmi leurs connaissances, quand celles-ci ont vu ceux qui me diffamaient ne plus tarir d'éloges à mon égard.

Combien de temps il y a que je ne t'ai parlé du Grand-Rocher. Malgré tous les plaisirs de la ville, nous pensons souvent à cet asile. S'il y a plus de grâces et de finesse dans les plaisirs d'une cité, il se rencontre bien plus de gaîté et d'abandon dans ceux des champs; oui, les uns ont plus de recherche et les autres plus de douceur : voilà le mot.

Notre bon pasteur nous écrit régulièrement, nous avons là un véritable ami. Il nous apprit, le mois passé, qu'il avait visité le curé de Hauterive et que, selon mes désirs, la maison du pêcheur était sur le point

d'être achevée. Tous les habitants du village ont secondé avec empressement les ouvriers.

La semaine dernière nous vîmes arriver le curé et la famille Foron. Ils venaient nous témoigner leur reconnaissance et nous annoncer qu'ils avaient pris possession de leur nouvelle habitation. Je ne permis pas que le vieillard qu'on avait amené en bateau par un froid vif, s'en retournât de même; il coucha à la maison et ma voiture le reconduisit chez lui: Combien de choses agréables il nous dit de M. John! cette *tolérance* réciproque nous pénétra de joie.

J'oubliais de te dire que milord B. nous annonce son arrivée pour le commencement de mai, et il y joint la promesse d'un séjour prolongé, si nous n'en sommes pas trop importunés.

Alfred à Charles.

Genève, janvier.

Nos promenades matinales provoquent le rire et éveillent la critique de bien des gens. En effet, je crois que peu de ceux qui nous censurent et s'amusent de nous, voulussent, surtout dans cette saison, quitter leur couche bien chaude pour s'exposer à la rigueur des frimas. Mais que nous importe leurs discours!

tandis que des songes les remplissent de terreur ou flattent leurs sens échauffés, tandis que les regrets les attendent au réveil, nous jouissons déjà de la vie, et ces jours passés surgit un évènement qui, à lui seul, aurait payé toutes nos petites épreuves. Le jour commençait à peine à poindre et nous nous dirigions vers la ville, c'était jour de visites, quand Henri vit quelque chose sur la neige; il jeta un cri, et pria Firmin d'arrêter; il sauta hors de la voiture, nous le suivîmes Jules et moi; bientôt nous eûmes atteint l'objet de sa sollicitude. Deux petits garçons étaient étendus sur la neige, privés de connaissance et de mouvement. Cette vue excita vivement notre compassion ; ces deux êtres se tenaient embrassés, ils étaient sous une charge de bois sec. Après les avoir débarrassés, chacun de mes fils prit un de ces enfants, quoique nous fussions presque persuadés que nos secours seraient sans résultat. Malgré l'absence de tout espoir, Firmin réjoignit la ville à toute bride. Arrivé à la maison et sans dételer, il partit pour chercher médécin et chirurgien qu'il amena dans moins d'un quart d'heure. Après avoir bien examiné ces petits infortunés, les docteurs espérèrent les ramener à la vie, mais leurs extrémités étaient gelées... A force de soins, ils rouvrirent les yeux ; le premier mot de celui qui parla, fut de demander son frère François. Il chercha de le voir, mais la douleur lui fit pousser un cri ; d'ailleurs on frictionnait en plein air et avec de la neige les membres de ces enfants. Le médecin déclara qu'encore une demi-heure sans secours, ces infortu-

nés eussent infailliblement perdu la vie... Heureuse course matinale! combien de joie nous éprouvons de l'avoir faite.

Jugeant de l'angoisse qui devait tourmenter les parents de ces enfants, nous les questionnâmes sur leur nom et leur demeure. Nous apprîmes qu'ils appartenaient à une pauvre veuve, qui les avait envoyés recueillir du bois le long des haies, mais que, surpris par la nuit parce qu'ils étaient démeurés trop tard et craignant de trouver les portes de la ville fermées, *tout en* parlant de ce qu'ils feraient, ils s'étaient sentis endormir, qu'ils avaient placé sur eux le bois qu'ils apportaient, et s'embrassant, ils n'avaient plus rien senti.

Firmin se rendit promptement chez la malheureuse mère, dont l'état est plus facile à concevoir qu'à décrire. Il apprit dans le voisinage, que cette infortunée, après avoir parcouru toutes les rues en poussant des gémissements, était sortie de ville à portes ouvrantes. Les voisins l'ont suivie à la piste, pour lui annoncer que ses enfants sont retrouvés. Il était neuf heures quand nous la vîmes arriver en désordre, les bras et le visage meurtris; elle est entrée avec des yeux égarés et criant, où sont-ils? où sont mes enfants? Ils se trouvaient alors dans un bain de neige; leur vue l'a calmée, mais un torrent de larmes s'est ouvert un passage spontané. La fatigue de la nuit, l'oppression du cœur maternel, l'excès de la joie, tant de mouvements impétueux l'ont comme anéantie; on a été obligé de lui prodiguer des soins devenus indispensables.

Dès qu'elle fut un peu remise, je lui annonçai qu'on soignerait ses enfants jusqu'à leur parfaite guérison. Ceci parut la soulager, la nourriture fit le reste. Veuve depuis un an, elle s'était vue subitement dans la misère, son état de blanchisseuse ne lui fournissant tout juste que son pain quotidien. L'hiver rigoureux vint encore tarir ses ressources, en sorte que ne pouvant empletter du bois, ses enfants allaient en recueillir pour ne pas périr de froid, lorsque le fatal événement leur est arrivé. Cette veuve nous a appris encore et presque malgré elle. que sa situation serait moins déplorable, si un beau-frère, maintenant absent, mais qui était associé du défunt, ne se fût emparé de tout l'avoir de la société sans vouloir entendre parler de rien rendre. Comme elle ne possède que des lettres, elle n'a su ni pu les faire valoir, surtout à l'étranger. Je me suis informé du genre de commerce que faisait le défunt; elle me dit que c'était celui des vins et que depuis la mort de son associé le survivant est resté à Chambéry. Après avoir pris connaissance de ces lettres, j'ai exhorté cette malheureuse femme à ne pas s'inquiéter. J'ai aussitôt fait passer des pleins-pouvoirs à Chambéry, accompagnés des documents nécessaires, pour tirer pied ou aile du fripon ; j'ai joint à ces pièces un exposé de la triste situation de la famille d'ici. Mon correspondant, dont tu connais l'humanité, a fait de promptes et utiles démarches ; le fripon s'est coupé, et a fini par avouer. Le tribunal l'a condamné à restituer la part du défunt, jugement dont il n'a point osé interjeter appel ; mais tout en

promettant de payer dans la journée; on fut informé qu'il alloit s'évader. Une prise de corps fut obtenue et mise à exécution. Le fripon, furieux de se voir arrêté, surtout d'être forcé à payer, l'a fait en vomissant un torrent d'injures contre tout le monde, sans même en excepter les juges qui, après la somme remboursée, l'ont envoyé pour trois jours en prison, dans le but unique de lui rendre un peu de calme. — M. F., en me faisant part de l'heureux résultat de ses démarches, m'a remis un effet de L. 3050 de *France*, dont la valeur est demeurée en dépôt dans la maison sur laquelle était la traite. La pauvre femme, en venant chercher ses enfants qui sont entièrement rétablis et que mes élèves ont nippés, apprit l'heureuse issue de son procès; je crus que la joie lui ferait perdre la raison. Ses projets sont de lever un petit commerce de détail, et comme cette femme est jeune, douce et intéressante, je serais surpris si elle ne réussissait pas.

Alfred à Charles.

Genève, mars.

Oui, mon ami, je pardonne ton impatience, tes alarmes étaient fondées; j'ai failli perdre la meilleure des mères; félicite-moi, le danger s'est éloigné et

nous jouissons du bonheur de la posséder encore. Sa maladie avait abattu les courages, sa convalescence a ramené la félicité parmi ceux qui la connaissent. Mon ami, partage notre ivresse, les craintes angoissantes ont cessé, l'orage menaçant s'est éloigné, l'azur perce de toutes parts. Mon digne père, quoique le plus agité, conservait une parfaite sérénité. Caroline n'a pas quitté un instant la chambre de la malade; je ne savais ce que je devais admirer le plus de l'accomplissement de ces devoirs filiaux ou de la douceur et de la résignation de la malade; tous ensemble nous apprenions à souffrir et à nourrir la confiance.

Le médecin nous promet que sa convalescente sera suffisamment bien d'ici à la fin du mois pour supporter le trajet jusqu'au Grand-Rocher, où le changement d'air achèvera de rétablir ses forces. Adieu, mon ami, que la Providence daigne vous mettre à l'abri de si cruelles épreuves!

Alfred à Charles.

Genève, mars.

Ma bonne mère continue d'être infiniment mieux que nous n'aurions osé l'espérer, et ma prochaine lettre, selon toute apparence, sera datée du Grand-Rocher; Charles, partage notre joie.

Théodore a désiré terminer chez lui les tours du dimanche, interrompus depuis six semaines, et il a donné un bal magnifique. L'assemblée était nombreuse et choisie, on y rencontrait de la noblesse étrangère, un faste pompeux y régnait; la décoration des appartements, les livrées, le luxe, les équipages nombreux présentaient un coup d'œil imposant et flatteur.

Ma modeste voiture eut bien de la peine à avancer à son tour, encore Firmin fut-il accueilli par plus d'un brocard parti de ces grands laquais, dont l'importance et la hardiesse grandissent avec les titres de leurs maîtres. Deux équipages accrochés et pour lesquels on criait beaucoup, nous retinrent une demi-heure; cependant ces valets étaient surpris de la prévenante distinction avec laquelle les gens de la maison nous recevaient, mais ils le furent bien davantage en apprenant que c'étaient les enfants de Théodore qui arrivaient.

On dansait déjà quand nous entrâmes. Nos filles, conduites par leurs frères, belles de simplicité et surtout par leurs grâces, furent remarquées; aussi fraîches que le jasmin enlacé dans leurs cheveux, leur toilette tout unie était plus que raffinée. Oh! nature, n'es-tu pas partout la reine de la beauté? Quand on sut que c'étaient les enfants du propriétaire, on entendit répéter : les voilà donc ces enfants que nous étions si désireux de connaître, ce ne sont pas les moindres de ses trésors...... Les deux couples ne tardèrent point à se voir séparer, ce qui contraria

Henri et Jules. Ils ignorent encore que tel est le sort de chaque membre de la société de se trouver contraint à lui sacrifier ses goûts et ses plaisirs, pour écouter le sot qui ennuie, l'imposteur qui indigne, l'hypocrite qui sourit et le flatteur qui corrompt.

Cette société, qui pourrait être les délices des gens instruits et aimables, la récréation de l'homme qui a su remplir honorablement sa journée ; cette société, qui devait être la source inépuisable de charmes purs, d'épanchements précieux, de plaisirs simples, ne présente souvent qu'un rassemblement d'oisifs, qui y apportent le tribut exorbitant des ennuis qui les accablaient ailleurs. Ils y viennent avec tout l'égoïsme qui est leur seule loi; aussi dans ces réunions chacun ne pense qu'à soi. L'un veut briller, tandis que l'autre préfère beaucoup l'éclat qu'il jette à la vraie estime qu'il eût pu obtenir. La gaîté aimable, le véritable esprit, l'enjouement, la fine critique, les connaissances laborieusement acquises, sont presque toujours réduites au silence et à céder la place à la malignité ou à une ignorance déguisée sous de faux dehors; le tout est assaisonné d'une politesse d'autant plus perfide, qu'elle sert de masque aux traits de la satire.

Pendant ce temps que devient le véritable mérite? sagement il se renferme en lui-même et consent modestement à laisser prendre le pas aux titres, à l'opulence ou enfin à celui qui, mieux que lui, sait captiver l'attention de la médiocrité. Pour terminer ce tableau, malheureusement bien vrai, disons qu'on s'étourdit

dans la société, mais on ne s'y délasse pas. Le grand art est d'y prodiguer des compliments flatteurs, propos qui sont reçus avec l'air d'une satisfaction modeste, tandis que cette fausse monnaie n'est mise en réserve que par les nouveaux venus et les sots. Ce genre de société, quoique fort général, n'est cependant pas la seule qu'on rencontre. Quelquefois on a la joie d'en trouver où la séduction, le vice, le ridicule et l'ennui ne sauraient s'introduire; mais ces réunions de choix sont en très-petit nombre, heureux les élus qui y sont admis! Voilà en général ce qu'avec vérité on serait autorisé de dire à tant de jeunes personnes qui ne soupirent qu'après le moment où elles seront lancées dans un monde, dont elles n'aperçoivent que les faux dehors, qui leur promet enfin de si belles choses, qu'il ne tiendra presque jamais. Revenons chez Théodore, qui, au centre de ses goûts, présidait cette fête avec une aisance et des grâces toutes particulières; il semblait avoir mis chacun à sa place, et si jamais le masque du plaisir produisit une illusion complète, certes ce fut ce soir-là.

N'auras-tu pas été frappé de la bizarre position de deux de nos enfants, qui arrivent sous le toit paternel comme s'ils y fussent étrangers? Eh bien! mon ami, ils étaient en effet plus étrangers à tout ce qui les entourait qu'aucune autre personne de cette brillante assemblée; aussi à onze heures vinrent-ils prier Caroline de partir. Théodore insistait pour nous retenir, mais je me joignis à mes élèves. Oh! mon ami, quelle n'a pas été ma joie, en voyant nos enfants ré-

sister à l'attrait du plaisir, à la flatterie, à la séduction de l'amour-propre, sortir de cette épreuve tels que je l'avais désiré. Charles, cette épreuve ne se renouvellera que rarement. Entrés en voiture, mes enfants dirent que ce dimanche avait été un de ceux où ls s'étaient le moins amusés ; certes, on peut croire que le lendemain ils eurent bien des choses à se dire.

Si d'autres que toi lisaient cette lettre, ils ne manqueraient point de me trouver taciturne, censeur sévère, peut-être même exagéré ; mais toi qui es appelé à fréquenter le monde, toi qui fais l'ornement et les délices d'une société aimable, ne t'ai-je pas cent fois entendu murmurer contre ces réunions aux chaînes dorées, et dire que ce n'est qu'avec de vrais amis qu'on goûte de vrais plaisirs ?

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Je n'ai point quitté la ville sans donner à mes fils une preuve de satisfaction sur leurs études et sur leur conduite de cet hiver. La veille de notre départ pour le Grand-Rocher, ils trouvèrent au manége deux jolis chevaux, sur lesquels ils prirent leur dernière leçon, et comme ces chevaux étaient fort de leur goût, M. Clément, qui avait le mot, continua en faisant l'éloge

de la bonté et des qualités de ces animaux. Il ajouta quelques renseignements utiles sur la manière de les soigner, et termina en priant mes fils d'accepter ce présent de leur père. Ils se jetèrent au cou de l'écuyer, qui, tout célibataire qu'il est, fut ému de cette scène ; puis, montant sur leurs chevaux, ils ne tardèrent pas à entrer dans la maison où je les attendais. De la cour ils s'élancèrent dans mes bras. Oh ! quelles douces étreintes que celles-là ! quelles palpitations sauraient émouvoir au point de celles d'enfants aimables, pressant le sein paternel ! Je leur donnai des louanges méritées, et des larmes d'amour roulaient dans nos yeux. Union des familles, liens sacrés du sang, chaînes magiques et précieuses, bienfaits inappréciables de celui qui nous combla de tant de dons ; que de grâces ne lui doivent pas ceux dont il inonde le cœur d'une si douce joie ! que sont les autres biens de la terre, auprès d'un fils vertueux et sensible !

L'arrivée de Firmin fut le signal du départ pour le Grand-Rocher ; on le fixa pour le lendemain. Mes enfants reçurent leurs amis, mais cette soirée d'adieux fut triste : on se promit de se revoir. Le 1er avril, à dix heures, par un vent aussi fort que froid, nous quittâmes la cité des arts et de l'industrie, pour retrouver notre asile des champs. Nos fils nous escortaient. A une lieue du Grand-Rocher, nous découvrîmes notre bon pasteur qui venait à notre rencontre. Sa présence nous causa un vif plaisir ; c'était à qui lui exprimerait le mieux la joie de le revoir. Lui-même croyait retrouver une famille ; ce mot qu'il pronon-

çait avec une émotion visible, ne lui rappelait que trop de douloureux souvenirs.

Le village nous parut désert ; notre surprise fut d'autant plus grande en entrant dans l'avenue, d'entendre une salve de mousquetterie et des cris de joie réitérés. Nos larmes coulaient ; mais ce fut bien autre chose, quand arrivés dans la cour où nous trouvâmes réunis les habitants de Cavonai : jeunes et vieux entouraient la voiture avec des cris de joie, qui nous causèrent une émotion impossible à décrire. Dès que nous fûmes descendus, on nous pressait, on nous serrait la main en silence ; mais les yeux exprimaient suffisamment et l'amitié et l'attachement. Jour de bonheur ! tu ne t'effaceras jamais de notre mémoire.

Riches du monde ! voilà ce qu'il ne dépend que de vous d'avoir pour lot ; les voilà, nos joies... qui pourraient ne pas les envier, qui pourrait trouver étrange l'entraînement qui nous attire au Grand-Rocher ? Y a-t-il rien de comparable à l'élan d'affection d'hommes libres ?

Non, tu n'auras pas lu sans émotion l'esquisse de notre arrivée ici ; je suis encore tellement identifié avec ce moment d'extase, que mille pensées se pressent et se succèdent avec rapidité, et j'éprouve un besoin de me livrer à cette douce rêverie. Mon ami, si quelquefois la vertu est fille du bonheur, je crois bien plus encore que la félicité naît de la vertu, ainsi que l'affection que nous portons à tous ceux qui nous entourent.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Quand l'âme est émue par de douces sensations, une foule d'idées donnent alors naissance à des sentiments exquis, qui, tour à tour, sont empreints et effacés rapidement pour laisser régner un vague délicieux. Telles furent les causes du désordre que tu auras remarqué dans ma lettre précédente... Ce désordre, quoique en harmonie avec les pensées, ne saurait les rendre, parce qu'il ne peut être donné à l'homme de dépeindre précisément le tumulte de son intérieur, sans que cette peinture présente de la confusion. La parole est belle, mais l'œil, voilà la vie, et tout récit privé de cet interprète demeure terne et inanimé. Viens donc, ami de mon cœur, viens partager nos plaisirs, si tu veux t'en former une idée réelle.

La nature semble sortir de son inertie, le pinson devance de ses chants les boutons des arbres et la verdure du gazon. Déjà on aperçoit quelques rares violettes, et le bétail, qui ne trouverait rien dehors, fait retentir l'étable de ses impatients mugissements.

J'ai fait à la commune une concession, dont mon prédécesseur ne voulut jamais entendre parler. J'ai cédé une pièce plantée de grands arbres, pour étendre l'asile du repos devenu trop petit. En accordant cette

cession, j'ai stipulé quelques conditions ; les voici : 1° On n'abattra aucun des arbres de haute futaie qui existent sur l'emplacement cédé ; 2° l'argent qu'on aurait dû me livrer sera employé à ceindre l'ensemble du cimetière par un mur à hauteur d'appui, et on placera devant le temple un joli portail en fer ; 3° enfin on extirpera toutes les mauvaises plantes qui obstruent le local actuel, pour les remplacer par du gazon ou des fleurs, avec des allées sablées. Ces conditions ont été souscrites avec reconnaissance par les habitants de Cavonai, qui, sans délai, ont mis la main à l'œuvre. La vue depuis ce point est aussi étendue que belle ; l'endroit est non-seulement spacieux, mais encore très-bien ombragé. On a tracé des lignes audelà desquelles on n'inhumera vraisemblement jamais personne. Des bancs placés de distance en distance, présentent du repos au survivant qui viendra verser une larme auprès d'une mère, d'un époux, d'une fille, ou de celle que le ciel lui avait donnée pour embellir son séjour terrestre. L'affligé puisera dans cet asile de douce mélancolie et de pieuse méditation, des consolations et de l'espérance. Les fleurs se fanent, leur tige battue de l'orage semble morte, mais ces fleurs renaîtront à une autre époque : leçon sublime et consolante, sois le premier pas qui conduise à une persuasion inébranlable ; qu'en s'affermissant dans le cœur affligé cette persuasion le conduise à une douce confiance et le porte à plaindre l'erreur cruelle de celui qui affirme que tout sera fini avec ce corps d'un jour. Ne peut-on pas gémir sur celui qui adopta le système

déplorable de l'anéantissement complet? Oh! vous qui ne croyez à rien, que viendriez-vous faire au cimetière de Cavonai? fuyez-le plutôt, de peur que votre présence trouble la cendre du juste! oui, fuyez l'aspect de cet enclos du repos, dont la vue ne serait propre qu'à accélérer les craintes qui vous assiégeront à l'heure suprême, où la tombe s'ouvrira pour vous aussi!

Il a été convenu encore, que jamais aucun monument fastueux ne viendrait étaler son architecture dans ce lieu simple où la nature crie à tous, que les hommes indistinctement sont formés de la même argile. Toutes les places porteront ici un numéro d'ordre, en sorte que celle où reposera l'homme de bien sera très-facile à retrouver par ceux dont il fut le bienfaiteur... Si dans leur ingratitude ils l'oublient, à quoi servirait qu'un marbre vînt rappeler son nom aux curieux et aux indifférents? Pardonne, Charles, je me suis peut-être trop étendu sur ce sujet; tu devais m'arrêter à l'instant même où mes réflexions ne trouvaient plus grâce auprès de toi.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Théodore nous ayant proposé de faire une promenade jusque chez nos protégés de Savoie, nous ac-

ceptâmes avec empressement. Le temps étant délicieux, nous montâmes en chaloupe : mes fils se saisirent des rames, tandis que je me plaçai au gouvernail. De temps à autre nous suspendions notre course pour jouir de la vue enchanteresse de la côte qui semblait fuir. De la place où nous nous trouvions, on découvrait Bellevue, le Grand-Rocher et cent autres lieux de plaisance, pittoresquement assis sur cette chaîne de coteaux plantés de vignes. Plus loin, on apercevait des villages s'élevant en amphithéâtre, dans des sites variés, embellis par des massifs d'arbres ou des rangées de peupliers sveltes, qui voilaient à demi d'antiques châteaux. De toutes parts des accidents de lumières éclairaient plus ou moins vivement un tableau aussi majestueux qu'admirable, aussi riche qu'animé, se détachant des sombres sinuosités du Jura, dont les sommités les plus élevées, encore couronnées de neige, forment un contraste sévère avec la riche culture de la vallée. Notre rotonde elle-même n'était pas sans mérite dans cet ensemble, aussi jouissions-nous au point de reprendre presqu'à regret l'aviron pour aborder à une plage non moins fertile, mais dont les habitants ayant davantage de jours fériés, sont aussi plus pauvres.

Nos dames désirant nous faire oublier nos fatigues, chantèrent une barcarole italienne, qui semblait faite pour peindre ce que nous ressentions ; c'est ainsi que nous abordâmes, il était trois heures. Foron travaillait à ses filets, nous ayant reconnus, cria : femme ! femme ! voici nos bienfaiteurs ! Nous ne parvînmes

qu'avec peine à le calmer, et tous ensemble nous prîmes le chemin de son habitation. Elle est commodément distribuée, la mère et les enfants y étaient tous occupés. Leur embarras fut grand, parce qu'ils n'avaient pas de provisions pour recevoir autant de personnes, mais c'est à quoi nous avions pourvu; bientôt nous encadrâmes un goûter propre à nous rendre nos forces; il fut égayé par la présence du bon curé, qui accourut dès qu'il apprit que nous étions à Hauterive. Mes filles avaient dressé la table, leurs frères servirent, tout fut prêt dans un quart d'heure. Nous étions enchantés de la propreté qui, chose rare, régnait dans la maisonnette. Foron nous apprit qu'une pêche abondante leur avait fourni les moyens d'empletter beaucoup de choses. Il y avait deux heures que nous étions avec cette famille, quand nous aperçûmes le bateau des domestiques qui arrivait lentement; il aborda enfin et repartit immédiatement. Mes fils, à un signal donné, se rendirent à la course vers le rivage, d'où ils revinrent en chassant devant eux deux vaches que Théodore donnait à Foron et six moutons qu'y avaient joints mes enfants. La vue de ces présents rendirent les Foron muets de reconnaissance.

L'heure de partir avait sonné, nous remontâmes en chaloupe dans la compagnie du curé. Plusieurs villageois que notre venue avaient attirés sautèrent dans leurs bateaux, et ce fut à la tête d'une dixaine d'embarcations que nous levâmes l'ancre. Ces bonnes gens, tout en chantant de rustiques couplets, nous

convoyèrent jusqu'à l'autre bord, et comme la nuit commençait de paraître, nous priâmes le curé de prendre avec lui des fusées volantes pour nous annoncer le retour de la flottille. Après une heure nous eûmes le plaisir de voir s'élever ce signal agréable et d'y répondre en lançant quelques chandelles romaines. Théodore et Laure restèrent au Grand-Rocher ; à leur retour à Bellevue ils nous apprirent qu'une nombreuse compagnie attendait leur retour depuis la veille, mais que, livrés encore tout entiers aux émotions nées de la promenade à Hauterive, ils auraient de beaucoup préféré un peu de solitude.

Le salon de l'amitié où nous mangeons quelquefois et où nous soupâmes en revenant de Hauterive, est une pièce simple et séparée des autres. Elle n'a qu'une porte d'entrée, elle n'est éclairée que par deux fenêtres d'angle. Ce salon est en forme de rotonde, garni de colonnes, coupées à hauteur d'homme, qui supportent les bustes de nos amis. Une table ronde occupe le centre de cette pièce, son pied est un faisceau lié de guirlandes de fleurs. Au plafond de la calotte se trouve une peinture à fresque qui présente les grâces entourant l'amitié. Celle-ci est suivie de la franchise et précédée de la prévoyance qui chasse les besoins, renverse la coupe de l'infortune et sème de fleurs son chemin. Jamais étranger ne franchit le seuil de la porte de ce salon où nous entrons rarement nous-mêmes. C'est là qu'avec abandon nous jouissons de la plénitude des épanchements. L'amitié toute réelle préside à ces festins sacrés, si rares parmi les

hommes. Voilà, mon ami, ce qu'est le salon de l'amitié ; oh ! mon véritable ami, pourquoi ce nom auguste est-il si souvent profané parmi les hommes, tandis que la chose elle-même est si rare?

Deux amis, sympathie ravissante, qui unit leurs cœurs en un seul, union que rien ne saurait rompre. Privés de cette union, tout charme cesse pour leurs projets, leurs désirs, leurs desseins. La douleur est bien plus poignante si un ami ne la partage ; qu'est-ce même que la souveraine félicité, si l'ami de son cœur ne la goûte aussi? où est l'heureuse pensée, la démarche certaine, si l'ami ne les approuve? Pour des amis séparés, les lieux du bonheur sont ceux qu'habite l'autre soi-même, c'est en sa faveur que sont les sacrifices doux à faire. L'ami est riche de la fortune de son ami, et la réputation de celui qu'il aime lui est plus chère que la sienne. L'ami est une seconde Providence dans l'infortune et les dangers. Modeste pour lui-même, rien n'est au-dessus de son ami ; modéré pour ses propres droits, il fait observer sévèrement ceux de son ami. Cependant point d'amitié sans vertu. L'amitié n'est pas toujours irréprochable; nullement soupçonneuse, elle est prompte à pardonner. Indulgente quoique sensible, la bonne foi en fait l'essence ; la sincérité est son flambeau, et la pureté sa base. L'amitié est donc un creuset où s'épurent tous les sentiments. Posséder un véritable ami, c'est avoir la certitude de n'être jamais complètement malheureux. Voilà pourquoi mon sort demeurera digne d'envie, tant que je vous posséderai,

mon père, toi, Théodore, M. John, mylord et mes fils. — Adieu, Charles; c'est le plus sincère de tes amis qui te presse sur son cœur.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

La campagne fait des progrès rapides et pleins d'intérêt pour les habitants du Grand-Rocher. Sous la direction de Firmin, mes fils sont devenus jardiniers fleuristes, ils cultivent et dirigent avec intelligence. Plus encore, Firmin leur apprend la manière d'élaguer les arbres fruitiers, de les soigner dans leurs maladies, de les greffer, de connaître les bons plants. Ce maître passe alternativement des arbres fruitiers à ceux de haute futaie; il leur fait connaître la qualité, la bonté, la beauté, enfin le meilleur usage de leur bois. C'est au sein de la forêt qu'il forme leur jugement, qu'il les instruit dans la législation des eaux et forêts. De ces grands enseignements il sait revenir à l'art du jardinier potager. Deux fois par semaine Henri et Jules sont une partie de la matinée et de la soirée sous la direction de Firmin, sans pour cela que je les perde de vue.

Samedi nous eûmes le vif plaisir de voir arriver

lord B. Cet Anglais est si aimable, si instruit, d'une société si douce, que sa présence nous a fait éprouver une sincère joie. Il appelle le Grand-Rocher son port, et il veut nous prouver qu'il sait aussi bien que nous être l'homme des champs. Se souvenant de nos clauses, il s'est séparé avant d'arriver de tout entourage et n'a gardé que son domestique; le reste de ses gens est demeuré à Genève. L'arrivée de mylord au Grand-Rocher n'y a apporté que de l'agrément et du charme de plus, sans y amener de la gêne. Quoiqu'âgé de cinquante ans, il est aussi vif et robuste qu'un jeune homme; cependant sa gaîté ne me semble pas naturelle; parfois elle s'évapore, et alors une triste mélancolie devient évidente. En arrivant ici il trouva l'ordre qui y est établi; il m'en demanda le précis, afin de marcher comme nous et de diriger d'après lui ses propres occupations. Je le lui donnai, et dès le lendemain il ne semblait pas qu'il y eût un hôte, mais seulement un membre de la famille de plus au Grand-Rocher.

Comme jadis, nos promenades du matin ont été reprises. Le dimanche nous montons à cheval; alors mylord est des nôtres. Aux jours sur semaine M. John arrive, on déjeûne à l'anglaise, et à huit heures commencent les occupations. Caroline continue à instruire ses filles dans tout ce qui doit former de véritables femmes d'ordre et d'intérieur; il faut qu'elles n'ignorent rien de ce qui pare une personne du sexe aux yeux d'un époux, quelque difficile qu'il puisse être. Elles seront élevées à savoir faire tout ce que la per-

sonne née dans la position la plus restreinte doit pratiquer. Jamais leurs oreilles ne seront frappées d'une observation semblable à celle-ci : vous serez un jour les plus riches héritières du pays! Loin de là, on leur apprend qu'une femme n'est digne d'être estimée qu'autant qu'elle est véritablement modeste, douce, instruite, et qu'elle pratique ses devoirs avec aisance. On ne leur laisse pas ignorer, que celle qui dans la maison de son mari ne sait que provoquer de la dépense, sans être en état de la diriger, ou qui dans un moment donné est loin de pouvoir mettre aussi la main à l'œuvre, descend inévitablement dans l'estime de son mari dont elle ne saurait affermir la fortune. Ces principes partant de la bouche d'une mère tendre, qui à toutes les grâces joint l'exemple, laissent une profonde impression, et lorsque soi-même on connaît le poids du travail, on est porté davantage à l'indulgence pour les autres.

L'arrivée de Fischmann cause toujours du plaisir. Mylord, qui se joint volontiers à cette leçon, a apporté une ample provision d'écaille et d'ivoire; aussi les bijoux se multiplient-ils. Un colporteur fut volé il y a quelque temps ; on lui regarnit sa corbeille de quelques douzaines de tabatières en buis et d'étuis en ivoire. Il repartit en nous comblant de bénédictions et se trouvant plus en fonds que jamais.

A onze heures nous montons tous à cheval ; mais s'il pleut, mylord a offert à mes élèves une leçon de géométrie, qui a été acceptée avec une sincère gratitude. A la peinture succède la tenue de livres, qui

est suivie de la musique, enfin de la rédaction des traits historiques, des amusements de 5 à 8 et de la lecture en famille. L'esprit judicieux de mylord brille constamment avec éclat; il propose des observations avec une modestie si vraie, qu'il est un parfait modèle de s'énoncer. Nous avons obtenu de cet ami, qu'il ne nous quitterait qu'à notre retour à la ville.

Les travaux du cimetière sont achevés, et comme le temple avait été réparé en entier l'année dernière, il a maintenant un aspect enchanteur. Nous assistons *régulièrement* au service le dimanche. Les cultivateurs suivent notre exemple, l'assemblée est nombreuse. Le digne M. John, sans abandonner le dogme, prêche de préférence la morale la plus épurée; ses discours sur les vertus chrétiennes sont tous autant de chefs-d'œuvre. C'est du fond du cœur qu'il parle; aussi son éloquence est-elle douce, persuasive, édifiante.

Mylord a fait présent à la commune d'un buffet d'orgues. Les paroissiens furent très-étonnés le premier dimanche qu'ils le virent. Malgré les vives instances de mylord, qui désira les toucher au début, M. John annonça aux assistants qui était l'auteur du don, les exortant à garder pour lui une gratitude silencieuse, mais à la lui prouver, en venant régulièrement chanter les louanges du grand Bienfaiteur des hommes, accompagnés du mélodieux instrument.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

Ah! mon ami, nous avons presque été les témoins d'un événement affreux, événement qui nous a remplis d'effroi et d'horreur. Nos dames, peu disposées à sortir dimanche, nous laissèrent partir seuls, mylord, mes deux fils et moi. Jamais promenade ne fut plus gaie, plus intéressante, plus instructive; ah! combien nous étions éloignés de prévoir la scène qui nous attendait à notre retour.

Nous côtoyions un petit bois taillis, lorsque les hurlements d'un chien parvinrent jusqu'à nous; nous nous arrêtâmes pour distinguer d'où ils partaient, mais notre incertitude ne fut pas longue : deux chevaux attachés à des arbres nous servirent de but, et les nôtres, lancés au galop, nous ont bientôt rendus sur un tertre entouré de buissons, où.... oh frémissement!... nos regards se portèrent sur deux jeunes hommes perdant leur sang, et déjà couverts des ombres de la mort. Apercevant un paysan sur la route, nous l'appelâmes... il recula d'effroi... nous le priâmes de se rendre en toute hâte chez le chirurgien; il prit un des chevaux, et conduisit l'autre pour ramener le docteur. Une heure devait s'écouler avant son

retour, même en supposant qu'il ferait la plus grande célérité. Nous songeâmes à mettre ce temps à profit en posant un premier appareil, auquel nous employâmes nos cravates et nos mouchoirs. L'un de ces infortunés sortit de son évanouissement en jetant des cris si aigus, qu'ils nous déchiraient l'âme. C'était la première fois que mes fils voyaient du sang si barbarement et si cruellement répandu. Ils étaient éperdus; de profonds soupirs s'échappaient de leur poitrine oppressée. Une abondante sueur nous inondait; nos yeux étaient remplis de larmes de compassion; toutefois, nous agissions avec autant de ménagement que de célérité; même sans prononcer un mot, nous nous comprenions à merveille. Dans de tels instants, quel langage prompt et expressif que le muet! combien il a d'énergie!...

Le premier appareil posé, nous créâmes un brancard avec des branches d'arbre; laissant les chevaux, leurs couvertures nous servirent de matelas. C'est ainsi qu'à pas comptés, et en évitant soigneusement les secousses, escortés du chien, nous arrivâmes à la porte de la cour. Je prévins nos dames, et ces infortunés furent déposés dans une pièce des dépendances.

Firmin, en ramenant les chevaux, rapporta aussi les fatales épées. Le chirurgien arriva, sonda la blessure de celui qui soufflait encore et la déclara mortelle. Cette douloureuse opération sortit le patient de son évanouissement, il renouvela ses cris..... L'appareil replacé, il nous regarda, et malgré la défense de

parler que lui fit le chirurgien, il demanda son ami; sa voix était si faible, que nous l'entendîmes à peine. Cet effort fut le coup de sa mort, quelques secondes plus tard il rendit le dernier soupir dans d'effrayantes convulsions. Voilà donc votre ouvrage, criminels duellistes, accourez vous enivrer de ce sang dont votre âme a une soif si ardente, venez contempler les fruits de vos barbares élans; ils seront exposés à vos yeux, ces amis encore palpitants, après s'être égorgés..... O destinée affreuse!

Mes fils, mes chers fils, quelle terrible et salutaire leçon! que cette vue, que ces cris, que ce sang, demeurent à toujours présents à votre souvenir! Oh! que ce genre d'assassinat vous fasse horreur! Tenez-vous à jamais en garde contre les atteintes d'un faux point d'honneur et contre la plus barbare des institutions humaines. Plutôt que de vous exposer à rendre votre main homicide et à ne plus la voir qu'avec horreur, payez de mépris l'injure et le ciel vous fournira, tôt où tard, si déjà il ne le fit, l'occasion de signaler votre courage en faveur de votre patrie ou de vos semblables, mais ne cherchez jamais à laver votre honneur par un crime.

Nous étions dans l'embarras pour savoir à qui appartenaient ces infortunés. Le chirurgien ne les connaissait pas. Il ne se trouva sur eux aucun papier. Nous fîmes requérir le magistrat pour que les formalités voulues fussent accomplies. C'est en jetant les yeux sur le bel épagneul couché auprès de son maître que je vis sur son collier le nom de J. à N.; cette dé-

couverte m'apprit que celui qui venait d'expirer était l'unique rejeton d'une des plus respectables familles du pays de Vaud. Les parents habitent une terre à une lieue d'ici, Théodore les fréquente beaucoup. Je fis chercher cet ami, ce fut avec une profonde douleur qu'il apprit les détails du fatal évènement; il fut chargé de la cruelle mission de porter la mort au cœur des meilleurs des parents. Il nous nomma le jeune G. de C. comme l'ami intime de J. Ces cavaliers, âgés de vingt-huit ans, ne s'étaient point quittés depuis l'*enfance*, étant compagnons d'armes au service de Prusse. Théodore n'avait rien pu nous apprendre sur la cause du duel.

Le lendemain nous vîmes arriver les deux pères, portant sous des cheveux blancs une figure vénérable. Ils succombaient sous le poids de leur douleur en venant pleurer sur les restes inanimés de ceux qui avaient fondé leurs plus chères espérances. Nous ne parvînmes point à détourner ces pères infortunés d'embrasser encore une fois leurs enfants, nos larmes coulaient avec les leurs et l'affliction la plus poignante oppressait tous les cœurs. Malheureux ! s'écrièrent-ils au milieu de leurs sanglots, malheureux enfants, avez-vous songé que le même coup qui vous ravissait la vie, nous précipitait dans la tombe..., avez-vous pensé à vos mères, cruels enfans ! En prononçant ces paroles déchirantes, ils inondaient de leurs larmes ces restes inanimés.... dont nous eûmes beaucoup de peine à les arracher.

On n'a rien appris du sujet de leurs différends, leurs

domestiques avaient entendu un bruit inusité, ils avaient même cherché d'en démêler la cause, mais leurs maîtres parlaient en anglais. Ils reçurent l'ordre de tenir les chevaux sellés pour le lendemain à quatre heures, ces messieurs ne voulant être suivis de personne. A l'heure fixée ils montèrent à cheval. Ces messieurs n'ayant point annoncé une absence de durée, lorsqu'on ne les vit pas revenir on se trouva dans une vive inquiétude qu'il ne leur fût survenu quelque accident, quand les malheureux parents avec l'arrivée de Théodore, sortirent d'une incertitude angoissante pour être plongés dans la plus douloureuse stupeur. Mieux nous apprenions à connaître les respectables parents de ces jeunes gens, plus nous étions profondément affligés et plus aussi nous déplorions la cruelle destinée des uns et des autres. Mes fils sont aussi pénétrés que nous ; les larmes versées par ces parents à cheveux blancs leur ont produit un effet atterrant. Cette sanglante leçon leur laissera un souvenir ineffaçable. Mardi, les deux amis, placés dans un seul cercueil, ont été déposés dans la même tombe. Les habitants de Cavonai assistèrent, en deuil, au convoi funèbre ; la douleur et le désespoir faisaient partie du cortége; une terreur muette s'était emparée des assistants. Sur tous les visages, on remarquait une compassion silencieuse. Deux saules pleureurs ombrageront la tombe de ces amis ; une pierre sera placée dans le mur ; elle portera cette inscription :

CI GISENT DEUX AMIS.
UN DUEL LES COUCHA DANS CETTE TOMBE.
PASSANT, GÉMIS SUR CES INFORTUNÉS,
ET QUE LEUR MORT TE SERVE DE LEÇON.

L'éloquence du malheur demeurera toujours la plus persuasive, surtout si elle découle d'une profonde sensibilité. C'est par elle que M. John, aidé du secours de l'auguste religion, a cherché de calmer le profond désespoir de ces deux malheureux pères. En prenant congé de nous, ils nous dirent que la mort consolatrice serait maintenant attendue avec impatience par eux, puisque seule elle pouvait les réunir à ce qu'ils avaient eu de plus cher au monde.

Nous continuons d'être profondément affligés, Théodore voulait nous éloigner d'ici pour dissiper les angoissantes idées qui nous agitent, mais le pays étant rempli du terrible événement, si nous absentions, à qui se croirait-on le plus en droit d'en parler qu'à nous? ailleurs ce serait donc pire pour nous; ensuite je sens trop combien ces images, toutes lugubres qu'*elles* sont, peuvent exercer d'influence propice sur mes fils pour chercher à en atténuer l'effet. Nous sommes donc restés; nos travaux ont repris leur cours, mais sans nous l'être prescrit, les amusements sont demeurés suspendus jusqu'à la fin de la semaine.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

Depuis que nous habitons au Grand-Rocher, j'ai eu maintes fois l'occasion d'observer et celle de me convaincre qu'en Suisse, comme partout, le paysan est processif. Peut-être ici cette funeste manie est moins enracinée qu'ailleurs ; cependant elle ne laisse pas d'y faire de grands ravages et de ruiner de temps à autre des familles, sans enrichir ceux qui ont gain de cause, parce que les frais de procédure emportent le plus liquide, et ne laissent aux plaideurs que des haines invétérées qui se perpétuent d'âge en âge. Pour prévenir autant que possible un tel malheur, surtout lorsque les localités, les limites, les servitudes seraient là source de la désunion, j'ai fait venir deux habiles géomètres-arpenteurs, qui, avec l'assentiment des propriétaires et sous nos yeux, ont dressé une mappe parfaite de toutes les propriétés dont se compose la commune. Ce tableau, qui est tracé sur une très-grande échelle et fort détaillé, offre la surface d'un terrain de deux lieues carrées. Les champs, prés, vergers, vignes, bois, terres vaines ou emplacements de quelle nature qu'ils soient, y sont parfaitement représentés avec leurs noms respectifs et leur con-

tenance exacte. Ils portent en outre un numéro d'ordre depuis un jusqu'au dernier. Sur cette mappe, sont indiqués tous les sentiers, tous les chemins, toutes les haies, tous les murs, toutes les clôtures quel que soit leur genre, avec toutes leurs sinuosités ; tous les ruisseaux, toutes les sources et les écoulements. A ce travail, qui a coûté bien de la peine, est joint un répertoire soit registre numérique, où on peut voir dans le plus minutieux détail tout ce qui concerne telle ou telle pièce, ses mutations, le nom de son propriétaire actuel, ses confins, enfin ce qu'il importe de connaître à son égard. Le surplus du folio est demeuré en blanc, et servira pour continuer à inscrire à la suite les changements qui surviendront par ventes, donations, cessions, successions, ou par échanges.

J'ai joui d'une confiance suffisante auprès des habitants de la commune, pour qu'ils aient bien voulu me communiquer leurs titres et les actes originaux qui fondent leurs droits. On a donc pu se diriger avec beaucoup de sûreté ; il n'existe aucune clôture qui n'ait été allouée à son propriétaire, de l'aveu même des parties. Ce répertoire ou matricule des propriétés est authentique ; aussi déjà ai-je arrangé plusieurs différends en jetant les yeux sur la carte générale, et après avoir pris le numéro de la pièce contestée, en ouvrant son folio au registre. L'essentiel maintenant est d'ajouter bien régulièrement les mutations, ce qui est facile parce qu'elles sont peu nombreuses, sauf par cas de succession ; d'ailleurs les communiers paraissent tellement persuadés que leurs droits sont

maintenus avec justice chez moi, que les parties contractantes viennent m'en instruire, par la conviction qu'avec cette démarche ils consolident leur acquisition, et qu'à l'occasion ils pourraient par moi prouver leur droit aussi bien que par l'acte du notaire. Il est vrai que dans un cas litigieux je demeure toujours disposé à arranger l'affaire ; mais aussi, si tout effort de conciliation est sans effet, et que l'envie de plaider soit plus forte que l'évidence, je suis prêt à prendre fait et cause pour celui auquel le droit appartient, et je pousse la chose assez vivement pour la voir bientôt terminée. Ceci arriva précisément à un pauvre laboureur, qui réclamait du terrain d'un riche voisin. Le dernier profitait d'une absence de limites pour empiéter chaque année sur le bien du premier, qui vint s'en plaindre à moi. Nous nous transportâmes sur les lieux, et nous trouvâmes en effet que le riche avait labouré à son profit un terrain de demi-toise de largeur sur quarante de longueur. Le riche s'opposant à toute restitution, je fis mon possible pour terminer amiablement ce différend. Comme la douceur et les représentations ne faisaient qu'aigrir les parties, je me chargeai alors de la procuration du pauvre, et ne tardai pas à voir le riche condamné, non-seulement à la restitution du terrain, mais aux frais et dépens. Cet exemple en a intimidé d'autres.

J'ai eu encore la satisfaction de mettre fin à un procès qui s'était élevé à l'occasion d'une succession, et qui divisait depuis quatre ans, non-seulement deux familles, mais encore presque la totalité des habitants

de Cavonai. Les frais des plaideurs étaient déjà si considérables, que sous peu ils auraient dépassé la valeur de leurs prétentions mutuelles, résultat infaillible de leur acharnement. M. John me parla avec douleur de ces divisions intestines, qui altéraient l'harmonie qui doit régner entre les habitants du même village, mésintelligences enfin qui poussaient souvent jusqu'aux voies de fait. Je lui demandai des éclaircissements, mais il ne put m'en donner de précis. Je priai les plaignants de venir au Grand-Rocher. Chacun débuta par ne vouloir entendre parler de rien. Cependant, voyant que j'écoutais leurs raisons, ils me les exposèrent clairement, et terminèrent en disant qu'ils plaideraient jusqu'à ce que justice leur fût rendue. J'adoucis l'aigreur, j'atténuai de certains torts, j'engageai à plus de modération; je pris des notes claires et j'appelai leurs adversaires, qui me parurent n'être pas moins récalcitrants que les plaignants, puisqu'ils juraient qu'ils ne discontinueraient le procès que quand ils n'auraient plus rien pour le soutenir. Je les pris par le point d'honneur, je leur dis ensuite que j'étais convaincu qu'il y aurait des moyens de conciliation, si surtout ils consentaient à replacer certaines choses au point où elles en étaient il y a quatre ans. En effet, à cette époque, la fille unique des plaignants et l'un des fils des défendeurs étaient sur le point de se marier. Ce fatal héritage survint et tout fut sursis. Dès que les procureurs eurent mis le pied chez leurs clients, ils y arrivèrent escortés par la haine et la vengeance.

Les jeunes gens, malgré les défenses de leurs parents, s'aimaient toujours, et qui pis est, se voyaient souvent, ce qui leur attirait des mortifications et des reproches très-durs ; aussi la triste Dorothée avait-elle payé sa constance de bien des larmes. Les affaires en étaient à ce point au moment où je cherchai à ramener les parties sur la route de la conciliation. Mon digne père, qui est fort écouté du paysan, parvint, non sans beaucoup de peine, à les engager à me confier la décision de leur querelle, et comme ils se trouvaient tous au Grand-Rocher, nous fîmes si bien qu'ils signèrent un compromis, dans lequel ils s'engageaient à s'en rapporter à mon prononcé, comme à sentence souveraine et sans appel. Je débutai avant qu'ils s'éloignassent par les réconcilier. Je m'étais aperçu que quelques personnalités avaient plus envenimé les affaires que l'intérêt financier, je travaillai de tout mon pouvoir à atténuer la noirceur de certains rapports. Trois jours après je fis prier les deux familles à dîner. Cette invitation eut de bons résultats, le repas fut gai ; c'est là que d'anciens nœuds se raffermirent, une cordiale santé mutuelle fut portée par les assistants. Avant de nous séparer, je leur annonçai que tout était prêt jusqu'au prononcé, et que je les priais de se réunir au Grand-Rocher le lendemain à dix heures. Le notaire, qui, la veille, avait dîné avec les parties, fut ponctuel comme elles. Il lut les actes qu'on allait signer ; celui de conciliation portait « que les deux familles ayant autant de droits l'une que l'autre à l'héritage de feu Pierre Chenox, et ne voulant

point partager lesdits biens, ce qui serait contre la volonté souvent manifestée par le défunt, les héritiers, de leur propre mouvement et volonté, et dans l'intention d'éviter des procès qui pouvaient alimenter la désunion entre les deux familles, se désistaient dès à présent de leurs prétentions sur les biens du défunt, pour en faire l'abandon total et entier aux époux.... lesquels époux en jouiront en toute propriété, etc. » . . . .

Cette décision, que personne n'avait prévue, les mit tous d'accord sans murmurer. Ils n'éprouvèrent qu'un regret, celui de n'avoir pas songé à ce moyen il y a quatre ans. L'arrangement, le contrat et la donation furent signés séance tenante. Les moins reconnaissants dans toute cette affaire ne furent pas les jeunes époux, qui quinze jours après furent unis et prirent possession de l'héritage, au grand regret des suppôts de la chicane, qui nourrissaient d'autres intentions que les miennes; en revanche, à la vraie satisfaction de tous les honnêtes gens, qui voient avec plaisir le bonheur des jeunes époux et sont charmés de la réconciliation de tant de personnes. M. John, en particulier, a pris la plus vive part à toute cette affaire. Maintenant plus de discorde, plus de querelles ni de mauvais propos; c'est à qui obligera son voisin. Cette heureuse harmonie fut toujours le plus ardent de mes désirs. En effet, existe-t-il rien de plus touchant que de voir les hommes vivre en frères? . . . .

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

Il est donc vrai que le temps atténue la douleur la plus cruelle, qu'il adoucit les plus funestes images, qu'il émousse la pointe du désespoir. Avec le temps le calme semble renaître, l'espérance efface les regrets; il présente l'avenir coloré de teintes plus consolantes. L'imagination, moins saturée d'amertume, s'abandonne désormais à un autre genre de sensibilité. Le cœur ne cesse point de soupirer sur une grande perte, une larme coulera toujours à sa pensée; mais dans cet espace céleste, la personne dont la séparation fut si douloureuse nous apparaît sous des traits si enchanteurs, que jamais elle ne fut si belle à nos yeux qu'elle ne l'est à notre imagination. La mélancolie, dès qu'elle nous montre ainsi les personnes qui nous furent infiniment chères, n'a plus rien de lugubre.... Cette sage direction de la nature devient un bienfait pour les affligés, et démontre évidemment combien ils s'abusent quand ils s'imaginent qu'ils demeureront inaccessibles à toute consolation.

La douleur la plus amère comme la joie la plus vive ont l'une et l'autre leurs limites; sans cela, que deviendrait l'homme avec sa frêle organisation? Avec l'œuvre

du temps, combien ne voit-on pas souvent la douleur passée devenir la bienfaisante source d'une douceur présente ? L'homme affligé, puis résigné, acquiert des vertus. La souffrance le dote de patience, de support, de confiance. Par l'épreuve il se prépare à être modéré pour les moments de la joie, qui sont si courts et si fugitifs. Si les afflictions, qui sont propices à former le cœur de l'homme étaient permanentes, elles l'aigriraient. C'est pour cela, sans doute, que le grand Dispensateur a voulu que notre vie fût mélangée de biens et de maux, de plaisirs et de peines, qui affligent et consolent, afin d'exercer tour à tour nos forces physiques et morales, toutes indépendantes qu'elles sont les unes des autres.

Pardonne-moi, Charles, pour m'être laissé entraîner à des réflexions assez déplacées, puisqu'en voulant te faire observer que le temps efface de notre cœur les trop vives impressions qu'il reçut, je voulais simplement ajouter : que le déplorable spectacle qui nous frappa, occupe aujourd'hui moins vivement nos pensées, bien qu'il ne fallût qu'un mot pour en retracer toute l'horreur. Loin de détruire l'effet du temps, nous l'aidons par une vie très-active.

Milord s'étant fait jardinier, il a adopté notre costume ; c'est un plaisir de le voir parer, de concert avec mon père, mes fils, Firmin et moi, le bois qui longe la route ; bois qui domine notre beau lac et vient s'abaisser jusqu'à lui. Un ruisseau, après être descendu du Jura, entre chez moi, se divise en plusieurs branches, et court animer cette solitude par

son doux murmure. C'est encore dans ce bois qu'est notre volière. Depuis que je le possède on n'y a plus tiré un seul coup de fusil; aussi est-il devenu la retraite de mille oiseaux, au nombre desquels se distinguent le rossignol et la fauvette royale.

L'épaisseur du feuillage assure, dans les grandes chaleurs, un ombrage délicieux. On ne rencontre aucun sentier sablé dans cette enceinte; partout le pied repose sur une mousse aussi douce que du velours. C'est ici que la nature se complaît à étaler ses innombrables beautés. A la lisière du bois ayant vue sur le lac, de distance en distance, on rencontre des bancs placés de manière à jouir de vues les plus variées. L'ancien propriétaire aurait bien de la peine à se reconnaître dans ce bois, où de toutes parts nous avons mis la main, pour ménager les surprises qui s'accordaient le mieux avec la localité. A une rotonde de feuillage succède un salon carré de même nature. Une nappe d'eau semble s'opposer au passage du promeneur, mais un arbre couché naturellement lui facilite sa route. A un religieux silence succède le rire joyeux qu'inspire une place bien éclairée du soleil et plantée d'arbres fruitiers. Partout des sentiers, partout des retraites plus délicieuses les unes que les autres : ici rien ne se ressemble, de toutes parts il règne la plus étonnante variété; distribution qui a été facile, parce que l'endroit lui-même offrait des ressources que l'imagination la plus féconde n'aurait pas fait naître. Il ne s'agissait que d'élaguer à propos, avec goût et sans que la cognée laissât de ses traces; il fallait don-

ner des directions nouvelles aux branches, applanir le terrain, extraire quelques arbustes, ou bien en planter dans de certaines localités, mais avec tant d'art, qu'il demeurera douteux que l'on y en eût mis. Partout le jasmin, le chèvrefeuille et la citronelle parfument l'air; quant à la rose, si elle se laisse entrevoir, certainement c'est là où l'on s'attendait le moins de la rencontrer. Une grande quantité de fleurs végètent dans ces lieux cachés ; aussi leur découverte en cause-t-elle d'autant plus de plaisir.

A peu près au centre du bois sont les blocs de granit dont déjà je t'ai parlé. Le plus grand qui donne son nom à ma propriété, s'élève au-dessus de la cime des arbres. On domine de son sommet cette surface verte et mobile, quelquefois si doucement agitée par la brise du soir. Ce point de vue, qui n'a de bornes que l'horizon, est d'autant plus frappant, que durant un temps assez prolongé on n'a pu voir qu'à quelques pas autour de soi. Ce bois offre un séjour à peu près seul en son genre. Oh ! que ne peux-tu voir nos enfants la hotte sur les épaules, la bêche ou l'arrosoir à la main, le teint animé, l'air vigoureux et chantant à l'œuvre ! Villes étouffées, où sont vos charmes, comparés aux jouissances que nous goûtons aux champs et sous nos dômes de verdure?

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

Tu te souviens peut-être encore que l'année dernière je te rendis compte de la manière dont mes élèves, tout en jouant, acquéraient des grâces, de la force, de la persévérance, de l'agilité, du goût, du jugement et de l'adresse. Nous les avons exercés alors à la course, au saut, à la lutte. Ils tirent fort bien de l'arc, de l'arbalète, de la fronde et du bras. Maintenant ils ont abandonné de leurs jeux tout ce qui était trop enfantin. Le volant aurait été banni avec le sabot et les ronfleurs, si leurs sœurs n'aimaient ce jeu ; mais en abandonnant certains exercices, nous en avons substitué d'autres plus à leur portée. Le piquet sur lequel on plaçait la pierre supporte maintenant un but d'un autre genre, il sert de point de mire pour les armes à feu. Un coup-d'œil juste les a beaucoup aidés. Nous avons conservé l'usage d'avoir pour émules de jeunes paysans. Au but immobile nous avons substitué des représentations d'animaux mues plus ou moins vite. On a ensuite repris le but immobile, tout en faisant passer le tireur avec une grande vélocité ; enfin le but et le tireur ont été l'un et l'autre mobiles. Nos élèves viennent bien à ces jeux ; ils frappent au but qu'ils courent à franc étrier ou sim-

plement au trot. Milord étant très-fort à tous ces genres d'exercice, les forme avec soin ; rien ne le rebute, et il paraît satisfait des progrès qu'il obtient.

L'équitation dans tous les genres n'est point négligée. Mes filles savent tout ce que je désire qu'elles apprennent de cet art, c'est-à-dire qu'elles montent à cheval avec aisance et avec grâce, mais elles ne sont ni intrépides, ni désireuses de faire des tours de force.

La navigation nous a occupés bien des instants. C'est encore Mylord, assisté de deux bateliers entendus, qui les a formés dans ces manœuvres ; aussi, sauf un temps tel que personne ne peut tenir sur l'eau, ni l'agitation de cette dernière, ni la force du vent ne les rebutent. Ils s'embarquent avec sécurité et manient la rame, le gouvernail et les voiles avec autant de précision, de justesse que de force. Il y a eu plusieurs défis à la course, par temps calmes et agités.

Mais là surtout où ils se sont beaucoup exercés, c'est à bien nager. Ils le font de toute manière, dessus ou dessous l'eau, avec ou sans bras, avec le secours d'une ou des deux jambes, vêtus ou non, avec ou sans fardeau. Ils ne redoutent pas davantage l'eau l'hiver que l'été, qu'elle soit stagnante ou courante. Il est si important pour l'homme d'avoir fait de bons exercices de natation, qu'on ne saurait manquer à un point aussi essentiel. Ils sont capables de supporter cette fatigue, au point que je fus presque effrayé de l'espace qu'ils purent parcourir en suivant le bateau qui les précédait.

Nos dames aiment la pêche à la ligne et au cer-

ceau ; elle se fait ainsi depuis le mur de notre dernière terrasse ; mais nous, nous prenons ce plaisir au filet, au balai et aux fils. Ces pêches-là exigent de la patience et ne se font pas sans fatigue. Une pêche sans résultat n'est pas toujours amusante, elle devient alors une leçon de persévérance. Cet amusement l'emporte sur la chasse par un côté bien essentiel, c'est que la mort n'y exerce point ses ravages ; à la vérité nous faisons des prisonniers, mais sans effusion de sang. La pêche aux balais et aux fils est plus cruelle, aussi ne la choisissons-nous pas de préférence. Un très-beau réservoir placé sous la rotonde est la prison de nos captifs. C'est là qu'ils attendent leur arrêt, prononcé par la cuisinière et exécuté par Firmin.

La chasse de la grèbe est la seule que jusqu'à présent nous permettions à nos élèves, parce qu'elle sert à les former à la fatigue et à tirer juste. Cette chasse est extrêmement difficile, mon père l'entend fort bien ; aussi a-t-il été sur ce point non-seulement le directeur de ses petits-fils, mais encore celui de Milord et le mien. Nous tirons encore quelques bécassines, dont le vol incertain demande beaucoup d'attention et d'adresse.

Mon ami, trouveras-tu étrange que j'envisage mes enfants avec les yeux prévenus d'un père, et surtout d'un père satisfait, lorsque je les vois devenir aussi adroits que robustes, aussi agiles que patients, aussi souples que forts, joignant à toutes les grâces du corps les plus précieuses facultés de l'âme ? A peine les reconnaîtrais-tu aujourd'hui ; que sera-ce quand

ils seront hommes faits ? Ah ! combien d'obligations j'ai à Milord et à M. John ! tous deux concourent avec zèle à les former : l'un développe les facultés physiques, les étend, les porte à leur perfection, tandis que l'autre déploie les qualités de l'âme, l'ennoblit, affermit le moral, vivifie les bons sentiments, et fait germer les précieuses semences de la vertu. Tous, nous concourons à allier ces précieuses facultés les unes aux autres en écartant les écueils. Ces soins sont agréables à prendre, et la chaîne que nous nous sommes imposée n'a jusqu'à présent été tissue que de fleurs. Déjà nous recueillons des fruits de nos travaux, l'avenir nous en fait espérer de bien plus doux cucore.

Milord est enthousiaste de la musique italienne. Il nous a rappelé les excellents morceaux que nous entendîmes exécuter dans la chapelle du grand-duc, à Florence. Il en parlait avec extase, il désirerait grandement les avoir. Je lui ai promis de te les demander, en voici la note ; profite de l'occasion la plus prompte pour nous les faire parvenir. En relisant cette note de Milord, je me remets parfaitement combien j'ai joui à l'exécution de ces chefs-d'œuvre. S'il existe d'autres choses nouvelles et ayant de la beauté, joins-les à ce que nous te demandons ; nous nous en reposons pour ce choix au goût épuré et délicat de ton aimable et habile Henriette, elle ne peut manquer de faire vibrer nos âmes de toute la sensibilité de la sienne.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juillet.

Oh, mon ami ! quelle aimable saison que celle des fleurs et des fruits ! qu'alors la nature est belle et riche ! Non-seulement elle nous enchante, mais elle nous comble de ses dons. Quelle variété de nuances, de parfums et de formes ! combien de genres, de qualités et de saveurs parfaites ! Les brillants papillons font encore naître des exploits pour les atteindre sans jamais les retenir. Pourquoi, en effet, capturer pour en former des collections ces beaux insectes, que l'inconstance caractérise et qui sont si heureux de leur liberté ? Le même motif nous interdit aussi d'avoir des oiseaux pour prisonniers.

Milord est souvent ému à la vue de mes enfants. Il nous disait hier qu'une chose qu'il n'aurait jamais imaginée possible, s'il n'en avait la preuve actuelle sous les yeux, était que mes élèves, qui possèdent des talents précoces et des connaissances avancées pour leur âge, eussent conservé une précieuse innocence et des manières qu'on pourrait dire enfantines.

En effet, leur naïveté est remplie de grâce, et jamais ils ne baissent les yeux dans la conversation,

parce qu'ils n'ont aucune idée du déshonnête ; un langage indécent est aussi hors de leur portée qu'éloigné de tout ce qu'on dit et ce qu'on fait autour d'eux. S'ils entendaient sortir de la bouche des domestiques quelques propos bannis du Grand-Rocher, ils viendraient aussitôt m'en demander l'explication, ainsi qu'ils le font pour tout ce qu'ils ignorent ; j'apprendrais alors de qui serait parti ce qui ferait le sujet de leur information ; si c'était d'un domestique, il recevrait son congé ; si c'était d'un paysan, il en recevrait des reproches. Mais les uns et les autres sont trop pénétrés d'estime pour nous, pour ne pas se tenir en garde de mériter une marque de réprobation de notre part.

Le babil de mes élèves cesse en se plaçant à table, sans pour cela qu'ils deviennent muets. Notre entretien, comme tu le sais, roule sur les sujets de la correspondance avec Théodore. Ils écoutent avec plaisir les réflexions ou la critique qui est émise ; ils proposent leurs doutes s'il en existe, ou placent un mot s'ils le jugent à propos, laconiquement et toujours prêts à donner les raisons de leur opinion. Au moyen de cette liberté de parler ainsi mitigée, ils n'ont pas le seul mérite du perroquet, et ils n'étourdissent point, en reproduisant des choses ouïes ailleurs et qu'au fond ils ignorent, genre de caquet généralement permis aux enfants, au grand ennui des étrangers et au notable préjudice de l'assemblée, qui perd fréquemment par-là l'occasion favorable d'entendre quelque homme de mérite et d'esprit, pour être étourdie

du caquet suffisant d'un bambin qu'une mère aveuglée produit, qu'elle forme ainsi dès le bas âge à se gonfler d'amour-propre. A cette discrétion dans la conversation, nos élèves joignent celle pour les mets. Ils savent fort bien s'abstenir d'une chose, s'il existe une raison plausible pour cela. Le caprice ne fut jamais notre règle, parce que tout ce qui sent l'arbitraire est injuste.

Les fenaisons sont en pleine activité : si mes fils tiennent la faulx, mes filles n'éprouvent pas de honte à faire agir le râteau. Milord est charmé de la facilité qu'ils déploient dans ces exercices. Il l'eût été bien davantage, s'il eût vu Jules et Henri tenir alternativement les bras de la charrue et tracer des sillons droits et profonds ; s'il les eût vus semer d'une main égale et recouvrir ensuite cette semence avec la herse. Toutes ces choses ne sont que des jeux pour eux, c'est avec la plus grande aisance qu'ils peuvent s'occuper du plus ancien comme du plus noble des arts, de celui que des insensés... . . . .

Combien de personnes, si ces lettres venaient sous leurs yeux, s'écrieraient : Comment est-il possible d'apprendre tant de choses à des jeunes gens ? Je leur répondrais que ce ne sont point des leçons que nous leur donnons, mais des amusements qui les occupent, qu'à la campagne tout s'apprend dès qu'on l'a vu faire une fois ; que rien n'est aussi profitable que le temps bien distribué ; que mes élèves sont intelligents ; qu'ils prennent goût à ce qu'ils voient faire, surtout si nous y attachons du mérite et que nous y accordons de

l'estime ; enfin, je leur dirais que les leçons que reçoivent nos élèves ne leur sont point présentées sous ce nom, mais comme un temps que M. John, Milord, d'autres ou moi voulons bien leur consacrer. Ce mot de leçon, si répulsif pour d'autres, n'a donc rien qui choque leur oreille, parce que tout devient plaisir pour eux, et qu'ils n'apprennent rien à contre-cœur. Nous faisons constamment en sorte que nos soins leur soient aussi agréables qu'utiles. A leurs yeux nous sommes des amis disposés à leur faire part de nos lumières et de nos connaissances, avec le même empressement que nous partageons leurs plaisirs. Une brusquerie ou un ton pédant ne gâtent jamais notre instruction, et s'ils ne nous comprennent pas, ce n'est ni par des vivacités et encore moins par des punitions que nous nous rendons intelligibles, mais avec la plus inaltérable douceur jointe à la plus grande clarté. Voilà ce qu'en fait je pourrais répondre à ces personnes étonnées et incrédules, et lorsqu'elles sauraient que tout ce que l'on apprend avec plaisir est déjà su à moitié, et que la manière d'enseigner facilite prodigieusement le reste, elles cesseraient d'être surprises.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juillet.

Quand je devins propriétaire d'un vaste domaine, je voulus, quoique j'eusse un fermier, pouvoir suivre attentivement les travaux rustiques, parce que ce fermier, tout honnête homme qu'il fût, pourrait, par inexpérience, ruiner ma propriété et peut-être aussi se ruiner lui-même. D'ailleurs, encore, je portais mes vues au-delà des limites de mes propres terres.

Pour acquérir des lumières nouvelles, celles que je possédais déjà étant insuffisantes, je résolus de puiser à toutes les sources qui pourraient m'en fournir. Je découvris alors que malgré la multitude d'ouvrages périodiques qui traitent de l'agriculture, et quoique plusieurs soient précieux et très-utiles, le bien qu'ils font est si minime, qu'il est en quelque sorte nul; non pas, comme je l'ai dit, qu'ils ne renferment de très-excellentes choses, des découvertes très-importantes, l'indication de moyens efficaces ou de précieuses recettes, des avis intéressants, enfin une théorie aussi parfaite qu'on peut la désirer; mais l'agriculteur lira-t-il et croira-t-il? et s'il lit et qu'il penche à croire, voudra-t-il hasarder un essai? En

revenant sur ces divers sujets, je te ferai connaître les obstacles qui rendent les instructions de ce genre nulles pour le cultivateur et tarissent ainsi des sources qui pourraient fertiliser le sol. *Les résultats seront-ils ceux annoncés?* Il y a dix à parier contre un que non ; lors même que l'instruction fournie sur telle ou telle culture soit parfaitement claire, que le terrain semble posséder les qualités requises, malgré cela, dis-je, il demeure bien des obstacles imprévus, ou inconnus, qui anéantissent les travaux et détruisent les espérances qui semblaient les mieux fondées. Une position différente, de certains vents, un sol plus ou moins riche en certains sels, davantage d'ombrage ou de sécheresse, une chaleur plus ou moins hâtive, certaines nuits fraîches et meurtrières à cause de la proximité des marais, les changements d'atmosphère, enfin si l'agriculteur à mal saisi l'explication du journaliste ou du publiciste, voilà autant de causes de non succès, qui élèvent ma seconde question : *L'agriculteur voudra-t-il hasarder un essai?* Toutes les raisons qui viennent d'être indiquées semblent porter à la négative. L'agriculteur craint toujours de voir ses travaux ne donner qu'une mauvaise réussite, circonstance à elle seule capable de dégoûter pour toujours d'autres essais qui eussent pu rencontrer une issue favorable. La généralité des agriculteurs est pauvre et tout au moins peu à son aise. Une récolte manquée entraîne pour le journalier des suites fatales. Il est très-vrai qu'une réussite le conduirait à l'abondance, mais la misère l'effraie bien davantage

qu'aucun espoir incertain ne pourrait le séduire. Ensuite, pour essayer, faudrait-il que l'agriculteur lût, et sur mille d'entre eux c'est beaucoup s'il y en a un qui sache que tel ouvrage voit le jour. Quant au contenu de la publication, il l'ignore, et, peut-être, n'est-ce pas toujours sans motif qu'il pense que le sol d'autres contrées n'est pas le même que celui de son village, puisque la pièce de son compère ne peut quelquefois servir à la même culture que la sienne. En admettant qu'il sût lire, qu'il eût l'amour de l'innovation, qu'il fût à son aise et disposé à faire un sacrifice, toutes choses extraordinaires chez un campagnard, lui campagnard si enclin à suivre la marche de ses pères, à rire du voisin qui sort de l'ornière habituée, lui, dont l'avidité ne cède qu'à l'indolence, comment en lisant comprendrait-il tous les termes scientifiques, qui sont du pur grimoire pour lui? S'il prenait la peine de lire, à la première ligne, il douterait; à la seconde, il brouillerait tout; avant d'avoir entamé la troisième, il aurait jeté le traité. Ici gît un des grands défauts de la plupart de ces ouvrages, auxquels ceux pour qui ils furent faits ne comprennent rien. L'écrivain qui se consacre à ce genre d'utilité, ne devrait songer qu'au but à atteindre et nullement à briller, il devrait concevoir que sa première nécessité est d'être très-bien compris. Pour cela point de mot technique, point de phrase scientifique, mais surtout que chaque chose porte le nom vulgaire que lui donne le laboureur. Ce genre de lucidité est un des puissants motifs qui déjà feraient pré-

férer, dans les campagnes, les almanachs aux traités les mieux faits.

Jusqu'à ce donc qu'il existe une publication rédigée dans le sens et avec les termes que j'entends, je me suis réservé deux pièces de terrain exposées très-différemment. C'est là que je répète en petit les expériences signalées dans tous les auteurs quotidiens que je consulte attentivement. Si je ne réussis pas, je ne perds point courage et je recommence. Si le résultat continue à demeurer mauvais, je n'éprouve que le regret de n'avoir pas réussi. Si au contraire il est avantageux, Ambroise exploite aussitôt en grand, et la contrée suit son exemple. Dans tous les cas j'acquiers des connaissances intéressantes.

Mais, mon ami, je n'en suis pas demeuré là, j'ai formé un comité d'agriculture. Malin, j'aperçois ton sourire; mais as-tu raison? c'est ce dont nous allons juger. Sans doute tu t'imagines que nous avons des séances au sein desquelles on lit de savants mémoires, composés à grand'peine dans son cabinet, après avoir pillé autrui.... eh bien, Charles, rien de cela; si j'ai donné le nom de comité d'agriculture à nos réunions, c'est moins pour les parer d'un titre pompeux que pour indiquer leur destination. Nous n'accordons pas de prix s'il n'y a point de présidence; on ne lit pas de mémoires, on ne prononce point de discours; même la plupart de ceux qui s'assemblent, ignorent que d'autres personnes, dissertant sur les mêmes matières qu'eux, soient appelées académiciens. Notre

comité se compose de MM. John, de Théodore, de ton ami, de mes fils, d'Ambroise, enfin de quatre des plus anciens et plus habiles agriculteurs du village. Ils dînent le dimanche au Grand-Rocher. C'est là que l'expérience pratique a voix délibérative sur les bestiaux et leur tenue; sur le labourage, les fenaisons, les moissons, les vendanges, sur la nature de chaque sol et sur celle des engrais. Comme nos quatre agriculteurs connaissent à fond le pays, ce qu'ils énoncent touchant le sol est certain, parce qu'il n'existe aucun terrain de la commune dont ils ignorent les bonnes ou les mauvaises qualités. Chacun propose ses doutes. Si j'ai rencontré quelque découverte nouvelle, je m'empresse de leur en faire part, après l'avoir traduite dans leur propre langage. Ils l'approuvent ou la rejettent. Un bon avis est un bienfait pour tous, parce que l'exemple est suivi; bien entendu quand les succès ont été constatés. A la suite du repas on va, s'il y a lieu, s'entretenir sur les pièces mêmes dont on a cité quelque circonstance. Ces braves gens nous quittent satisfaits de l'accueil qu'ils ont reçu; à notre tour nous le sommes de ce qu'ils nous ont appris.

Cet appel au Grand-Rocher fait rejaillir sur ceux qui y sont invités une considération qui ne laisse pas de les flatter. Mes fils sont les secrétaires perpétuels du comité. Plus tard, chacun fait son profit de ces mémoires, qui en valent bien d'autres. La seule publicité que nous nous permettions est l'insertion dans les feuilles d'avis de Lausanne et de Genève, des métho-

des que l'expérience nous a démontrées bonnes et utiles. Voilà notre comité d'agriculture, dont maintenant je te permets de rire tout à l'aise, toutefois après t'avoir annoncé que jusqu'ici il a produit les meilleurs effets pour notre commune, qui offre un coup-d'œil si prospère, qu'elle est devenue modèle pour celles qui l'avoisinent, quoiqu'il y demeure encore bien des abus à extirper. Dans tous les cas, nous nourrissons l'intime conviction qu'un pays ne saurait être bien productif qu'autant que la culture des terres sera *variée* selon la nature du sol, ce dernier étant étudié à des distances très-rapprochées. Ceci te fera comprendre que nous n'avons pas la prétention de voir végéter au pied du Jura tout ce qui embellit celui du Vésuve, bien que l'une et l'autre de ces montagnes nourrissent souvent les mêmes espèces.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juillet.

Oui, mon ami, il est un grand art dans l'éducation, celui de fuir les préceptes, les remontrances et les longs discours. L'essentiel, c'est de prêcher d'exemple, en profitant de toutes les circonstances qui se présentent pour donner à ses élèves une leçon

sans y mettre d'affectation et surtout sans allusion directe. Il faut que pour l'enfant tout soit jouissance et plaisir, et que la morale soit la plus belle des fleurs qu'on lui présente. Mais, diras-tu, pour suivre à ce système deux choses sont indispensables : d'abord, des occasions, ensuite le talent nécessaire pour les faire valoir. Non, Charles, il n'est pas besoin d'un grand talent pour cela, du tact et de l'à-propos suffisent. Le plus difficile en tout ceci est d'être bien toujours soi, de demeurer complètement d'accord avec ses propres principes, et de ne les fausser jamais en aucun point. Quant aux circonstances, elles naissent d'elles-mêmes, on en rencontre constamment, pour peu qu'on mette d'intérêt à les trouver.

Nous venions de faire visite à l'infortunée famille J. qui toujours est plongée dans une profonde affliction, lorsque passant à Rolle nous aperçûmes beaucoup d'enfants réunis qui huaient un homme et sa femme dans un tel état d'ivresse, qu'ils se ruaient dans la fange. Mes élèves, émus de compassion et ne sachant guère comment s'y prendre pour sortir ces gens de cette situation critique, aperçurent trois rouliers à qui ils offrirent une honnête rétribution s'ils voulaient consentir à sortir ces deux personnages de la mare dans laquelle ils se trouvaient. Quand les rouliers les eurent relevés, les huées devinrent bien plus bruyantes, et ce n'était pas sans motif : jamais on ne vit rien de si ignoble que la tournure de ce couple. Mes fils ne se bornèrent point à ce premier secours, ils leur assurèrent un gite jusqu'au moment où la rai-

son leur reviendrait. Cette scène et cet état d'ivresse ont laissé à mes enfants un effroi prononcé pour ce vice, et du mépris pour ceux qui peuvent ainsi se laisser ravaler au-dessous de la brute. L'estime de la sobriété a acquis tant de force chez eux, que je crois pouvoir affirmer que jamais ils ne s'en écarteront. Sans même se donner ainsi en spectacle, on ne saurait trop plaindre les malheureuses familles dont le chef se livre à de pareils excès. Leur existence ne repose plus sur une base solide, puisque chaque jour elles sont *à la* veille de voir disparaître et leur bonheur et leur considération.

Ce ne fut pas sans chagrin que, l'année passée, je m'aperçus que la vivacité de mes élèves dégénérait parfois en colère et en emportement. A peine eus-je fait cette découverte que je me hâtai d'y appliquer les remèdes les plus convenables. Nous nous trouvions avec mes fils à la loge du portier, lorsque nous entendîmes du bruit. Montés à la partie supérieure, mes enfants ne virent pas sans émotion deux frères (c'est ainsi qu'ils nomment généralement les hommes), les poings fermés, les yeux hagards, vomissant des injures plus barbares les unes que les autres. Mon père, dis-nous, je t'en prie, ce qui a pu mettre ces gens dans cet état ? C'est la colère, en voilà les suites. A peine avais-je fini le mot, que les coups succédèrent aux menaces, et que ces deux ouvriers, qui d'ordinaire et de sang froid sont bons amis, se frappèrent très-rudement. Je sortis, et quoique ma présence ramenât l'ordre, ce ne fut pas assez vite

pour que l'un et l'autre n'eussent reçu de fortes meurtrissures au visage.

Mes élèves, encore émus de la scène dont ils avaient été les témoins la veille, osaient d'autant moins m'en parler, qu'ils se rappelaient avoir été coupables de moments colères et violents. Sans avoir l'air de pénétrer leur embarras, qui était le premier pas à un retour sur eux-mêmes, je leur demandai ce qu'ils pensaient des effets de la colère? Confus, ils répondirent que ces effets étaient d'autant plus terribles, que l'homme qui en est saisi semble hors de raison. Vous l'avez dit, mes amis, la colère est un délire qui donne naissance à des effets auxquels on ne saurait assigner ni bornes ni mesure. C'est une mauvaise branche de folie qui peut conduire au crime. Hier vous vîtes deux amis qui, pendant une crise pareille, ne respiraient que vengeance: telles sont les suites de la colère.

Il est prudent de se tenir à l'écart de l'homme qui y est enclin. Pour ne la provoquer jamais, faisons plutôt l'abandon de notre opinion, jusqu'à ce que notre adversaire soit rentré dans un calme désirable. Je ne saurais douter que cette matinée a été et demeurera profitable à mes fils. En rentrant au Grand-Rocher, les deux frères, qui ne pensaient pas être aperçus, se demandèrent réciproquement l'oubli des mouvements violents qu'ils pouvaient avoir eus; ils s'embrassèrent ensuite, se promettant pour l'avenir indulgence et support. Heureux naturel! cœurs généreux! soyez à jamais heureux, puisque vous mé-

ritez si bien de l'être; ah, combien je le fus moi-même! Oui, Charles, tu apprécieras comme moi le mérite de ces aveux, de ces promesses, de ces effusions de cœur.

De bonne heure j'accoutume aussi mes élèves aux caprices, même aux injustices des hommes. Je leur apprends à les supporter avec patience, sans en conserver de ressentiment. Ils plaignent ce qu'ils appellent un égarement d'esprit, et sont toujours disposés à rendre le bien pour le mal. Mon ami, je ne saurais trop répéter que je suis un père fortuné.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, août.

Depuis que je possède le Grand-Rocher nous n'avons pas encore eu de réunion aussi nombreuse que celle qui s'y rencontra jeudi dernier. Le croirais-tu? le propriétaire de Bellevue ne pouvait concevoir comment, avec un domestique si restreint, tout se trouva si magiquement servi.

Une invitation avait été adressée à tous les amis de la société d'hiver, ainsi qu'à leurs parents. On attendait le retour de Firmin avec impatience. Les réponses furent favorables. Cependant huit longs

jours devaient s'écouler jusqu'à ce désiré jeudi. Ce matin-là, l'hirondelle gazouillait à peine sur nos cheminées ; l'aurore n'étendait encore que légèrement ses couleurs suaves ; le pâtre cherchait son cornet aux sons discordants et alpestres pour appeler la chèvre capricieuse, qui dans son impatience agitait sa clochette argentine ; Médor, le fidèle Médor, fatiguait son maître par ses caresses ; enfin le soleil n'avait point surmonté les cimes neigeuses pour nous lancer ses rayons étincelants, que déjà mes enfants sont au jardin pour préparer de nombreux bouquets et la fleur qui doit parer une mère chérie.

Milord ayant aperçu qu'il est jour chez nous. vient chercher mes fils. Accompagnés de Firmin, ils partent pour la rotonde. Caroline et ses filles ont leur département, tandis que mon père et moi nous avons notre lot d'occupations. Le retour général est fixé pour sept heures. A ce moment, Milord, mes fils et moi montons à cheval ; à peine avons-nous fait demi-lieue, que déjà au loin un tourbillon de poussière qui s'élève de la route nous annonce l'approche de six berlines remplies des personnes que nous attendons. On se voit, on se tend la main, mais il faut patienter jusqu'au Grand-Rocher pour s'embrasser. Après un premier moment de tumulte, le calme renaît, le déjeûner procure du repos ; c'est à table qu'on reprend des forces et qu'on attise la gaîté. Mes enfants sont partout. Notre bon pasteur, que tant de monde semblait d'abord étonner, se remet petit à petit. A la fin du déjeûner, les brillantes corbeilles de fleurs

qui ornaient notre table sont présentées, c'est à qui les dépouillera pour s'en orner. Deux heures se sont écoulées quand Milord se lève et donne un signal. Chaque monsieur offre la main à une dame ; bientôt on atteint la rotonde, où six bateaux élégamment pavoisés présentent le plus joli coup-d'œil. L'amiral, c'est-à-dire Milord, fait entendre un coup de sifflet : aussitôt douze matelots sortent d'un abri ; on s'embarque, nous nous plaçons aux gouvernails ; une salve d'artillerie signale le départ ; on conserve l'ordre, on demeure attentif aux signaux amiraux ; c'est ainsi qu'on gagne le large, en jouissant d'une vue ravissante. Cent évolutions qui surprennent la société sont exécutées avec grâce. Une petite brise ride la surface des eaux ; la flotille est avertie de la chaloupe amirale ; les voiles se déploient, s'enflent, et nos dames font entendre des chants pleins de gaîté, puis nous rentrons rapidement au port ; ce n'est pas sans regret qu'on débarque. Cependant cette promenade a été plus prolongée qu'il n'a semblé. On monte la coline en côtoyant le bois ; on arrive à l'avenue qui est située du côté de Théodore, c'est-là que le dîner est préparé ; la joie préside au repas, qui se prolonge au milieu d'intéressants récits. Cependant la jeunesse plus pétulante a déjà quitté sa place pour entrer dans ce joli bois et le parcourir. On s'y enfonce, on s'y égare, on se cherche, on s'appelle ; ce n'est qu'un rire de tous les côtés ; ces jeunes filles en costume blanc, qui paraissent et disparaissent presque au même instant, semblent être les dryades et les amadrya-

des du lieu. Jamais, non, jamais Diane n'eut une cour aussi jolie, aussi légère, aussi vive. C'est au milieu de ces jeux et de ces plaisirs que la nuit s'avance à trop grands pas; mais dans cette saison, cette nuit est aussi belle et bien plus agréable que le jour qu'elle remplace; elle devient le signal du départ de nos hôtes : on s'embrasse, on se quitte, on se revoit pour se redire encore un mot; le bruit des voitures enlève la dernière espérance, et nos enfants retrouvent enfin leurs parents qu'à peine ils avaient vus pendant la journée; c'est un plaisir nouveau pour tous.

Charles, tu as maintenant deviné comment tout a pu aller à merveille et sans embarras. Caroline et ses filles ont soigné les desserts, mon père et moi le cellier, Milord, mes fils et Firmin les amusements, et tout a été dans l'ordre.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, août.

La chose que je jugeai la plus importante pour assurer le succès de mon entreprise, fut de développer avec les plus grands soins le jugement de mes élèves. Dans tout le cours de la vie, rien n'est aussi essentiel que d'être apte à prononcer sainement sur

tous les objets, soit qu'ils frappent notre vue, qu'ils heurtent à notre ouïe, ou qu'ils éveillent nos autres sens. C'est du jugement qu'on porte sur ce qui préoccupe, que se forme notre opinion, et c'est de celle-là que naissent nos affections, par conséquent le bien ou le mal que nous ferons. Un jugement éclairé, juste et sain, est donc le trésor le plus inappréciable. Tous mes efforts tendront à en doter mes enfants. Déjà à cet égard ils ont fait des pas marquants. Chaque père attentif pourra se convaincre comme moi, que l'enfant qui conserva son innocence, possède dans son âme vierge un puissant auxiliaire pour atteindre au moral, le but proposé. Mais subsidiairement et simultanément, j'ai cherché à former encore les sens de mes élèves. A cet effet, nous avons estimé à la main, le poids des pierres, du bois, des copeaux, d'un sable plus ou moins fin, sec ou humide, de la terre en doses diverses. Nous avons pesé depuis des masses de plusieurs quintaux jusqu'à des objets qui ne dépassaient pas un grain. Les métaux, comme aussi les plumes, sont entrés dans nos expériences; il n'y a pas jusqu'au poisson accroché à l'hameçon, dont nous n'ayons voulu préciser le poids, tandis qu'il se débattait encore dans son élément. Des expériences très-réitérées nous ont rendu experts. Nous ne nous sommes point bornés à ces estimations, nous avons cherché à connaître les hauteurs. Nous avons annoncé celle de tout ce qui frappait nos regards. D'abord nous avons fait de grands écarts, puis un peu moins par la suite. Plus tard et pour mieux exer-

cer l'œil, nous avons dû frapper avec une flèche à des hauteurs convenues, c'est-à-dire à 20, 25, 10 ou 40 pieds avec plus ou moins de pouces. Nous avons fait cet exercice de près et de loin, à l'arc, au pistolet, à la carabine. Certes, il faut une grande précision et un coup-d'œil bien exercé pour ne pas faire d'écart.

Suffisamment exercés sur les hauteurs, nous avons fixé les distances d'un endroit à un autre, et limité le temps nécessaire pour les parcourir. Mes fils ont commencé par dire à quel éloignement nous étions du but. Plus tard et dans un pré étendu, ils ont décoché une flèche pour frapper à une distance déterminée. Nous avons prononcé sur l'éloignement d'un bateau étant à l'ancre au large. A la marche d'une personne, nous avons supposé l'heure à laquelle elle arriverait à tel endroit, en continuant à aller du même pas et sans s'arrêter. Quoiqu'on n'eût rien dit à ces passants, on apprenait toujours si on avait eu tort ou raison. Fréquemment, en nous promenant avec mes élèves, je leur ai demandé combien il y avait de minutes que nous étions partis de tel point. Nous avons taxé la longueur d'une corde tendue ou lâche, d'un chemin droit ou sinueux; nous avons également prononcé sur celle d'une pièce de bois étant dans l'eau, se présentant d'une manière horizontale ou perpendiculaire. Le vide d'un puits, la profondeur du lac, la contenance d'un creux, la quantité de terreau qu'on en avait sortie, ou de celle qu'il faudrait pour le combler; tout a été estimé.

Nous ne nous sommes point bornés avec Milord à ce qui peut frapper les sens de jour, nous avons encore voulu que de nuit ils pussent juger avec précision. Pour atteindre ce but, il partait chaque soir des feux d'artifice soit sur notre côte, soit sur celle de Savoie. On jouissait en voyant éclater ces éblouissants pots à feux, tout en demandant d'où ils étaient lancés. C'est ce qu'on apprenait d'une manière certaine le lendemain. On eût été fâché de s'être beaucoup *écarté*, surtout à une reprise, puisqu'on avait pu s'orienter par de précédentes expériences.

Mes fils n'ayant jamais ouï de ces contes ridicules, enfants d'une imagination oisive et faible, ne connaissent ni revenants, ni fantômes, ni farfadets. Ils sont accoutumés, à quelle heure de la nuit que ce soit, d'aller dans chaque endroit; ils ne répugnent à aucune course nocturne, seuls ou en compagnie. Sans doute qu'ils s'avancent avec précaution; si un objet les frappe, ils s'en approchent pour le reconnaître, mais sans éprouver de crainte. Malheur à qui voudrait leur faire une niche ou garder le silence après un mot obligeant, parce que, saisi aussitôt, il serait frappé d'un poing exercé, conduit par un bras nerveux qui forcerait l'individu à en dire davantage qu'il ne l'eût fait en répondant de suite. Voilà, mon ami, comment de jour et de nuit nous avons prémuni nos jeunes gens contre l'égarement des sens, égarement si funeste pour le moral. S'ils ne possèdent encore que des notions théoriques en géométrie, pratiquement ils la connaissent à fond. Leur œil est un com-

pas et une équerre exercés, ils jugent parfaitement du contenu et des surfaces, des angles et de l'espace. Nos jeunes paysans sentent tous les avantages qu'ils ont acquis avec nous, puisque ce genre d'instruction entre dans nos amusements. Nous prenons ainsi des plaisirs qui développent notre intelligence; aussi ces villageois admis au Grand-Rocher sont-ils très-supérieurs à leurs camarades; ceci nous a conduits à un autre genre de surveillance. Nous étant aperçus qu'ils en tiraient vanité et craignant de faire un mal à la place d'un bien, j'ai coupé le premier à la racine, en punissant cette sotte vanité. J'ai interdit le Grand-Rocher pour quinze jours, à celui qui perdait sa modestie et qui refusait de partager ses lumières avec ses autres amis d'école, tandis que nous admîmes parmi nous celui qui avait témoigné le désir d'être instruit. Cette punition efficace fut administrée si à propos, que ces jeunes gens sont rentrés dans leur caractère de simplicité et de bonhomie accoutumé.

Nous venons de passer quinze jours bien agréables, mais bien laborieux. Quelles fêtes que ces moissons, ces chants, ces gerbes, cette activité infatigable par un temps constamment beau! quelles délices! mais il faut les goûter et non les décrire.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, août.

Je récitais à Milord combien j'avais été attendri en voyant Caroline entourée de ses enfants, qui lui donnaient à l'envi de vives marques de tendresse. J'en parlais avec toute la chaleur du sentiment, le bonheur d'un époux heureux et d'un père satisfait, lorsque me tournant du côté de mon ami, je le vis défait et près de se trouver mal. L'émotion douce que j'éprouvais en devint une de terreur; je le soutins, et lorsque nous eûmes pris place sous la rotonde, je l'interrogeai avec intérêt sur la cause d'un dérangement aussi subit.... Un profond soupir se fit jour, puis il ajouta : Mon ami, vous êtes heureux et digne de l'être; votre félicité est un bonheur pour moi, auquel je n'osais plus espérer, mais à cette jouissance vient se mêler le tableau de ma lugubre destinée. Je vois que j'aurais pu goûter des mêmes joies que vous; mais non, une épouse chérie n'est plus, et le seul fils qui m'attachait à la vie, ah! le croiriez-vous? ce fils, lui toutes mes espérances, me hait! J'ai été peint à ses yeux sous les traits d'un monstre. Jugez maintenant, si ce que vous venez de me réciter,

si ce tableau enchanteur dont souvent je fus le témoin, si cette scène que vous avez rendue avec tant de charme et de sensibilité, n'en est pas une de mort pour mon cœur. Ces mots venaient de me dévoiler des évènements malheureux d'une haute gravité.... je n'osais interroger, et cependant quel n'était pas mon désir d'apercevoir le moyen d'adoucir des maux cuisants?... Pleurer avec son ami, c'est atténuer l'amertume de sa situation.... Je gardais un silence non moins éloquent que la parole, mais qui sait se renfermer dans de si convenables limites, silence non moins compatissant, mais discret et auquel on n'a aucun tort à reprocher.

Après quelques minutes, Milord reprit la parole : Mon ami, me dit-il, ne croyez point que ce soit un manque de confiance en vous qui ait éloigné jusqu'à ce moment l'épanchement de mon cœur dans le vôtre; loin de là, je le désirais avec ardeur, cet épanchement qui devait être si consolant pour moi. Ce fut dans cette idée que l'année dernière, à mon passage au Grand-Rocher, je vous priai de m'y accueillir un mois. Depuis, je réfléchis qu'avec le bonheur dont vous jouissiez au sein de votre famille, ce mois serait peut-être écoulé avant qu'une occasion favorable se fût présentée. Tel est le motif qui m'engagea à vous écrire, pour vous demander si vous ne voudriez pas me recevoir plus long-temps. Votre réponse fut comme je la souhaitais, comme je l'attendais, et je pris aussitôt mes arrangements pour passer l'été avec vous.

Dès les premiers jours de mon arrivée, je voulus

suivre un plan que je m'étais tracé ; mais le tableau de votre félicité me retint. Plus j'étudiais votre famille, plus je savourais votre hospitalité, plus ma position devenait douloureuse par une comparaison cruelle, et plus aussi je me faisais un profond scrupule de vous attrister. Vos égards si précieux, vos prévenances si délicates, votre amitié si pure, l'ensemble de votre intérieur si simple et si noble, votre tendresse pour vos enfants, votre respect pour vos auteurs, votre humanité si douce et si alerte qu'on ne peut lever les yeux sans découvrir un objet qui n'ait été le but ou le motif d'un bienfait ; vous, qui me combliez de tant de soins, et dont l'attachement est un des nœuds les plus forts qui m'attachent encore à la vie, était-ce bien à moi d'altérer tant de quiétude par le récit de mes infortunes ?... Comment pouvais-je gâter par des tableaux angoissants les sensations de celui à qui je devais tous les moments de félicité que je goûtais encore ? Je me sentis donc la force de renfermer en moi un funeste secret. Ma sensibilité m'a trahi, mon cœur oppressé est coupable, mais dès demain je m'éloignerai, et vous en rapportant à ma parole, vous plaindrez celui qui eût mérité un meilleur sort.....

Non, Milord, vous ne partirez pas, nous ne vous abandonnerons point ; vous ne chercherez pas des consolations ailleurs que chez des amis qui depuis longtemps partagent en silence votre douleur muette et qui en ont respecté le secret. Vous connaissez trop bien les droits de l'amitié pour vouloir les enfrein-

dre avec nous. Ouvrez-nous votre cœur, pour que nous y versions des soulagements s'ils sont en notre pouvoir, ou permettez que nous nous affligions avec vous. Le ciel entendra nos gémissements, il exaucera nos prières; vous retrouverez le bonheur, tout m'en fait concevoir l'espérance. Ah ! laissez-vous vaincre..... D'après le peu qui est sorti de votre cœur oppressé, ne me rendriez-vous pas le plus à plaindre des amis, si je ne connaissais que l'excès de vos chagrins sans en connaître la source? Souvenez-vous, Milord, que les plantes médicinales les plus précieuses croissent dans le voisinage de végétaux empoisonnés, et que souvent la consolation est la plus voisine du chagrin, et la joie de la douleur. Si la fortune vous est défavorable, usez de mon crédit, je suis riche; si vos maux partent du cœur, les nôtres iront au devant du vôtre. Nous gémirons avec vous, et si vous avez perdu une famille, nous chercherons par notre tendresse à réparer cette perte. Mes enfants ne sont-ils pas les vôtres, vous qui leur prodiguez tant de soins et d'amour? Milord, parlez, la réalité ne saurait nous rendre plus malheureux que l'affreuse incertitude.

Milord prit ma main qu'il serra fortement, nos larmes coulaient, et après un long silence Milord dit : Vous venez de vaincre mes scrupules, vous allez voir à nu ce cœur lacéré de toutes parts, mais il n'est plus de consolations pour moi que la possession de votre amitié compatissante..... Milord continua ainsi :

Si la fortune et un rang élevé suffisaient seuls pour

rendre heureux, qui eût pu l'être davantage que mon père? Comte et pair, l'un des plus riches seigneurs de la Grande-Bretagne, il joignait à son nom l'avantage d'être bien venu à la cour, où il jouissait d'une grande faveur. Il régnait également sur le beau sexe; il était fort bel homme, ce qui lui permettait de choisir au sein des familles les plus illustres celle qu'il appellerait à partager ce sort brillant. Les jeunes personnes de ce temps-là enviaient toutes le bonheur de fixer son choix. Long-temps il résista aux sollicitations de ses amis qui le croyaient insensible; mais mon père aimait lady Clémentine, fille du comte C..., il l'épousa et se crut le plus heureux des hommes. En effet, son épouse était parée des plus précieuses vertus; si elle était plus belle que riche, au moins lui apporta-t-elle un cœur entièrement à lui. Mon père désirait ardemment avoir des héritiers, cependant une union de seize années n'avait pas encore vu couronner ses vœux. Dès que mon père eut perdu toute espérance, du plus aimable des hommes il en devint le plus grondeur et le plus bourru. Ma pauvre mère eut beaucoup à souffrir de ses brusqueries, en sorte que des jours qu'elle espéra passer dans la félicité, s'écoulaient dans l'amertume et la douleur. Fréquemment mon père revenait au passé, il se reprochait son injustice, et après avoir affligé celle qui me donna le jour, il s'en repentait et redevenait pour quelques instants ce que jamais il n'eût dû cesser d'être. Ces éclairs de bonheur s'évanouissaient rapidement... Mais, ô félicité inespérée! ma mère annonce à son époux qu'elle est grosse... la

joie de mon père fut sans bornes. Toutes les rigueurs se changèrent en tendresse, en prévenances, en soins les plus délicats et les plus attentifs. Le souvenir des chagrins passés rendit alors mille fois plus précieuses les douceurs présentes. Je vis le jour, mais ma venue au monde fut signalée par la perte la plus irréparable pour moi; la première heure de mon existence devint la dernière de celle de qui je la recevais. Mon père, en proie au plus sombre désespoir, ne voulait recevoir aucune consolation. Il quitta le monde pour vivre dans la plus profonde retraite, dans une de ses terres, au pays de Galles. C'est là que je fus élevé sous ses yeux par le plus digne homme possible. Mon père, parvenu à un âge trop avancé pour me suivre dans mes voyages qui devaient commencer l'année suivante, ne pouvait me remettre en de meilleures mains que celles de mon précepteur; mais l'impitoyable mort me l'enleva. Il semblait que je pressentis alors tout ce que ce coup avait de funeste pour moi. Cependant ce ne fut que bien long-temps après que je pus connaître toute l'étendue de la perte que j'avais faite. Depuis ma naissance, mon père aurait été plus heureux, si le souvenir de ma mère ne lui eût arraché de fréquents et profonds soupirs, et bien des larmes de repentir... Ah! mon ami, c'était ce fils qu'il avait demandé avec tant d'instances au ciel, qui devait, après lui avoir ravi son épouse, faire couler le reste de ses jours dans l'amertume... Ici Milord couvrit de ses mains son visage, et des sanglots étouffés se laissèrent apercevoir... Ce tableau déchirant, ces re-

mords pour des chagrins que son fils lui rend à lui-même, m'émurent vivement... Cette scène douloureuse fut prolongée... j'en éprouve encore tout l'effet, et l'émotion qu'elle me cause est si forte que je ne saurais continuer. Charles, tu m'excuseras d'interrompre ici cette lettre.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, septembre.

Je voulus remettre à un autre moment la suite du récit de Milord, dont le cœur oppressé et les traits altérés annonçaient un état dangereux ; mais il reprit ma main et continua ainsi sa déplorable histoire : « Mon père fut aussi affligé que moi de la perte que nous venions de faire, lui d'un ami fidèle qui possédait toute sa confiance, et moi d'un guide éclairé qui avait conduit les premiers pas de mon enfance, jeté des semences de vertu dans mon cœur, dirigé mes études; enfin c'est à lui que je dois ce que je puis valoir. Mon père décida que rien ne serait changé à nos plans, et qu'au bout de l'année révolue je partirais. L'essentiel était de trouver un successeur au digne et vertueux M. Coop; ceci était bien difficile et nous fut impossible. Mon père, qu'un âge avancé rendait

facile, et qu'on pouvait aisément tromper, se laissa éblouir par les vertus et les qualités apparentes du pasteur de la terre que nous habitions. C'était un homme de quarante ans, resté garçon, prodigue et de mœurs suspectes. Il trouvait avec moi une occasion très-favorable de mettre ses goûts à leur aise. Il captiva mon digne père par des connaissances étendues et par un air d'austérité qui en eût imposé à tous, hormis à ceux qui, comme moi, ont eu sous leurs yeux la preuve de ses vices couronnés par une adroite hypocrisie et par une perfidie scélérate.

Depuis long-temps on se préparait; le jour des adieux arriva; ce ne fut pas sans répandre des larmes que je quittai le sein paternel. Hélas! ce père lui-même ne soupçonnait guère qu'une fois hors de ses bras il ne tarderait pas à me renier pour son fils. Ce vieillard vénérable, dont les cheveux blancs couronnaient une tête superbe, me vit partir agité d'une profonde tristesse. Au moment de notre séparation il me recommanda d'être prudent, de revenir homme fait et toujours *bon Anglais*. Je promis tout et je le promis sincèrement; mais il m'eût fallu un autre guide qui ne voulût pas me laisser égarer. Cher M. Coop, nous touchons au moment où votre perte devint irréparable..... Tant que je fus en Angleterre, je nourris ma tristesse. L'image d'un père chéri et digne de l'être me poursuivait pas à pas; mais parvenu à Douvres, un temps magnifique et une traversée heureuse firent entrer dans mon cœur le germe du plaisir, qui pour lors prenait naissance dans la curiosité si naturelle

chez un jeune homme qui pour la première fois voit un autre pays que le sien.

Mon précepteur s'aperçut bien vite que je n'avais pas une grande confiance en lui, et pour s'insinuer il s'empressa de me faire une peinture ravissante, soit des amusements, soit des occupations qui tour à tour se disputeraient nos loisirs. Il mit tant d'art, de modestie et de retenue dans ses discours, que je commençai à le voir avec moins de prévention. J'entrai avec une certaine satisfaction à Calais. Je passerai rapidement sur nos voyages. Je vous dirai seulement qu'ayant une forte somme à dépenser, nous ne mettions aucune borne à nos désirs ni à nos fantaisies. Paris me vit faire mille folies et commettre encore plus d'imprudences. Tout se terminait à ma satisfaction, parce que celui qui aurait dû éclairer ma conduite avec sévérité avait lui-même besoin de la plus grande indulgence.

Je recevais régulièrement des lettres de mon père, elles renfermaient de précieuses leçons et de sages conseils; elles contenaient aussi quelques reproches doux sur ce que j'écrivais si rarement et si laconiquement; enfin elles se terminaient par des louanges sur ma bonne conduite, éloges dont l'effet était de me couvrir de confusion. Je ne tardai point à me convaincre, que mon indigne conducteur entretenait mon père de relations controuvées, qu'il abusait ainsi étrangement de la confiance illimitée qu'on lui avait accordée en trompant un vieillard confiant, avec la dernière impudence. Ce fut alors que je sentis le

poids écrasant de tous mes torts, sans avoir la force de les réparer, en démasquant un hypocrite et en m'accusant hautement moi-même. J'étais trop coupable pour faire des reproches, et je me trouvais dans l'absolue dépendance de l'homme le plus faux et le plus pervers qu'il y eût au monde. Ce même homme, qui m'avait perdu quoiqu'il me comblât d'éloges, pouvait à volonté me noircir complètement. Dès cet instant je le craignis, je l'abhorrai.

Je voulus quitter Paris, mais ces bonnes résolutions ne durèrent qu'un instant. J'étais devenu trop vicieux, pour qu'un élan vers la vertu pût m'y ramener subitement. Jeunes gens, que mon fatal exemple vous serve de leçon! puissiez-vous savoir, qu'il n'est jamais trop tard pour quitter la voie du vice et qu'on ne rentre jamais trop vite dans celle de la vertu. J'emportai de Paris, outre des remords, un véritable dégoût de la vie et le regret d'avoir dissipé de fortes sommes à des choses dont je recueillais alors les fruits amers, c'est-à-dire une âme en désordre et une santé très-altérée. Je crois que M. O. n'était pas en meilleure position que moi. Il gardait encore un décorum qui m'indignait. J'aurais désiré qu'il m'eût adressé des reproches, mais il gardait un profond silence, et j'occupai le mien à faire des réflexions et à former des plans qui me raccommodèrent un peu avec moi-même. C'est ainsi que je traversai la France. Nous parcourûmes ses provinces méridionales si riches de culture et de productions précieuses, mais alors je ne remarquai rien. Mes

seules occupations furent de me soigner et d'écrire souvent et longuement à mon vénérable père, qui me répondait de même.

Je m'apercevais bien que M. O. souffrait de cette correspondance dont il ignorait le contenu. Mon père, qui m'avait répondu si tendrement aux deux premières lettres, se refroidit à la troisième et me fit des reproches dans les suivantes. Je devinai facilement ce qui altérait les sentiments de ce cœur paternel; convaincu que ma conduite passée méritait encore moins d'indulgence que cela, je me concentrai, je devins taciturne, je dédaignai visiblement tout ce qui venait de M. O. et je n'écrivis presque plus à mon excellent père. Il s'en plaignit à moi et à mon précepteur, qui n'eut cependant pas l'effronterie de m'en faire des reproches.

A Nîmes, nous visitâmes la maison carrée. Je considérais ces restes si beaux, mais sans rien voir, pas même les personnes qui étaient à mes côtés, lorsqu'en avançant je heurtai du coude une jeune dame si violemment au sein, qu'elle en jeta un cri douloureux et s'évanouit... Ce cri pénétrant me sortit de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais plongé. Je me retournai et je vis la plus belle personne qui jusqu'alors eût frappé mes yeux.....Que devins-je à cette pâleur mortelle? éperdu, désespéré, la violence visible de mon état désarma un père vivement irrité, qui soutenait dans ses bras une fille mourante. Transportée dans la plus prochaine maison, elle sortit de son évanouissement pour se plaindre de souffrances

aiguës. Quant à moi, j'appris son retour à la vie avec les mêmes mouvements qui doivent agiter l'âme d'un condamné qui reçoit une grâce inattendue.

Beaucoup de gens qui avaient été présents à cet accident le dénaturèrent entièrement. Le public, sur ces judicieux rapports, me prit au moins pour un assassin. Ces bruits, tout révoltants qu'ils étaient, ne purent outrager ni abattre un cœur soutenu par le témoignage intime de son innocence, et la démarche que fit la justice, auprès de Milord F., pour me faire arrêter, les avis qui me parvenaient tendant à me décider à m'évader, ne produisirent en moi aucune émotion; on ignorait ma naissance, et c'était évidemment pour celle de Milord, qui était connue, qu'on témoignait tant d'empressement. M. O., qui avait une grande perspicacité, devina juste, il me fit connaître; aussitôt qu'on sut que j'étais dix fois plus riche et plus titré que l'offensé, non-seulement je fus excusé, mais ce fut à qui me servirait le plus chaudement dans cette affaire. Ma porte demeura fermée à tous ces zélés défenseurs, comme mon âme l'avait été à leurs menaces et à la crainte. La seule qui me poursuivait vraiment sans relâche, était de connaître l'issue des soins donnés par les chirurgiens; ils tournèrent à mon entière satisfaction; en peu de jours je demeurai délivré de mes angoisses, et la jeune personne de ses souffrances.

Je sollicitai si vivement la permission de pouvoir faire agréer mes excuses moi-même, que je l'obtins... Quelle vue enivrante que celle de Célestina! combien

de candeur, de grâces, jointes à une pudeur qui s'alarmait à la pensée seule de la place où la meurtrissure avait été reçue. J'oubliais que le temps s'écoulait trop rapidement; cependant je mis fin à cette première visite où j'avais vu une personne guérie, mais à mon tour j'emportais un trait qui avait pénétré profondément.

Quelle différence des jouissances grossières des sens à la douce ivresse de l'âme! Toute mon infâme conduite de Paris se retraça à moi avec un insupportable dégoût, tandis qu'auprès de Célestina j'avais presque oublié que j'avais un corps. J'avais lu dans ses yeux mon généreux pardon, sa belle bouche me l'avait timidement ratifié. Son père était très-froid, mais poli, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins la permission d'une seconde visite. Mon cœur en s'ouvrant à l'espérance et à la passion la plus tendre, me rendit à la vie. En peu de jours je devins un autre homme; l'heureux climat sous lequel nous vivions me fit retrouver ma vigueur première, et j'employai tous les moyens en mon pouvoir, pour effacer la froideur que les parents de Célestina me laissaient voir. Je faisais dériver cette réserve d'une suite de ressentiment pour mon malheureux coup, mais j'étais fort loin d'en connaître la cause véritable, cause d'autant plus terrible, qu'elle a fait l'infortune de mes jours. Cette cause a été le premier éclair du funeste orage qui m'a laissé dans une tourmente perpétuelle sans savoir si jamais le calme renaîtra!.... » J'assurai Milord que tout n'était pas désespéré, qu'on avait vu quelquefois une

faible digue rompre les efforts dévastateurs d'un torrent furieux, et que nos cœurs, fortement unis, seraient désormais la barrière que nous opposerions à son infortune.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, septembre.

« Je renouvelai, continua Milord, souvent mes visites. Toujours même politesse et même froideur de la part des parents de Célestina ; mais elle, elle semblait vouloir me les faire oublier par des procédés si nobles, si engageants, si délicats, que les premiers ne me firent plus aucune impression ; je ne voyais, je ne pensais, je ne rêvais plus qu'à Célestina. L'amour vertueux est le plus noble des stimulants, la puissance la plus irrésistible qui nous pousse au bien. Mon amie était intimement vertueuse, elle joignait l'instruction aux grâces de l'esprit ; si elle louait tel ou tel talent, je l'avais bientôt acquis. Bienfaisante, elle ouvrait mon cœur à la pitié ; en peu de temps je ne fus plus le moi ancien. M. O., après m'avoir consacré quelques heures de mauvaise grâce, courait aussitôt se plonger dans ses excès, tandis que je passais des jours fortunés. A la vérité, j'étais

sans nouvelles d'un père auquel cependant j'avais recommencé d'écrire avec effusion de cœur et toute la confiance d'un fils satisfait de sa propre conduite. Ce moment de calme et de bonheur fut celui qui précéda la plus horrible tempête. J'avais mandé à mon père ma liaison avec Milord F., sous quels malheureux auspices elle avait pris naissance, enfin l'espoir que je nourrissais de passer en Italie avec lui. Il paraît que M. O., mieux instruit que je ne l'étais des sentiments de mon père, lui avait marqué que mes relations avec cette respectable famille devenaient chaque jour plus intimes. Certes il n'avait point eu en vue de rendre service à mon père lorsqu'il s'empressa de lui faire part de ces nouvelles brodées des plus indignes calomnies, assertion certaine, puisque je possède la correspondance originale; mais c'était bien plutôt parce que Milord F. éclairait avec beaucoup trop de soin la conduite de M. O.; aussi reportait-il à l'élève une grande partie des vices du précepteur. Milord F. était d'autant plus disposé à me juger défavorablement, qu'il avait eu une relation exacte de mon indigne conduite à Paris. A peine, poursuivit Milord B., avais-je instruit mon père de tout ce qui concernait mes nouveaux amis, que je reçus de lui une lettre qui pouvait servir de réponse aux miennes et qui m'attéra: « Vous voulez » me marquait ce père courroucé » me faire mourir de cha-
» grin, en fréquentant les ennemis de votre père et
» de l'Etat, ceux enfin que toujours il eut en exé-
» cration...; sachez qu'un membre de l'opposition

» est le rebut de la société, et que je renierais plutôt » mon fils que de le savoir en si mauvaise compa- » gnie... » Vous voyez, mon digne ami, que ce père, aussi exalté dans ses opinions qu'injuste dans ses sentiments envers une famille estimable sous tous les rapports, ne la jugeait que politiquement et sans autre connaissance. Mon père fut toujours extrême dans son parti, je le savais ; mais sans ces malheureuses lignes, je ne l'aurais jamais cru déraisonnable à ce point-là. Sa lettre m'exhortait encore à me conformer aux avis et à suivre aveuglément les conseils de l'homme sage qu'il m'avait donné pour conducteur. Cette injonction m'indigna particulièrement contre l'infâme O., qui s'était fait un plaisir de me perdre dans l'esprit de mon père, afin de me tenir complètement en sa puissance. Aigri de ne recevoir que des reproches au moment même où je ne méritais que des éloges ; aigri de l'esclavage dans lequel j'étais si rudement jeté, puisqu'on voulait appesantir sur moi le joug d'un homme méprisable ; aigri par l'injustice de mon père qui me faisait un crime de ma liaison avec une famille qui non-seulement m'avait rappelé à la vie, mais encore rendu à l'honneur, à des principes vertueux, et qui avait reconduit dans ses bras un fils redevenu tendre et respectueux, tandis qu'il n'avait d'autre reproche à adresser à Milord F. que celui de penser en politique différemment que lui ; aigri enfin par des menaces, je concentrai mon affliction ; mais le chagrin qui me minait ne put échapper à des personnes qui, sous le manteau de l'indiffé-

rence, n'avaient pu me refuser de l'estime. Célestina m'avait laissé déviner son cœur, il était à moi; sa mère m'affectionnait, le père gardait le silence par crainte de se trahir. On me questionna sur ma santé, et quoique la lettre de mon père pesât violemment sur mon cœur, je jugeai que toute ouverture de ce genre serait le signal d'une rupture. Je me contentai donc de saisir cette occasion favorable pour témoigner à Milord F., combien son estime et son suffrage étaient nécessaires à mon bonheur, et que je croyais ne pouvoir mieux les mériter que par l'aveu de mes fautes passées et du sincère repentir qui les avait suivies. Je lui fis un narré exact de ma vie, et je terminai par l'expression de ma vive gratitude pour toutes les bontés de sa famille pour moi. Milord F. fut vivement ému à ce récit; me serrant la main, il me dit : Brave jeune homme, des erreurs passagères ne sont point irrémissibles, surtout lorsqu'on les répare aussi bien et aussi promptement que vous. Votre père a été étrangement abusé dans la confiance qu'il a accordée à un homme qui l'a déméritée. Dès ce moment je me charge de vous éclairer dans vos démarches; cependant c'est à la condition que si Milord votre père vous interdisait cette liaison, vous viendriez avec la même noble confiance m'en faire part,... nous n'en demeurerions pas moins bons amis, mais le fils doit une obéissance implicite à son père, comme le père doit cette soumission à Dieu et aux lois. Jusqu'alors vous serez admis dans ma famille comme dans la vôtre. Je portai la main de Milord sur mon cœur, avec la plus

vive émotion..... je bégayai des sentiments de gratitude. Cet instant me vit à la fois le plus heureux et aussi le plus infortuné des hommes. Au moment où Milord devenait mon appui, mon conducteur, je le trompais.....je désobéissais à un père prêt à m'abandonner et toute ma félicité était empoisonnée par mes remords. Quelle existence affreuse que la mienne! aimé de Célestina, j'en avais obtenu l'aveu; comblé de bienfaits et d'honnêtetés par une famille qui était devenue la mienne, j'apercevais dans le lointain l'auteur de mes jours maudissant son fils, ce fils, qui après l'avoir abandonné, le laissait isolé sur la terre. J'entrevoyais ce père passer ses derniers jours dans l'amertume et le désespoir. Vingt fois je fus sur le point de partir, de le rejoindre, pour chercher d'obtenir à ses pieds le bonheur. Je lui écrivis les lettres les plus respectueuses, les plus tendres, les plus pressantes. Je lui exposai avec fidélité tout le tableau de ma conduite. Je lui parlai de M. O. avec ménagement, mais de manière à lui ouvrir les yeux..... tout fut inutile; sa réponse portait : « que la seule » manière qui me restât de lui prouver évidemment » mon affection et ma soumission, était de repasser » immédiatement en Angleterre et de venir serrer les » nœuds qu'il m'avait préparés avec lady P. » personne pour laquelle je me sentais la plus forte antipatie, et il terminait ainsi : « Comme d'après la con» naissance que j'ai de vos écarts, ainsi que du peu » de respect et d'attachement que vous avez pour un » père qui se faisait une gloire de vous nommer son

» fils, je ne serais point surpris de vous voir persé-
» vérer dans la rebellion. Je vous envoie donc sous
» ce pli l'acte de votre émancipation, les titres de vos
» biens maternels et celui d'une rente annuelle de cinq
» cents livres. Mais, souvenez-vous que dès le jour
» que vous accepterez cet envoi, quoique vous por-
» tiez un nom que votre conduite déshonore, dont
» vous êtes personnellement indigne, je ne vous re-
» garderai plus que comme un étranger.... Ah! qui
» aurait cru que je serais le dernier de ma famille?
» Votre présence peut seule me servir de réponse;
» c'est votre père en cheveux blancs, et déjà un pied
» dans la tombe, qui prend ce titre pour la dernière
» fois. »

Je perdis la raison à la lecture de ces déchirantes lignes; le bandeau de l'illusion fut subitement déchiré. En revenant à moi je voulus partir, mais la perspective d'un mariage comme celui proposé me fit reculer d'horreur..... ensuite l'idée de me séparer de Célestina m'arrachait la vie.... la pensée d'un père irrévocablement perdu pour moi, me perçait l'âme.... ma position était affreuse.... J'apercevais le blâme général, l'indignation de tous et pas un ami pour me consoler, pour me guider, puisque le seul que je possédais eût été le premier à me plonger dans l'infortune.... De toutes parts je me voyais entouré d'abîmes profonds, sans issue pour les fuir. Dans ce premier moment d'égarement, sans l'arrivée de Fritz, je terminais ma triste existence. Mon valet de chambre parut pétrifié à mon aspect; il m'apportait

une invitation de Milord F. ; je fis répondre que j'étais malade ; j'eus en effet des vertiges et je me mis au lit. Milord vint avec empressement me voir, mais je gardai le silence aux pressantes questions de l'amitié la plus tendre ; il me quitta très-inquiet.... La nuit qui venait de finir avait été la proie des réflexions les plus sinistres et aussi des projets les plus coupables. Mon premier soin, au jour, fut d'écrire à mon père aussi respectueusement qu'il m'était possible de le faire. Je le suppliai de me pardonner mes fautes passées, je justifiai ma conduite présente et je le sollicitai de me rouvrir son cœur paternel, en fermant l'oreille à la calomnie. Je l'assurai de mon désir d'aller me jeter à ses pieds et de lui prouver, par ma soumission et mon obéissance, tout l'amour que je lui portais. Je lui affirmai que j'étais prêt à lui sacrifier le bonheur de ma vie en renonçant pour jamais à Célestina, mais j'ajoutai que pour l'amour de Dieu il ne me contraignît pas à épouser une personne pour qui je me sentais une répulsion semblable à celle que j'éprouvais pour lady P. Je terminai enfin en l'assurant que quelque douloureux qu'il me fût de quitter un nom dont je faisais ma gloire, je l'abandonnerais cependant pour celui de ma mère, s'il me jugeait indigne de me parer du sien ; que, voulant toujours dépendre d'un père qui m'était aussi cher que la vie, je le conjurais de reprendre ses dons, de retirer l'acte d'émancipation. Je cherchai de le toucher par tous les points. Je n'épargnai ni supplications, ni témoignages de tendresse, et j'attendis dans la plus grande

anxiété la réponse à ce volumineux paquet.... Ah! quelle est cruelle l'attente!... si parfois la réussite vient à sourire, combien souvent l'issue la plus poignante porte-t-elle dans l'âme et ses terreurs et ses angoisses. La certitude frappe mortellement; mais la barbare attente assassine à chaque instant, elle ne peut arracher une vie que l'espérance ne fait renaître que pour la rendre le but de coups plus sensibles. Cette funeste alternative fut mon existence pendant le mois qui s'écoula jusqu'au retour du courrier, qui devait prononcer sur mon sort. »

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, septembre.

Je terminai ma précédente, au moment où Milord, dans les agitations de l'angoisse, attendait la réponse de son père.... Elle ne fut que trop conforme à ses craintes, et la grosseur du paquet lui annonça, avant de l'ouvrir, qu'il n'avait pu ni adoucir, ni fléchir son juge. « J'espérai, continua-t-il, du temps et de mes soins. Cachant à tous les yeux les menaces et l'arrêt qui accompagnaient mon émancipation, je communiquai à Milord F. cette pièce importante et lui demandai la main de Célestina. Au premier moment, il

insistait pour que ce fût mon père qui fît lui-même cette démarche; mais, inférant de mon émancipation que c'était un moyen ménagé par ce père altier pour ne point se compromettre ni se démentir, il accéda, mais non sans laisser percer une répugnance des plus marquées.

J'annonçai à Célestina que, mon père bornant mes revenus, nous serions obligés de vivre sur le continent, ou de nous retirer dans une petite terre que je possède au Yorkshire, si nous repassions en Angleterre. Elle ne s'affligea point d'un état médiocre, son désintéressement me la rendit mille fois plus chère encore. Le mariage fut célébré et nous passâmes en Italie.

Sans l'incessante idée d'un père vivement irrité et profondément blessé de la conduite d'un fils pervers et ingrat, j'aurais joui de toute la félicité possible, puisque j'étais uni à l'épouse la plus aimable et la plus vertueuse.

J'adressais régulièrement des lettres à mon père, mais elles restaient sans réponse. Milord F. et Célestina s'abstenaient de m'en parler, n'ignorant pas le chagrin que j'éprouvais de ce silence. Malgré le bonheur que je goûtais, je devins triste et rêveur; ah! qui pourrait être satisfait et tranquille avec la malédiction d'un père? Dix mois s'étaient écoulés depuis mon mariage, lorsque, sorti un jour, j'eus le malheur de faire une chute de cheval et de me casser une jambe. Rapporté à la villa que nous habitions, Célestina et ses parents se trouvèrent dans un état

plus à plaindre que le mien. Les soins les plus tendres me furent prodigués. Appelé de livrer des lettres de change, je remis à Célestina la clef du secrétaire où elles étaient renfermées. Par une fatalité inexprimable, j'avais oublié de rentrer dans le secret la funeste correspondance de mon père, dont la lecture m'abreuvait d'autant plus d'amertume que chaque jour je redoutais que l'arrivée de la malle m'apportât la nouvelle de sa mort. Plus mes craintes augmentaient et plus je ressentais le besoin de revoir cette écriture chérie, moi qui en étais privé depuis si long-temps. Et quoique ces lettres renfermassent le poison de mon existence, je ne pouvais en arracher mes yeux. Célestina, dis je, qui cherchait à percer le funeste secret qui détruisait ma tranquillité, s'empara du fatal paquet et passa dans son appartement pour en faire la lecture. Trop vive pour attendre d'être assise, elle parcourait en marchant ces lignes si outrageuses et pour moi et pour sa famille; mais lorsqu'elle en vint à cette malédiction prononcée avec tant de force, elle évanouit.... Dieu! aurai-je la force d'achever?.... en tombant, elle rencontra l'angle d'une table de marbre, où elle se fit une large blessure à la tête.... Des cris plaintifs, un gémissement déchirant, attirèrent tous les habitants de la maison à la pièce d'où ils partaient.... Ces cris avaient vibré jusqu'au fond de mon âme, et je voulus voler à l'endroit d'où ils s'étaient fait entendre; mais je n'étais pas hors de mon lit que ma jambe, remise depuis quatre jours seulement, sortit de son appareil, et les douleurs devinrent

si vives que je perdis la connaissance et presque la vie. Eh ! pourquoi Dieu, dans sa bonté, ne me retira-t-il pas à lui, puisque je ne devais rester sur cette terre que pour être le plus infortuné des hommes?.....Les chirurgiens accoururent et donnèrent leurs secours et à Célestina et à moi.... Dès que je repris le sentiment de mes douleurs, je demandai à grands cris de voir mon épouse, de savoir ce qui lui était arrivé ; on m'en cacha la cause ; on me dit seulement qu'atteinte d'un vertige, elle s'était faite une profonde blessure.... que, sortie de son évanouissement, la première chose qu'elle avait exigé pour sa tranquillité était que je me contenterais des nouvelles qu'on m'apporterait d'elle, sans que je fisse aucune tentative de bouger de mon lit.... Jusqu'à un certain point, ceci était vrai ; mais, mon ami, je vous laisse à juger de l'état affreux de Milord F. et de ma belle-mère, eux qui venaient me consoler et me donner des nouvelles de leur fille, de cette chère Célestina, elle qui, depuis un mois, n'existait plus..... Son dernier mot avait été pour moi..... Jour abhorré...dont la lumière devint mon supplice... je ne la verrai donc plus, cette Célestina, elle qui me tenait lieu de tout ! Je jetai des cris affreux ; je voulus aller vers son tombeau : c'est en vain qu'on chercha à me retenir.... je me prosternai sur ce dernier asile ; puis, la perte que j'avais faite se retraçant dans toute sa force, je me roulai au pied du monument ; je mordis cette terre qui renfermait le seul objet de ma tendresse ; je meurtris mon visage contre ce marbre aussi froid qu'insensible... On m'enleva de ce lieu, où

j'aurais voulu terminer mon existence ; je fus, pendant quinze jours, dans le plus affreux délire ; on avait placé un appareil sur mes blessures, je l'arrachai ; il fallut me lier....

De profonds soupirs s'échappaient de ma poitrine oppressée ; Milord serrait fortement ma main ; après quelques minutes d'un profond silence, il continua ainsi : « Les fortes commotions que j'avais reçues, la profondeur de mes maux physiques et moraux, la tristesse qui avait miné sourdement et depuis long-temps ma santé, tout contribuait à me plonger dans un état d'abattement qui présageait que je ne vivrais plus long-temps, si l'on peut appeler vivre l'état d'un homme qui se soutient à peine, qui garde un silence absolu, qui ne mange que par contrainte, enfin qui ne prend part à rien de ce qui se passe autour de lui. C'est de la sorte que je passai six mois. Milord F. et son épouse, qui me chérissaient et qui craignaient de me perdre, se décidèrent à me faire voyager ; mais, après avoir parcouru toute l'Italie, fléchissant sous une sombre mélancolie, je n'avais vu qu'un objet, je n'avais songé qu'à lui, qu'au tombeau de Célestina. Mes larmes coulèrent, et alors commença à se faire sentir la bienfaisante main du temps. Nous étions venus fixer notre séjour en Suisse ; l'air vivifiant de cet heureux pays me fit beaucoup de bien, et lorsque je pus écouter avec quelque peu d'attention un discours suivi, mes parents adoptifs, qui m'avaient comblé de tendresse et de soins ; eux, qui m'aimaient comme leur propre enfant, qui avaient sacrifié toutes leurs plaintes

pour n'écouter que les miennes ; eux, dont j'avais abreuvé l'existence d'amertume et qui ne m'en pressaient pas moins sur leur sein, sur ce sein où j'avais enfoncé le poignard de la douleur et du désespoir, m'annoncèrent qu'il fallait nous séparer. Ce fut alors que j'appris qu'ils n'ignoraient aucune circonstance de ma rupture avec mon père ; mais, aussi délicats que tendres, ils me l'avaient caché jusqu'à ce jour ; aussi généreux que nobles, ils me plaignirent sans faire entendre des reproches qui auraient été si bien fondés.

Je me rendis à leurs conseils. Mon cœur parlait comme les leurs ; je partis, mais non sans leur avoir fait promettre que, si j'étais repoussé de mon père, je retrouverais toujours les mêmes sentiments et un asile auprès d'eux, et que, dans tous les cas possibles, nous entretiendrions une correspondance suivie. Hélas ! elle ne dura pas long-temps ; puisque six mois après, à huit jours l'un de l'autre, ils furent rejoindre ma Célestina. Partagez avec moi la douleur profonde que j'éprouvai à cette perte aussi cruelle qu'irréparable, puisque jamais je n'avais eu un aussi pressant besoin qu'à cette époque de leurs salutaires avis.

Arrivé à Londres, mon père me fit refuser sa porte ; mais, sûrement touché de compassion pour mon état, ou ayant appris peut-être que je me proposais de repartir, il me fit dire qu'il me recevrait. Je demeurai indécis si je profiterais de cette permission, lorsque je reçus une lettre de l'excellent Milord F., qui me marquait qu'il serait plus tranquille lorsqu'il me saurait rentré en grâce. Ce fut donc

autant pour eux que pour moi que je me décidai à me présenter à l'hôtel B. Je tressaillis à la vue de mon père; le premier mouvement le porta à m'embrasser. Je tombai à ses pieds; des larmes coulaient de nos yeux... Cette première effusion passée, il reprit sa rigueur et m'accabla de reproches; mais s'apercevant que je demeurais muet et que mon état était déplorable, il s'arrêta; puis, en me qualifiant de son cher et de son unique fils, il me demanda si j'avais voulu le faire descendre dans la tombe avec le désespoir dans l'âme. Son attendrissement effaça de ma pensée les duretés dont il venait de m'accabler. Je ne vis plus en lui qu'un père offensé et à qui j'avais failli faire perdre la vie par mes égarements. Je m'accusai, je sollicitai l'oubli du passé, et, dès ce jour, nous vécûmes très-unis; il ne fut jamais question de mon mariage, ni de la famille F.

L'aimable correspondance que je recevais de Suisse, les bontés intarissables et toujours nouvelles d'un père qui me bénissait alors, et qui m'avait rendu plus riche que je ne le désirais, quelques relations que je m'étais formées, enfin ma présentation à la cour, où mon histoire était connue et avait attendri tous les cœurs; la bienveillance et l'intérêt qu'on me témoignait, tout me rendit insensiblement à moi-même, lorsque mon père, qui, malgré son long silence, ne gardait pas moins ses anciens projets, m'en renouvela l'ouverture. Je fus atterré à ce coup inattendu. La perte si récente de la plus aimable comme de la plus chérie des femmes, était en-

core trop poignante à mon cœur pour pouvoir entendre une pareille proposition sans la plus vive répugnance, même sans horreur. Je voulus en écrire à Milord F., mais la réponse fut l'affreuse nouvelle de leur décès. Je pris le deuil, mon père en parut très-mécontent, cependant il ne m'en fit pas de reproche et se contenta de me dire : je supporte toutes vos fantaisies, parce que j'espère qu'une fois en votre vie vous obligerez un père moribond. Je le priai de me laisser passer le temps de l'affliction, qui n'était guère tel pour lui et je lui promis de suivre alors ses volontés. L'idée que mon père fût toujours fondé dans ses reproches ; la crainte qu'une nouvelle désobéissance, qu'il nommait une rebellion ouverte, lui donnât le coup de la mort ; le charme de ses derniers jours que ma condescendance allait rendre les plus fortunés de sa vie, ou que mon entêtement abreuverait de fiel ; tout ce qu'un fils doit à son père, devoirs que Milord F. m'avait rendus légitimes, quoique souvent injustes ; la pensée que ce cher défunt approuverait un sacrifice si douloureux s'il vivait encore ; enfin il n'y eut pas jusqu'à cette précieuse et uniquement chérie Célestina, à qui, dans cette circonstance, je renouvelai à jamais le don de mon cœur et l'hommage de tous mes sentiments. C'était dans son sein angélique que désormais je viendrais déposer tous mes maux et mes tourments ; elle qui avait embelli et semé de fleurs tous les instants que nous passâmes ensemble. Plus je revenais sur le passé et plus le présent me paraissait déses-

pérant. Je redevins morne et rêveur ; je fis quelques visites à lady P., qui, à l'issue de chacune, perdait davantage à mes yeux.... Elle poussa même l'indécence à s'amuser de mon deuil et de mes regrets. Je n'y retournai alors qu'avec la plus grande répugnance.... Pourquoi vous ennuierais-je plus longtemps de détails déplorables ?.... J'épousai lady P. Je crois que si l'on pouvait assister à ses propres funérailles, on ne serait pas plus triste que je ne le fus le jour de ces secondes noces.... La seule chose qui me soutenait, était la satisfaction de mon père ; il semblait rajeuni de vingt ans ; il me comblait de caresses, et jamais il ne fut aussi communicatif avec moi.

L'orage ne gronda pas tout de suite. Puisque je ne pouvais pas être tendre époux par amour, j'avais résolu l'essai de le devenir par raison et par devoir... Tout téméraire que fût cet engagement pris avec moi-même, j'avais assez de force d'âme pour le soutenir ; mais je fis la funeste épreuve qu'en mariage la froide raison ne tient jamais lieu des élans du cœur. Que la vie est longue quand elle n'est semée que d'épines, tandis que c'est à l'amour qu'on doit les roses qui font oublier les blessures inévitables de l'existence.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que je crus devoir faire de délicates observations à ma jeune épouse, qui, par ses dissipations et ses folies, portait de rudes atteintes à ma fortune. Son faste était porté si loin, qu'elle effaçait sa souveraine ; ses profusions étaient sans bornes. Toute ma douceur,

revêtue du masque de la tendresse, ne put me sauver d'un déluge de sarcasmes et d'allusions piquantes. On m'accusait d'avarice et de parcimonie ; on ajoutait qu'il fallait que l'argent suivît sa course ; on demandait ce que deviendrait la société, si le riche enfouissait son or. Je sentis que si je m'engageais dans une semblable discussion, bouillant comme je le suis, je ne m'arrêterais plus, ce dont je serais désolé ensuite. Je me contentai seulement de faire observer qu'un peu de modération dans nos dépenses était le léger sacrifice que je réclamais d'elle, et quoique nous fussions peut-être aussi riches que le roi, il n'était guère bienséant d'effacer S. M. la reine. Comme je me retirai pour ne rien gâter, elle me crut vaincu, et loin de modérer ses extravagantes dépenses, ce n'était que caprices nouveaux, que superfluités de tous les genres et d'une ruine incalculable. Je ne vous parle point outre cela d'une maison où on quintupla les domestiques, où tous les jours il y avait table ouverte, outre un service régulier de douze couverts, et me tairai sur les plus magnifiques cadeaux, présentés à chaque occasion à des amies. Je parlai de cette métamorphose à mon père, je le trouvai aussi ulcéré que moi. Comme il pouvait s'accuser de tous ces maux, m'ayant forcé à ce mariage, il souffrait beaucoup sans oser me le confier. Incontestablement il serait survenu quelque fâcheux éclat, mais ma femme m'ayant annoncé sa grossesse, dès cet instant on eut plus que jamais, pour elle, tous les égards et tous les ménagements possibles. Notre douceur et

nos prévenances l'encouragèrent; tout devint extravagant à l'hôtel B. Mon père que ce spectacle déchirait ne put le supporter davantage; il expira dans mes bras, en me sollicitant de lui pardonner tous les chagrins auxquels je serais en proie par son fait, et s'accusant de s'être privé du vrai bonheur par sa faute. En me baissant pour lui donner des soins, le portrait de Célestina s'échappa de dessus mon cœur; il le fixa avidement, porta ensuite ses yeux sur moi.... mes larmes servirent de réponse. Ce visage angélique si simple le frappa, il lui adressa ces mots : *me pardonnerez-vous aussi?* puis l'ayant porté sur ses lèvres, ce fut son dernier mouvement..... Quelle scène déchirante! par combien d'endroits elle perçait mon cœur. Ce père que je ne reverrai plus ici-bas, ce père reconnaît ses torts sans pouvoir les réparer, et la cause qui le précipite au tombeau est aussi celle de tous mes malheurs...., Divine Célestina, intercède en sa faveur auprès du Grand Maître des destinées; il a tout effacé pour toi, puisqu'il a reconnu son injustice et que son dernier soupir t'appartint..... Je restais le seul malheureux dans ma maison, où, sauf le fidèle Fritz, qui est encore avec moi, personne ne prenait part à ma douleur. Celle de lady B. ne fut que d'étiquette, on n'en vit pas moins de monde, seulement plus à la sourdine.... . . . .

Je trouvai dans les papiers de mon père toutes les noirceurs écrites par l'infâme O., qui, lui-même, s'était vu forcé à épouser une jeune Nîmoise après l'avoir rendue mère. Je me fis un devoir de lui repro-

cher sa scélératesse, ce qui ne m'empêcha point de lui continuer la petite pension alimentaire que mon père lui suspendit le jour même de mon retour sous le toit paternel ; je n'y mis que la seule condition que jamais je n'entendrais plus parler de lui. Ce fut donc sur la tête de son fils que cette rente fut constituée. Milady B.. devint mère d'un fils. La naissance de cet enfant ne me donna qu'un éclair de bonheur. La mère renonça au premier de ses devoirs en refusant d'allaiter elle-même celui à qui elle venait de donner le jour. Avec la santé, elle revint à sa vie dissipée, aussi l'innocent marmot fut-il abandonné à des mains mercenaires et son père seul s'occupa de lui. Ce père n'eut plus de joie qu'en ce fils.... Hélas! encore aujourd'hui que je le comble de bienfaits, ne pouvais-je pas espérer que de lui me viendraient les plus douces consolations! Eh bien, c'est ce malheureux enfant qui me perce le sein...» Ici Milord se couvrit les yeux et garda un profond silence... il le rompit pour dire : Les circonstances qui s'étaient succédées m'avaient fait renvoyer à la seconde année pour vaquer à l'examen de l'état de mes dépenses ; cependant je ne voulus pas aller plus loin sans être éclairci sur ce point important. Que devins-je lorsque j'appris de la bouche de mon intendant, que dans ce court espace de temps nous avions dissipé cinq fois la valeur de nos revenus? J'entrai immédiatement chez lady B. et lui exposai notre état de situation ; elle ne fit que rire de ces chiffres, grimoire, disait-elle, auquel elle ne connaissait rien. Je lui fis alors deux propositions à choix, la pre-

mière d'aller vivre dans une de nos terres, assez éloignée de la capitale, sans y voir d'autres personnes que quelques voisins et d'élever là notre fils, ou bien, d'un commun accord, de demander notre divorce; que je lui laisserais l'entière jouissance des revenus de ses biens, s'élevant à trois mille guinées, auxquels j'ajouterais une rente égale de mes propres deniers, rente qui prendrait fin si elle venait à se remarier. Cette seconde proposition lui plut infiniment. Elle ne m'avait jamais aimé et ne m'avait épousé qu'à cause de mes grands biens.... Les parties se trouvant d'accord, en moins de deux mois tout fut terminé. LL. MM. eurent la bonté de me féliciter de cette séparation, ajoutant que tout le scandale retombait sur la divorcée.

Dès ce moment et jusqu'à ce jour elle n'a discontinué, et vraisemblablement jusqu'à la fin de sa vie elle ne cessera jamais la même dissipation et le même faste. Ses revenus sont insuffisants pour le soutenir, aussi bien souvent surgissent des actes de saisie sur ce qui doit échoir de ses quartiers. Deux fois déjà j'ai acquitté ses dettes. Cette femme, qui a quelque part encore à mes bienfaits, m'a ravi le cœur de mon fils. Elle me fait passer pour un monstre à ses yeux. Trop jeune pour qu'il pût voyager avec moi, je le laissai entre les mains d'un ami et de son épouse, qui, n'ayant pas d'enfant, l'ont soigné comme s'il leur appartenait. Arrivé à l'âge où il devait entrer à l'université de Cambridge, il y fait d'excellentes études, ses professeurs en sont parfaitement satisfaits..... Mais à quoi

me servent ces éloges ? ils sont donnés à un étranger, à un homme qui me déteste, qui fait plus, qui me le laisse entrevoir chaque fois que je me rapproche de lui. Oh, mon ami, existe-t-il un père, un homme plus infortuné que moi ?

Tout ne me semble pas désespéré, Milord, lui répondis-je ; non, tout n'est pas désespéré ; mon cœur me crie qu'un temps meilleur peut venir et que peut-être cet avenir rachètera le passé.... Maintenant que vous ne nous avez pas jugés indignes de connaître la source de vos peines, daignez continuer à vous épancher dans le sein de l'amitié. Puisez-y ces consolations de chaque instant, qui à elles seules sont déjà un si grand soulagement, surtout quand on s'adresse à des âmes qui nous comprennent. Cherchez à reprendre votre sérénité, et croyez que notre propre bonheur serait grandement altéré si nous ne réussissions pas à vous rendre à la félicité.

On dirait que la douce espérance semble vouloir réchauffer le cœur de Milord, son existence a décidément changé de face, depuis qu'allégé du fardeau de ses chagrins, nous le partageons. Jadis il y avait des jours où une noire mélancolie s'emparait de lui, maintenant il est d'une égalité d'humeur parfaite. Des choses douces et consolantes lui sont constamment offertes par la sensibilité et la délicatesse, aussi le Grand-Rocher lui en est-il devenu mille fois plus cher. Les caresses de mes enfants n'ont plus pour lui l'amertume qui les accompagnait ; bien qu'ils ignorent tout, semblent-ils avoir augmenté d'affection pour lui.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, octobre.

Milord B., redevenu libre et allégé d'une épouse dissipatrice, demeura fort peu de temps à Londres. Il mit ses affaires dans le meilleur ordre, et se souvenant que l'œil du maître est urgent dans les propriétés rurales, il passa tous les étés dans ses terres, les parcourant ainsi l'une après l'autre. L'hiver, quand les affaires publiques ne le retenaient pas en Angleterre, il passait en Italie. Son cœur l'appelait à Florence, c'est ainsi que nous le vîmes plusieurs années. Cet arrangement ne l'empêcha point d'être chargé de missions importantes auprès de différentes cours du continent, missions qui l'empêchèrent aussi de se charger de l'éducation de son fils. Les remercîments que tu m'adresses pour tous les détails renfermés dans mes dernières lettres, me conduisent à supprimer les excuses que je me proposais de te faire aggréer pour leur volumineuse longueur. En revanche, reçois nos remercîments pour la musique que tu nous a envoyée. Quels morceaux délicieux que les N[os] 15 à 20! Ceux qui précèdent ont produit sur Milord un effet inexprimable; quels souvenirs enchanteurs et déchirants ils ont ré-

veillés dans son âme, quelles émotions douces et cruelles ils ont fait vibrer! pendant quelques moments j'ai craint qu'il ne pût en soutenir l'effet.

Les soirées, devenues plus longues, nous ont permis deux fois par semaine de former de petits concerts. Nous réunissons suffisamment d'instruments entre nous, pour qu'aucune partie ne manque. Milord a bien voulu être notre maître de chapelle; jamais Théodore ni Laure ne manquent à ces réunions, où aucun étranger n'est admis. Nous en bannissons également toute expression passionnée. Nous avons remplacé les strophes pleines de feu, par d'autres dans lesquelles nous chantons l'amitié, la bienfaisance, la modestie, l'amour fraternel et filial, enfin les beautés de la nature. Jamais nous n'oublions le morceau d'action de grâces pour les bienfaits du Maître de la nature.

La semaine dernière le temps était si beau et l'atmosphère si calme, que nous nous décidâmes à exécuter un peu de musique sur l'eau. La lune en son plein venait caresser le lac de ses rayons argentés, la surface mobile les reflétait sous mille formes. Nos accents furent aussi harmonieux que touchants, ils répandaient une tendre mélancolie. Comment pourrais-je dépeindre tout ce que cette soirée eut de charmes?

Milord doit passer en Italie, tu le verras sans doute. Avant qu'il soit à Florence, veuille charger quelqu'un d'habile de dessiner avec les plus scrupuleux détails le tombeau qui se trouve dans les jardins du marquis P., et tu me feras passer ces dessins

sans perte de temps. Milord B. paraît décidé à acheter ces jardins; il réussira sans doute, parce que le propriétaire actuel n'y tient que médiocrement; d'ailleurs il a fixé son domicile à Naples, et autant vaut n'avoir pas de possession que d'en être si éloigné et de n'y venir jamais.

Mes fils viennent de me soumettre la note de l'emploi des trois cents livres que je leur donnai à chacun l'année dernière, à peu près à cette époque. Quelle n'a pas été ma satisfaction en voyant que ces frères ont réuni leurs capitaux pour en faire un usage mieux entendu et doubler leurs jouissances en les partageant! A l'exception de deux ou trois articles, avec quel discernement, avec quelle délicatesse ne se sont-ils pas acquittés de l'aimable bienfaisance? Je dois des grâces au ciel pour m'avoir donné des élèves dotés d'un cœur généreux. Leurs bienfaits ne se sont pas seulement montrés par des dons d'espèces, mais par d'autres moyens à leur portée. Tu en jugeras en lisant la copie de leurs comptes que je joins à celle-ci. Observe que les deux frères en mettant leurs biens en commun, se sont associé leurs sœurs, et que n'ayant pas toujours bien calculé leurs moyens, ils se seraient trouvés gênés le dernier mois, s'ils n'eussent sacrifié la plus grande partie des soixante livres que je leur avais données pour leurs plaisirs. J'ai fait mes observations, je les ai engagés à persévérer dans la route où ils sont entrés, et la même somme leur a été versée pour l'année que nous allons parcourir. Ce

jour en a été un beau pour eux ; puissent les douceurs de l'humanité et de la bienfaisance leur en faire passer souvent de pareils !

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, octobre.

Jamais temps, dans cette saison, ne fut plus beau que celui dont nous jouissons depuis une quinzaine. Comme si le flambeau du jour voulût nous habituer à sa prochaine absence, il se voile le matin pendant quelques heures. Les brouillards qui le masquent se dissipent plus tard ; déjà on découvre les parties élevées du pays, semblables à des îles. Bientôt après se montrent le clocher, les girouettes et le faîte des maisons. Un vent quelque peu vif qui s'élève, nous débarrasse de ces masses ambulantes, et la contrée nous offre alors un tableau ravissant par les mille teintes qui la parent. Aux charmes du printemps se réunissent les riches dons de l'automne. Le soleil s'empresse de faire disparaître l'humidité, il anime, il vivifie tout. Aussi, avec quelle joie les vendangeurs ne saluent-ils pas cette bienfaisante chaleur ! Les cris qu'ils poussent se répètent de proche en proche, d'un bout de la côte à l'extrémité de La Vaud, et font retentir les échos du Jura.

Le pampre rouge et jaune laisse veuve la feuille verte; il ne fait que mieux ressortir la riche nuance de la grappe, dont la graine juteuse force à céder sous son poids la branche qui la vit naître et qui la nourrit si abondamment ; mais la main du vendangeur va en s'enrichissant soulager le sein maternel. Charmante métamorphose! ces fruits de la vigne cessent d'être contenus dans des paniers. Il faut des vases pour recevoir cette liqueur aussi blanche que du lait, aussi douce que du miel, vraies eaux des fleuves poétiques des anciens, qui n'étaient pas plus heureux, mais bien plus sages que nous. Bientôt ce nectar, jaloux de devenir pur et limpide, quitte la robe de l'innocence pour revêtir celle de l'esprit; en devenant pétillant, hélas! il a perdu sa douceur. Il en est aussi de même chez l'homme; en arrivant à la science, il voit petit à petit disparaître ses qualités primitives.

Milord est enchanté de ces jours de vendanges. Nulle part, il ne se trouve aussi bien qu'aux vignes, d'où, avec mon père, ils nous rapportent de ces grives grosses et grasses, qui, après s'être bien nourries dans nos vignobles, viennent payer un tribut à notre table.

Mais ce sont mes élèves qui jouissent au milieu de ces travaux. Les chants, les bossettes, le pressoir qui gémit, les chars qui vont et viennent; mes filles qui vendangent, la maman, qui avec le fruit de nos ceps vaudois, a l'art de composer des vins de pays divers. Ses enfants sont ses aides; il faut voir avec quelles

délices ils sont à ses ordres, et avec quel empressement ils travaillent sous ses yeux.... Quelle niche de tromper les gourmets, surtout ceux qui se donnent pour les plus habiles connaisseurs.

Nous avons une véritable obligation aux vendanges, puisque sans elles Milord serait déjà parti. Il n'attend que leur fin pour traverser les Alpes. Quelquefois nous nous surprenons chagrins de ce qu'il ne part pas, parce que la saison avance et rend ces défilés très-dangereux. Nous l'engageons à rester, mais son cœur l'appelle aux environs de Florence, où il compte séjourner deux mois ; de là il passera un mois à Naples, puis il se rendra en Angleterre. Quels souvenirs précieux il nous laissera de son séjour ici, auxquels il a ajouté trois gages, d'abord son indissoluble amitié, ensuite le portrait de Célestina, qu'il nous donna hier à dîner. Ce fut une bien touchante surprise. Fritz s'était rendu la veille à Genève, pour porter des ordres aux domestiques qui y sont restés. A son retour, il remit un paquet à son maître, qui parut fort ému. Il nous demanda la permission de l'ouvrir. S'étant approché de la fenêtre, il s'écria : c'est parfaitement elle ; puis venant à Caroline, il lui dit : Madame, vous qu'on ne peut voir sans bénir, et dont l'amitié est le plus précieux trésor, daignez continuer l'intérêt que votre belle âme m'a laissé percer jusqu'aujourd'hui, et mettre le comble à toutes vos bontés pour moi, en accueillant tout ce qui me reste d'une épouse qui eût été digne d'être votre amie. Si elle n'eut pas vos traits, son cœur

était semblable au vôtre...... Une émotion toujours croissante l'empêcha d'en dire davantage, une faiblesse allait se trahir. Caroline prit le portrait, et ses yeux pleins de larmes répondirent pour elle ; elle porta les traits de Milady sur sa bouche, et dès que chacun les eut considérés, ce portrait, qui est fort beau, fut placé où il restera désormais. Célestina dut être une bien jolie femme, sa figure respire la plus grande douceur, jointe à une teinte de mélancolie. Enfin le troisième gage que nous a laissé Milord, c'est sa promesse solennelle de nous écrire souvent et d'être rendu au Grand-Rocher dans la première semaine d'avril, accompagné de son fils, à qui nous adresserons dans le temps une lettre d'invitation. Nous réunirons alors tous nos efforts pour ramener ce fils à son père, surtout à un père comme celui-là. Milord fait ses préparatifs de départ, un assez bon nombre de ses affaires resteront au Grand-Rocher. M. John ne sera pas moins affligé que nous de l'éloignement de Milord, pour qui il fait profession d'une haute estime.

Toutes réflexions faites, si tu parvenais à découvrir le sculpteur qui éleva le tombeau à Célestina, j'aimerais fort qu'il voulût en travailler un parfaitement semblable. Ceci n'empêcherait point que tu eusses la bonté de faire faire le dessin très-exact de celui qui est dans les jardins du marquis P., afin que le local au Grand-Rocher soit préparé absolument semblable au premier.

Nous n'avons pas voulu quitter le Grand-Rocher

sans faire nos adieux au digne curé de Hauterive. La semaine dernière la maisonnée complète, compris M. John, Théodore et Laure, s'embarqua ; la chaloupe nous recelait tous ; nous traversâmes le lac à force de rames en luttant contre un petit vent d'est. Les Foron étant tous absents, nous nous rendîmes directement à la cure, où nous trouvâmes le vénérable vieillard aux cheveux blancs comme neige.— Oh! mes amis, s'écria-t-il, quelle heureuse journée pour moi ! j'en rends grâce à Dieu. Courbé sous le poids des années, affaibli par mon grand âge, je n'ai plus que des volontés et des désirs, sans pouvoir accomplir ni les uns ni les autres. Je le sais, je n'aurais qu'à parler, mes enfants me porteraient plutôt dans leurs bras, et quand je sors de ma chambre pour jouir des bénignes influences du soleil, ils sont tout joyeux, et le dimanche ils me transportent à l'église et m'en rapportent après l'office. Mes amis, vous l'avouerai-je ? je craignais que vous m'eussiez oublié ; cependant je savais que vous étiez encore au Grand-Rocher ; je comptais vous écrire demain par Foron, qui est un bien brave homme, et qui, grâce à Dieu et à vos bienfaits, est dans une aisance qu'il reverse sur ses voisins ; c'est ainsi qu'il acquitte sa dette envers vous. Je dis donc que je vous aurais écrit, mais le bonheur inattendu de vous voir et de m'entretenir avec vous est mille fois plus doux et mieux senti. Nous lui présentâmes nos excuses d'être demeurés si long-temps sans le visiter. Les sincères témoignages d'affection que nous lui donnâmes parurent lui causer un grand

plaisir, ainsi que la promesse que nous lui fîmes de venir plus souvent à Hauterive l'année prochaine. Mes amis, reprit ce digne vieillard, goûtons les biens présents sans calculer ceux de l'avenir. Ceux que nous possédons sont réels, tandis que les autres peuvent nous échapper; d'ailleurs c'est la quatre-vingt-dixième fois que j'ai vu la riche automne étaler avec profusion ses trésors, tandis que les glaces de l'âge me surchargent. Qui sait si je verrai renaître les fleurs du printemps? je n'ose point l'espérer; dans tous les cas, la volonté du Maître soit faite, toute amertume a cessé pour moi, puisque j'ai eu le bonheur de voir ceux que j'aime sincèrement. Nous étions fort attendris, et nos caresses répondirent aux siennes. Nous l'engageâmes de se ménager; nous avions apporté avec nous un panier de vins généreux et d'autres cordiaux, dont nous le suppliâmes de faire un fréquent usage pour l'amour de nous; il le promit; mais ce qui lui fit plus de plaisir encore fut une petite somme que je lui remis pour distribuer aux indigents de sa paroisse. Cet aimable vieillard nous combla de bénédictions. Nous acceptâmes une collation, mais on se sentait peu disposé de manger. La conversation avait ce verni de sentiment qui n'est pas fréquent; la bienveillance et l'estime en formaient l'essence, et notre présence semblait faire tant de bien à cet excellent homme, que nous osions à peine prendre congé quoiqu'il fût déjà tard. Le vent d'est continuait de souffler par rafales; nous hissâmes nos voiles; Milord se plaça au gouvernail et nous fendîmes bientôt l'eau agitée et bruyante. Ce

murmure sourd et monotone de le vague que surmontait l'écume blanchâtre, était en harmonie avec les sensations tristes qui s'étaient emparées de nous et que ne diminua point la feuille sèche, qui bruyait sous nos pas en montant au Grand-Rocher. La fraîcheur se faisait sentir; aussi fûmes-nous heureux de nous retrouver auprès d'un bon feu, dont le pétillement, joint à l'éclat des lumières, rendit de la gaîté à nos cœurs, qu'une heure de musique finit par faire battre bien agréablement.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, octobre.

Si je ne t'ai point encore parlé d'une intéressante fête qui eut lieu le premier dimanche de ce mois à Cavonai, c'est que je ne voulus pas interrompre l'histoire de Milord. Aujourd'hui je me propose de t'entretenir d'une surprise qui a fait tressaillir plus d'un cœur. J'avais résolu d'adresser quelques encouragements à ceux de nos jeunes gens de la commune qui les avaient mérités par leur excellente conduite et pour les engager à persévérer dans cette bonne voie. Je n'ignorais pas que la plupart de ceux qui ont tenté cet essai, ont échoué; que souvent même ils ont étouffé des

germes précieux, et quelquefois fait rougir les personnes qu'ils voulaient couronner. J'en cherchai les causes, et je crus avoir découvert que fréquemment la récompense n'est en rapport ni avec la personne, ni avec son mérite, ni avec ses besoins. Je trouvai que souvent aussi celui qui donne cherche bien plus à satisfaire sa propre gloire qu'à faire ressortir le mérite d'autrui; que la célébrité de certaines actions mortifie l'amour-propre, la véritable vertu étant ordinairement escortée de la modestie. Ces réflexions m'aidèrent à esquisser un plan que je soumis au tact délicat de Caroline et à l'excellent jugement de M. John, qui en outre fut chargé d'éclairer avec la plus scrupuleuse attention la conduite des jeunes gens de son troupeau.

La veille du 4 octobre, un bruit circula dans la commune que j'étais dans l'intention de donner une fête le lendemain; en conséquence, que M. le pasteur verrait avec plaisir que personne de son troupeau ne manquât à l'office divin. Cet appel indirect fut entendu; cependant tout se passait comme à l'ordinaire; seulement notre digne ministre semblait redoubler d'éloquence en prononçant un discours à jamais mémorable sur ces paroles : *aimez-vous les uns les autres*. Après la bénédiction, et avant de congédier son auditoire, M. John annonça qu'il n'y aurait pas de catéchisme ce jour-là, mais qu'on sonnerait également, et il invita toute l'assistance à revenir; ce qu'elle fit. Notre pasteur étant rentré en chaire, développa brièvement les devoirs des jeunes gens en-

vers leurs parents, leurs supérieurs, leurs amis et envers eux-mêmes. Il toucha avec une extrême délicatesse à tous les reproches qu'il croyait devoir adresser. A ces observations pénibles, il opposa le tableau d'un fils vertueux, d'une fille accomplissant ses devoirs envers sa mère. Il parla de l'application aux études et aux travaux, du respect envers les vieillards, de la compassion pour les infortunés, des attentions envers les infirmes et les malades, et il cita quelques traits bien touchants qui avaient eu lieu dans la commune; on put se convaincre par-là que le vice ni la vertu ne demeurent ignorés. Il fit, enfin, une peinture exquise de la modestie, qui ne fait jamais de jaloux. Le discours terminé, M. John cita Lise et Annette comme étant les deux personnes douées de la plus vraie modestie, et ayant requis deux de leurs compagnes de venir à lui, il leur remit un paquet pour chacune de ces deux personnes à qui on les délivrerait chez elles. Après quelques instants, Jaques et Susanne furent proclamés pour leur amour filial, François comme étant le plus appliqué à ses devoirs, Louis et André comme les plus aimés, Jacob pour le plus pieux. Il invoqua ensuite la bénédiction de l'Eternel sur l'assemblée, encourageant tous les paroissiens à la pratique des douces vertus qui venaient d'être couronnées. Avant de sortir, M. John convia en mon nom tous les assistants à se rendre dans une heure au Grand-Rocher. Quel touchant spectacle, au sortir du temple, que celui qu'offraient les parents dont les noms avaient été cités

avec éloge, embrassant leurs enfants! Cependant la foule s'écoula peu à peu et chacun se retrouva chez soi...... O surprise aussi grande qu'inattendue! Lise et Annette, en ouvrant leur paquet, trouvent chacune une donation de cinq cents livres de Suisse pour le jour de leurs noces ou celui de leur majorité; Jaques, une paire de bœufs; Susanne, l'acte d'achat du petit jardin qui entoure sa maison; François, une jolie collection de livres d'agriculture et une médaille en or; Louis, une charrue belge et tout ce qui en dépend; André, un pressoir neuf; enfin Jacob, six moutons et deux chèvres. Chacun des donataires reçoit l'acte en son nom de ce qu'il perçoit et le motif du don. Quelle satisfaction pour des parents, de voir augmenter leur aisance et leur bien-être par l'application de leurs enfants à remplir leurs devoirs! Combien cette journée a été belle pour les uns et les autres!... Ces bons villageois couraient se féliciter réciproquement. Les jeunes gens se promettaient de se conduire d'une manière distinguée, puisqu'une conduite louable pouvait procurer de si précieux témoignages et une si vive satisfaction. Vraiment ils ne savaient s'ils devaient être plus contents des éloges reçus au temple, ou des dons trouvés à la maison.

L'heure paraît trop longue, de toutes parts on accourt entourer le presbytère, on prie le bon pasteur de prendre la route du Grand-Rocher. Les vieillards, ayant M. John au milieu d'eux, ouvrent la marche, ils sont suivis des jeunes filles; après eux viennent les

gens mariés ; le cortége est fermé par les infirmes, que portent les jeunes gens aux bras nerveux. Ils poussent des cris d'allégresse en entrant dans la cour ; nous sortons, alors tout se presse, s'émeut et se confond. Ce ne sont que compliments, que remercîments, qu'embrassements.... Mais on a préparé un tirage. Pendant que les hommes vont chercher leurs carabines, les vieillards s'attablent, et le violon a réuni les plus jeunes. Sans nous en prévenir, Milord a préparé une loterie, où se trouvent une grande quantité de lots, tels que des tabatières tournées par lui et mes fils, tabatières si estimées dans le village, que celui qui en possède une, ne s'en sert que le dimanche. Il y a une multitude d'autres objets de leur fabrication, puis des étoffes, des rubans, des instruments aratoires, des serpettes de poche. On distribue des billets à tous. Le tir à la carabine n'offre pas moins d'attrait ; un service complet en étain porte cette devise : *Fête quinquennale de la jeunesse*, 1er, 2me ou 3me prix. Les vieillards tremblotants, les hommes faits, fermes et robustes, les jeunes gens encore inexperts, tous visent à la première. Ceux qui furent admis au Grand-Rocher se distinguent, ils ne le cèdent ni aux plus anciens ni aux meilleurs tireurs. Mes fils sont si instamment priés de tirer, qu'ils n'osent s'y refuser. On pose alors à bord de cible, à droite et à gauche, deux blancs de la grandeur d'un écu de trois livres ; les deux frères se les étant désignés, ils sont aussitôt frappés aux vivats de l'assemblée. Le tirage étant terminé, on se souvient qu'on a un billet de loterie.

Ici la fortune remplace l'adresse, et on s'approche de cet appareil, dont, heureusement pour ces bonnes gens, aucun ne connaît l'usage en d'autres lieux. Deux vieillards sont conviés de s'asseoir à côté de chacune des roues, un troisième servira de secrétaire, tandis que deux jeunes paysans sortent les billets et leur numéro de lot. Chacun sait fort bien le numéro du lot qui lui est échu, mais il ignorera encore quelques moments en quoi il consiste. On revient à la danse exécuter celle des faucheurs, des moissonneurs, des vendangeurs, pour lesquelles l'art de la ville demeure superflu, mais où, en revanche, il est remplacé par la plus douce gaîté; aussi les plus timides s'en acquittent-ils à merveille. Il ne restait plus qu'une heure de jour; mes enfants se rendent à mon appel, et dès cet instant commence la délivrance des prix. On apporte un coffre bien lourd, le registre des lots est ouvert, mais, ô surprise! cette caisse si pesante ne renferme que du sable et des pierres. Les risées éclatèrent d'autant plus généralement, que chacun s'était avancé pour en voir l'ouverture. On riait encore de la méprise, quand un autre coffre est apporté; mais quel méchant enchanteur transforme ainsi les lots? cette caisse bien fermée, plus légère, ne renferme que des copeaux.... Les rires recommencent de plus fort.... Milord s'étonne qu'on se soit encore trompé, et craignant qu'on pût l'être ainsi jusqu'au lendemain, il invite l'assemblée à former un cercle, puis faisant quelques signes de magie, il prie mes fils de creuser à la place même qu'il leur désigne. Les voilà la bé-

che à la main, et, ô miracle ! on découvre une grande caisse ; chacun s'aide, bientôt elle est déterrée... on l'ouvre. Pour ceci, c'est autre chose, elle est pleine de paquets, soigneusement attachés avec des rubans de toutes couleurs. Mais les rires ne peuvent cesser. Ce vieillard reçoit des aiguilles à tricoter avec une provision de coton ou de laine ; cet autre un fichu, un troisième une bourse à ouvrage, tandis que cette jeune fille a gagné une pipe, sa voisine a obtenu une tabatière, et cette mère de famille un fouet. Les habitants du Grand-Rocher ne sont point mal partagés, mais ils font part de leur lot à ceux qui n'ont pas été heureux à la carabine. Des échanges ne tardent guère à s'établir, ou bien on se fait des présents mutuels. La joie bruyante, l'innocente joie éclate de toutes parts, tandis que le soleil déjà couché pour nous, éclaire encore les Alpes, au milieu desquelles le Mont-Blanc élève son front majestueux, qui d'instant en instant se colore de nuances riches et belles. Une teinte grisâtre le couvre lui-même, avant que ses glaces se découpent couleur argent sur fond d'azur. Les nuages les plus élevés ne présentent plus que des masses noires pourprées. Nos conviés prennent alors le chemin de leurs demeures. Cette fois, il y a quelque chose de plus martial, sans pour cela que le plaisir et les rires cessent d'animer les groupes qui composent ce cortége de gens satisfaits de nous, tandis que peut-être nous sommes plus heureux qu'eux tous ensemble. . . . .

Alfred à Charles.

Genève, novembre.

Combien sont pénibles, ô mon ami! les séparations qui depuis quinze jours sont venues nous affliger!.. quelle était douce l'habitude que nous avions contractée de vivre avec Milord, de jouir chaque moment de sa société! Quel homme aimable et digne d'être aimé! quel ami sincère et précieux! Son cœur, qui était à l'unisson avec les nôtres, semble avoir emporté une partie de notre existence, une portion de nos plaisirs. Les regrets de tous les habitants de Cavonai l'accompagnent; sa bienfaisance à leur égard s'exerçait sous mille formes différentes, et ils l'eussent pris pour leur égal, tant sa simplicité et son aménité étaient grandes avec eux. Son départ répandit sur nous une profonde tristesse, et mes enfants ne le virent pas monter en chaise sans verser des larmes; en est-il de plus naturelles? Il était leur ami particulier, il partageait leurs plaisirs, il les dirigeait vers le bien et formait leur jugement. A peine quatre jours s'étaient-ils écoulés, que nous songeâmes à abandonner le Grand-Rocher. Le départ de Milord avait rappelé aux villageois, nos voisins, que le moment était arrivé où nous allions rentrer à la ville, et déjà le silence régnait, déjà l'excellent M.

John avait le cœur oppressé. Quelle consolation, nous dit-il dans un instant où, trop ému, il rompit le silence, quelle consolation que l'espoir du retour!... Ah! que ces jours d'hiver vont me paraître longs passés loin de vous! La nature désolée sera encore plus triste pour moi; mais lorsque, fidèles au rendez-vous, les fleurs du printemps naîtront de nouveau aux rayons d'un soleil vivifiant, lorsque le ciel aura recouvré sa sérénité, alors avec elle renaîtra la douce espérance de serrer incessamment sur mon cœur mes parents, mes amis, mes enfants perdus dès long-temps... Idée grande et sublime, image consolatrice et bienfaisante, combien la crainte de la mort qui nous sépare des personnes qui basaient notre félicité ici-bas, est adoucie par vous! Espoir précieux, viens vivifier nos cœurs, puisque la mort n'est que la durée d'un hiver rigoureux, auquel succèdera le printemps du céleste séjour, qui nous réunira aux personnes qui nous furent chères.

Nos adieux sont plus faciles à sentir qu'à décrire. Charles! il te souvient de notre séparation; la douleur fut profonde, nos cœurs en saignent encore, je ne puis songer à cet instant sans éprouver une vive émotion, et cependant nous avons l'espoir du retour ici-bas. Ah! mon ami, quel jour fortuné que celui où nous nous retrouverons! il deviendra l'ère d'une fête annuelle que nous célèbrerons avec joie.

Quand notre voiture passa, les villageois sortirent pour nous adresser un dernier adieu; ces signes d'affection nous pénétrèrent profondément. Théodore et

Laure sont à la ville depuis deux jours ; leur retour nous a fait le plus grand plaisir. Une lettre de Milord est aussi venue nous causer de la joie ; quelle amitié que la sienne ! avec quels sentiments il nous parle de son séjour au Grand-Rocher ! combien ses espérances pour l'avenir sont touchantes ! Il entrevoit, à ce qu'il nous assure, le bonheur qui, sous les traits de son fils, lui sourit dans le lointain, et pare de couronnes la tête d'un père qu'il fit tant gémir... C'est au milieu de ces illusions enchanteresses, qui ont inondé son cœur, comme la source d'eau vive désaltère le voyageur accablé de soif et de fatigue, qu'il a passé le Mont-Cenis. Après quelques dangers, il a enfin découvert les riches campagnes du Piémont, où il est arrivé sans accident.

Encore un coup douloureux, mon ami ; M. John nous mande qu'il a assisté aux derniers moments du vénérable curé de Hauterive. Le digne vieillard le fit prier de venir le voir, sans doute qu'il ne se croyait pas aussi près de sa dernière heure. M. John sempressa d'accourir auprès du bon curé, mais il arriva au moment même où ce respectable ecclésiastique quittait la vie. Il eut la douleur de le voir expirer dans ses bras sans en être reconnu. Il ajoute que jamais il n'approcha d'une personne expirée ayant conservé autant de sérénité et de majesté dans ses traits ; il semblait endormi et respirer légèrement. C'est une abondante source de bienfaits qui vient de tarir. M. John coupa quelques boucles de ces cheveux argentés, et, ayant dit un dernier adieu à l'homme de bien, il monta en bateau pour revenir à Cavonai.

Après les funérailles, on procéda à l'inventaire des effets délaissés par le défunt. On trouva un codicile; en voici la partie qui nous concernait, ainsi que notre digne pasteur : « Non pour les enrichir, ni par orgueil » de leur faire un don, mais pour vivre dans le sou- » venir de personnes qui me sont infiniment chères, » moi qui fus orphelin dès mon enfance et qui ne lais- » se aucun parent, je lègue l'ensemble de mes biens » aux pauvres de ma paroisse. Mais avant tout, je » prie Théodore d'accepter une coupe en cristal qui » me fut donnée par le duc de Savoie, mon seigneur. » Je donne mes lunettes et ma tabatière au père » d'Alfred, ma canne et ma montre à M. John. Je lè- » gue à Alfred mon portrait, second original de celui » fait pour S. A. Monseigneur, qui m'avait fait l'hon- » neur de me le demander. Je lègue à l'épouse » d'Alfred, et aussi à celle de Théodore, à chacune » d'elles un jonc en or. Je les portai soixante années; » j'espère qu'elles daigneront les accepter en ma mé- » moire; je leur demande à tous de ne point m'ou- » blier dans leurs prières. »

Mon digne père s'est transporté à Hauterive pour retirer ces legs. Le portrait est fort beau et bien ressemblant. Nous ne le reverrons donc plus, ce vénérable vieillard, qui paraissait prévoir sa mort en nous adressant de si touchants adieux. Jusqu'à son dernier moment, il a conservé ses facultés intellectuelles. Il avait atteint depuis quelques jours ses quatre-vingt et dix ans. Il était d'extraction noble, mais né sans fortune. L'héritage d'un oncle l'enrichit dans

un âge avancé, et il fit un noble usage de ses biens. Nous éprouvons un sincère regret de ne l'avoir pas connu plus tôt, et de l'avoir perdu trop vite.

Alfred à Charles.

Genève, novembre.

Une des premières personnes que j'allai visiter à notre retour ici, fut la mère des deux enfants que nous découvrîmes dans la neige. J'appris avec une vraie satisfaction, que cette veuve prospère au-delà de ses espérances. Elle joint à beaucoup d'activité une sévère économie. Nos deux jeunes gelés ont remporté des palmes aux dernières promotions ; cette mère me disait : C'est à vous, monsieur, que je dois tout cela. Ma visite parut la flatter infiniment. Fortune, pourquoi donnes-tu tant de prix aux simples devoirs de société? Faut-il l'avouer? c'est parce que la présence du riche est chose rare chez le pauvre, et que trop souvent encore quand il y va, ses procédés gâtent ses bienfaits. Pourquoi, lorsqu'il entre dans la maison de l'indigence, n'imite-t-il pas le bienfaisant rayon du soleil qui éclaire et réchauffe ?

Mais il est encore une autre raison de l'abandon de l'homme privé de fortune, raison affligeante à énoncer :

c'est qu'ici-bas l'homme effectif n'obtient dans la société qu'une valeur bien relative, si toutefois on lui en accorde une. Triste résultat où conduit le genre de civilisation qui commence à régner généralement. Le mérite personnel, non réuni à d'autres circonstances heureuses, n'est plus envisagé que comme une pièce de billon privée d'empreinte, on n'y attache aucune valeur. Mais les judicieux du siècle ont un tact admirable pour connaître les rapports immédiats de l'homme avec ses moyens acquis, personnels ou dévolus. On évalue sa naissance, son crédit, son rang, ses richesses, son influence, son pouvoir. Voilà les qualités qui entraînent à leur suite la considération, l'admiration. Il n'existe plus de classe où l'amour-propre ne règne en despote; aussi y a-t-il plus de gloire pour certaines personnes, plus de douceur à pouvoir dire : j'ai reçu la visite de tel ou tel seigneur, de tel ou tel riche, que de citer le retour d'un parent éloigné depuis long-temps, et qui ne rapporte dans sa patrie, pour tout bien, qu'une réputation sans tache, que de la moralité et la probité, qui lui acquirent les regrets et l'estime de tous ceux qui le connurent et parmi lesquels il habita!.... Homme digne d'attentions délicates et soutenües, toi que l'amour de la patrie et le souvenir des tiens ramenèrent au milieu d'eux, pourquoi cédas-tu à des sentiments si justes et si forts? tes parents sont-ils dignes de ta présence? Ah! laisse-les barboter dans la mare de leurs opinions. Ta patrie sera dans la contrée où la vertu et le mérite sont encore la mesure de l'estime et de la consi-

dération. Mais passons sur cette pénible et trop vraie image de la société, et viens jouir avec moi de l'aspect d'une maison qui, par la probité, les mœurs et la prudence de ses gérants, a acquis dans le monde commerçant une brillante réputation et un crédit illimité. Approchons-nous de deux frères cherchant à se surpasser en intégrité, en loyauté, en activité. Avec quelle joie ils me serrèrent dans leurs bras, avec quelle satisfaction j'appris que Dieu les faisait prospérer visiblement! Leur mère est maintenant la plus heureuse des femmes. A qui devons-nous tant de biens, de bonheur? ah! monsieur, nous ne l'oublierons jamais!... Mon ami, que sont les autres jouissances à côté de celle-là? Mais une visite qui le surprendra peut-être, sera celle que j'ai reçue de certains quatre créanciers.

Nos promenades matinales ont été reprises, le couloir est visité, les lettres recueillies, nos courses ont lieu comme par le passé. Mais au milieu de cette nouvelle direction de notre temps, je ne dois point omettre de te dire quelques mots du plaisir qui brillait dans les yeux des amis et des amies de nos enfants. Combien de sincérité présidait à leurs caresses, combien de sensibilité dans l'effusion de leurs sentiments.... Charles, ce n'est pas moi qui nierai que le retour d'un ami est un bien inappréciable.

Alfred à Charles.

Genève, décembre.

En reprenant nos plaisirs et nos délassements accoutumés, nos occupations et notre instruction ont également suivi leur cours, mais avec les modifications et les changements qu'exigeaient les progrès de nos élèves.

Mes filles trouvèrent un prospectus qui enveloppait quelques écheveaux de soie; elles le donnèrent à lire à leurs frères, et leur témoignèrent le plaisir qu'elles ressentiraient si, après avoir fait les efforts nécessaires au combat, ils venaient à sortir vainqueurs de la lutte. Il n'en fallut pas davantage pour allumer une ardente émulation. Dès ce jour, la demi-heure de délassement qui précède la reprise des travaux, fut employée à une occupation sérieuse, et pour la première fois mes fils devinrent concurrents; ils ne se communiquèrent plus leurs lumières, ni leurs moyens de parvenir à la victoire. Si leur bouche gardait le silence sur ce point unique, ils n'étaient pour tout le reste qu'un cœur et qu'une âme. Tous deux m'avaient fait part de leur projet, j'avais approuvé l'entreprise, mais je ne les aidai ni ne les aiderai en quoi que ce soit. C'est leur secret; permets donc, mon ami, que

je le conserve jusqu'au mois de mars, époque à laquelle je pourrai t'en faire part.

Au Grand-Rocher, mes fils prenaient des points de vue au crayon et au lavis. Comme ils aiment beaucoup cet art, dès nôtre retour ils ont reçu d'un habile peintre les directions nécessaires pour se servir de couleurs à l'huile. Suffisamment forts dans le calcul ordinaire, où ils n'ont plus rien à apprendre, ils ont passé à l'algèbre et à la géométrie. Je désire qu'ils deviennent habiles dans toutes les sciences exactes. Leur extrême facilité, autant que le besoin de connaître, leur en fait un devoir. C'est à la musique que nous confions le soin de détendre leur esprit, qu'une application trop soutenue pourrait fatiguer. Tu comprendras, mon ami, qu'avec cette méthode de cheminer, on avance beaucoup en peu de temps. Si je suis attentif à ce que mes fils délassent et ornent leur esprit, je ne suis pas moins désireux que certains exercices, amenés jusqu'à un point convenable, fortifient leur corps et impriment à leur personne cette assurance nécessaire qui n'abandonne jamais l'homme qui doit se faire respecter, surtout quand ce même homme, convaincu de sa supériorité, ne conserve jamais la prétention de la faire dominer, et qu'il sait atténuer toute circonstance, que d'autres saisiraient au contraire avec empressement, pour la remettre en évidence. En conséquence, mes fils sont exercés aux armes. Ils manient également bien le fusil, le sabre et l'épée. Ils se servent avec la même aisance de la gauche et de la droite. Ces leçons d'escrime leur

ont aussi été données pour déployer de plus en plus leurs facultés physiques, pour parer leurs gestes de grâces et de facilité, pour augmenter la quantité de force que déjà ils possèdent, pour embellir tous leurs mouvements de cette souplesse, de cette aisance, de ce charme, qui attirent et qui plaisent. Leur maître d'escrime excelle dans l'art de manier le bâton; il se plaît à leur en donner des leçons, qu'à leur tour ils se sont promis de transmettre à leurs émules Tiennon, François et autres, quand ils reviendront au Grand-Rocher, parce que c'est une excellente manière de se défendre. Les amis arrivent avec le maître de danse, et nous terminons la journée par une lecture générale. C'est ainsi que notre temps s'écoule avec rapidité, c'est ainsi que se sont envolées les six semaines qui ont pris fin depuis notre retour à la ville. Des flocons de neige, dont la blancheur nous plaît fort, sont les émissaires qui partent de noirs nuages, pour nous annoncer que la saison rigoureuse avance à grands pas.

Alfred à Charles.

Genève, décembre.

Depuis ma précédente, des froids vifs ne se sont fait que trop sentir pour le pauvre, la rigueur de la

maison est désolante. Vraiment l'homme, pendant les frimas, serait moins bien partagé que les autres créatures pourvues de chaudes fourrures, si le Maître de la nature n'eût placé la bienfaisance dans le cœur humain, et si la société ne venait au secours des infortunés. Tout offre un tribut à l'homme. L'animal l'enrichit de sa dépouille, l'arbre de ses produits, la plante de son duvet, l'insecte de sa soie, et toutes les matières premières donnent essor et développent son activité et son industrie pour satisfaire ses besoins. Ces besoins impératifs deviennent ainsi les plus abondantes sources de richesse pour l'homme qui sait le mieux pourvoir à ce qui peut manquer à son semblable.

La société, en mère bienfaisante et qui ne trompe point la confiance de ses enfants souffrants et nécessiteux, s'est empressée de leur ouvrir ses bras. Elle a fondé un hôpital général ; tu connais son extérieur; la beauté du bâtiment ne donne qu'une idée imparfaite des commodités qu'il renferme, sans prétendre décider par là, qu'il ne puisse recevoir et qu'il ne réclame de notables améliorations. C'est dans cette maison, refuge de l'infortune et de la douleur, mais monument permanent de la bienfaisance de nos ancêtres, que nous avons pénétré avec mes fils. Ce n'a pas été sans une vive émotion qu'ils ont franchi le seuil de cette porte, quoiqu'ils ne m'aient rien dit ; j'ai senti leur tremblement, lorsque chacun d'eux pri mon bras et se serra contre moi. Au reste, ce mouvement est commun à tous les Genevois qui, pour la

première fois, entrent dans cette maison. Après en avoir traversé la cour et visité l'office, nous parvînmes dans les salles des malades, où règne une propreté sans égale. Les alités sont servis avec zèle, avec régularité et avec douceur. Nous entendîmes des gémissements et nous vîmes un infortuné que la mort venait de frapper.

Nous sortîmes de cet asile le cœur affligé, nous avions pu voir tous les maux qu'il abrite. Une triste pensée vint nous assiéger, lorsque nous songeâmes à celles des personnes qui se trouvaient là, et qui auraient pu ne jamais y venir prendre place. Loin, oui bien loin de nous, toute réflexion hostile à l'humanité. La charité doit être aveugle et sourde sur les causes ; c'est seulement à connaître les effets et à soulager les infortunes, que doit se borner son rôle.

Les passions assiègent chaque jour l'homme qui ne se tient point en garde contre elles, aussi la vue d'un hospice peut-elle laisser une impression profonde et durable, et pour ma part j'aurais cru manquer à un devoir sacré, si je n'avais introduit mes fils dans l'asile de l'infortune. Je voulais qu'ils vissent leurs semblables dans toutes les positions où l'homme peut arriver. Je désirais que, pénétrés d'un spectacle aussi triste que cruel pour tout cœur élevé, ils fussent à jamais préservés du péché de la dissipation, parce que c'est une pente glissante, où il n'est plus possible de s'arrêter, quand on a eu le malheur d'y faire quelques pas.

Cet établissement, si noble par son but, si grand

par ses ressources, si louable par sa direction, n'a rien de terrible pour un cœur irréprochable. Combien de grâces à rendre à ses fondateurs, et avec quel empressement ne doit-on pas le soutenir de tous ses moyens! Je voulus aussi que mes fils pénétrassent jusque dans le dernier réduit des misères humaines. Je désirai que leur âme généreuse et sensible fût touchée par tous les points. Il était indispensable pour ce but, que mes élèves vissent l'homme dans les phases les plus cruelles de l'existence. Nous pénétrâmes donc dans la retraite de l'idiotisme, de la folie, de la fureur insensée. Le premier est souvent fils des plus déplorables excès, tandis que les autres dérivent des passions, mais spécialement de l'orgueil. Je ne saurais donner des louanges à cet établissement, il me semble laisser beaucoup à désirer sous tous les rapports. L'observation et la pratique, jointes aux soins que réclament tant de malheureux, apporteront sans doute plus tard de notables changements à leur sort. Ah! mon ami, combien les affections mentales sont des maladies plus cruelles et plus affligeantes que celles qui minent et détruisent le corps! Je ne saurais t'exprimer combien le spectacle que nous avons eu sous les yeux nous a navrés, nous a déchirés. Nous sommes sortis de cette enceinte avec un véritable besoin d'éloigner de nous des réflexions profondément accablantes. Charles, il fallait la promesse que je t'ai faite de te rendre le dépositaire de notre vie, pour avoir tracé ces lignes pénibles. Mais elles serviront à te prouver de plus en plus le prix que j'attache à puiser

à toutes les sources d'enseignement pour le plus grand bien de mes élèves.

Alfred à Charles.

Genève, janvier.

Quelle gaîté aimable que celle qui anime nos soirées! combien d'innocence est réunie aux grâces les plus séduisantes ! On remarque les progrès rapides que fait la nature au milieu de cette jeunesse, qui jouit de la plus belle santé. L'air fortifiant de la campagne et un exercice soutenu ont hâté ce développement. Ce n'est cependant pas sans que notre joie soit mêlée d'un peu d'inquiétude, que nous apercevons ces progrès un peu hâtifs. Plusieurs jeunes gens de nos soirées ordinaires laissent percer une préférence marquée pour mes filles, aussi ne m'a-t-il pas été difficile de pénétrer leurs sentiments secrets. Cette découverte m'a peiné sans me surprendre. Affligé de leurs soins empressés, j'ai cru remplir un devoir étroit, en prévenant, sous le sceau du secret, les parents de ces jeunes gens, des engagements contractés avec Théodore. Comme les pères de ces messieurs n'ont point trouvé que cette situation des choses pût avoir des inconvénients pour leurs fils, tout est de-

meuré sur le même pied qu'auparavant. Au reste, ces jeunes gens ne sauraient s'abuser en voyant la préférence marquée que mes filles accordent à leurs frères.

Ces soins journaliers sont peu de chose, comparativement à l'obsession à laquelle Sophie et Julie sont livrées aux soirées du dimanche, aussi ce jour est-il redouté par elles. Mes fils n'ont pu manquer de s'apercevoir des soins dont leurs sœurs sont les objets, cependant cela ne paraît pas leur donner d'inquiétude. Ils ont redoublé de tendresse et d'attentions pour elles, et ils n'ont pas lieu d'être mécontents de la récompense qu'ils en obtiennent. Qui vit ces jeunes gens une fois, ne les oubliera jamais ; leur voix vibrera toujours au cœur de ceux qui les entendirent. Rarement un mois s'écoule sans que Théodore vienne me communiquer des ouvertures qui lui ont été faites pour sa fille. Pour toute réponse, je lui en remets qui m'ont été faites pour la mienne ; nous nous embrassons de bon cœur et nous réjouissons ensemble de la félicité qui nous est promise par cette double union. Cependant, d'ici à cinq ans, combien d'événements imprévus peuvent naître ! fasse le ciel que tous soient au gré comme à l'accomplissement de nos vœux.

Nous avons procuré un plaisir nouveau à nos enfants, celui du spectacle. On donnait le Bourgeois gentilhomme et les Petits Savoyards. Ainsi que nous nous l'étions attendu tout les a frappés, étonnés, surpris, émus. La majeure partie des spectateurs ne viennent au théâtre que pour être remarqués, pour

tuer le temps, enfin pour saisir l'occasion de s'amuser comme que ce soit. Cette raison fut déjà une de celles qui m'empêchèrent d'y conduire mes élèves. Mais un autre motif bien plus déterminant pour moi, s'opposera à ce que nous jouissions plus souvent d'un plaisir aussi généralement couru, c'est l'exagération dont presque toutes les pièces sont entachées. On a voulu peindre le sentiment, on l'a défiguré; où retrouver au théâtre aujourd'hui la vraie délicatesse? L'amour n'a plus que des fureurs, des bassesses ou des tours indignes. Aussitôt que la noblesse du cœur, la véritable gaîté, la franchise, un esprit pudique furent bannis de la scène, dès qu'on ne soumit plus le ridicule à la discrétion d'un public, ami du vrai, dès que le vice au masque aimable ne fut plus avili; sitôt qu'on put envisager le crime sans qu'il fît horreur, la scène devint une école de corruption. Désormais, le spectateur vint emprunter à la scène de l'appui pour ses mauvaises habitudes, il vint y chercher de l'instruction pour ses projets perfides, de l'assistance pour développer ses tendances pernicieuses, ou pour étayer sa conduite désordonnée. Tout ce qui est condamnable se trouve préconisé maintenant, on en sature le public en le lui offrant sous les plus séduisantes couleurs. Mais, comment pourrait-il en être autrement, quand on voit la manière dont la plupart des pièces sont écrites? généralement, elles pèchent autant par le fond que par la forme. De petits sujets sont traités avec emphase; en revanche, le vrai grand, le vrai noble, sont laissés dans l'oubli.

Des rôles séducteurs autant qu'immoraux ne sont que trop bien joués. Aussi, comment un mari, un père, un tuteur peuvent-ils conduire leur femme, leur fille ou leur pupille à une école où l'enseignement présenté à ces dames sera de tromper ceux à qui elles doivent tant? On leur apprend à merveille comment elles doivent s'y prendre pour échapper à la surveillance toute providentielle de ceux dont elles se moquent pour toute reconnaissance. Le théâtre est de nos jours une espèce d'arêne, où s'ébattent une réunion de grotesques figures qui ne ressemblent à rien, parce que si elles ressemblaient au siècle, il faudrait alors s'écrier : pauvre siècle! qu'es-tu? Molière, ah! pourquoi n'es-tu plus de ce monde? quelle ample collection d'originaux se presseraient devant toi pour exercer ta fine et judicieuse critique!

Nous possédons des artistes aussi bons qu'on peut les avoir dans une petite ville de province. Mes élèves furent émerveillés de ce qu'ils virent, ils prirent cette fiction pour une réalité, et jouirent ainsi d'un plaisir perdu pour la presque totalité de l'assemblée; leur illusion était entière. Durant la représentation des Petits Savoyards, je les voyais regarder leur mère avec le plus vif intérêt; s'ils eussent été auprès de ces deux pauvres enfants qui aiment tant la leur, je crois qu'ils les auraient embrassés ; et quoiqu'on entendît rire et causer de toutes parts, ils ne s'en aperçurent pas du tout.

La semaine dernière, je fis prier le directeur de donner deux pièces que j'indiquai. Outre une loge

que je retins, j'accompagnai ma requête d'un petit cadeau, aussi fut-elle octroyée. Au jour dit, nous invitâmes la petite société à se rendre au théâtre. La salle était bien garnie et cette loge vide piquait la curiosité, d'autant plus que notre jeunesse étant venue plus tard que de coutume, le rideau était levé quand nous arrivâmes. Théodore et son épouse se trouvaient dans la loge voisine ; notre jeunesse placée ne songea plus qu'à être au fil de la pièce, tandis que les spectateurs ne tardèrent point à fixer leurs regards sur ces jeunes personnes, connues pour appartenir à des familles considérées et opulentes. Mais l'attention redoubla dès qu'on sut que dans cette réunion se trouvaient les enfants de Théodore, de cet homme fastueux qui fait la dépense d'un prince. Je tremblais que mes filles n'entendissent ces mots, qui arrivaient jusqu'à mes oreilles : *qu'elles sont simples, mais qu'elles sont belles !* aussi me suis-je promis que de long-temps nous ne retournerions au théâtre, d'autant plus que Laure y étale un luxe qui contraste trop vivement avec nos propres habitudes.

Des relations de Théodore ont failli détruire notre bonheur ; elles lui demandèrent pourquoi il n'avait pas ses enfants auprès de lui, eux qui feraient l'ornement de sa société ; que du reste, le public devait se perdre en conjectures à cet égard. Ces raisons et d'autres semblables ébranlèrent Théodore. Je ne tardai point à m'apercevoir qu'il avait quelque chose à me communiquer, mais que sa délicatesse et la crainte de m'affliger l'empêchaient de m'ouvrir son

cœur. Je le pressai si fortement, qu'il se décida à me répéter ce que tu viens de lire. Cher Théodore ! lui dis-je, tu es le père et le seul arbitre ici-bas de tes enfants. Si tu penses qu'il soit bien que tu les rappelles auprès de toi, parce qu'un public le juge ainsi, nous ferons taire notre douleur personnelle et nous ne laisserons parler que la leur. Mais, avant tout, veuille me permettre deux observations : la première, que ceux qui t'ont insinué ces judicieuses remarques sont précisément aussi ceux qui te firent des ouvertures de mariage ; ils demeurent donc intéressés à tout changement qui tournerait à leur avantage ; la seconde, c'est que le public, malgré sa profonde sagacité, juge quelquefois sur de bien trompeuses apparences, ce qui fait que fréquemment il blâme le lendemain ce qu'il louait la veille, en sorte que ceux qui se soumettent à ses opinions se donnent un maître qui rit de ceux qu'il tyrannise. Tandis que celui qui se sent fort de sa conscience et de son droit, n'écoute ces clameurs que pour s'éloigner de ce bourdonnement et suivre la route d'une raison éclairée. Mais, mon ami, je te le répète, ta satisfaction avant tout, ne crains pas de porter des coups sensibles... Je ne saurais te dissimuler, si tu suis les avis officieux qui te sont donnés, qu'on peut dire adieu à toutes flatteuses espérances, à toutes illusions d'avenir. Hélas! il n'est que trop vrai que dans ce monde, il faut savoir se soumettre même aux privations les plus douloureuses... Arrête ! Alfred, s'est alors écrié Théodore, arrête! J'avais tort, évidemment tort ; pardonne ton ami, qui a affligé ton cœur ;

oublions ce moment, et aussi le vain jugement d'un public mal éclairé. Laure ignore ma démarche ; comme toi, elle eût dessillé mes yeux, elle m'aurait détourné d'un projet destructeur de la félicité de tous... Il était trop ému pour continuer, mais nous nous serrions étroitement. Il partit soulagé de m'avoir ouvert son cœur. Je l'étais bien davantage de la victoire que je venais de remporter. Puissiez-vous, chers enfants, ne connaître le danger auquel vous venez d'échapper, que lorsque, entrés au port, d'indissolubles liens vous uniront à jamais !

Alfred à Charles.

Genève, janvier.

Les hommes moraux sont tous estimables, quelle que soit la place qu'ils occupent dans la société. Tous seraient heureux, si, revêtant l'esprit de leur état, ils ne mesuraient point les distances qu'ils croient qui les séparent, et surtout s'ils n'enviaient jamais le sort de leurs voisins, qui ne possèdent pas davantage de contentement d'esprit qu'eux-mêmes.

Sans contredit, la médiocrité est la position la plus rapprochée du bonheur. Elle n'est point, comme la richesse, en butte à la jalousie et en proie aux séductions.

Sa réputation est rarement déchirée ou noircie. Donnant la préférence à la retraite, de plus étant laborieuse, active, ses jours s'écoulent dans l'accomplissement régulier de devoirs faciles, et partant dans un enchaînement de jouissances simples, douces et à sa portée. La médiocrité présente, en tout temps et en tous lieux, un tableau bien digne d'intéresser. Il est au nombre de ceux que je soumettrai à mes enfants. La médiocrité est inhérente à l'homme, elle tient essentiellement à l'organisme de la société. Si les hommes peuvent être tous moraux, heureux et estimables, ainsi que je viens de le dire, il n'en suit pas qu'ils le soient, et je persiste à croire que le nombre des premiers et des derniers surpasse de beaucoup celui des seconds.

L'homme naît avec des besoins, dont cependant le cercle est infiniment resserré. Il est bien loin de nous, le temps où les habitants de la terre se contentaient des fruits qu'elle leur présentait en abondance. Avec le désir du bien-être et les moyens de le satisfaire, se multiplièrent à l'infini les besoins factices. Ceux-ci donnèrent naissance à l'industrie. Les fantaisies d'un riche mécontent furent désormais les sources nourricières d'une multitude d'artistes et d'artisans. La vertu et le mérite auraient dû classer les hommes, mais il n'en n'est point ainsi. La richesse et la puissance les placent dans l'opinion. Cette règle capricieuse agit encore et toujours même sur les occupations des hommes, et il y a des êtres assez insensés pour mépriser presque ceux qui pourvoient à leurs besoins

quotidiens et réels, tandis qu'ils accordent une préférence d'estime à ceux qui ne s'occupent qu'à satisfaire leurs besoins factices. En effet, que sont à leurs yeux les agriculteurs, les maçons, les charpentiers, lorsqu'ils les placent en regard du musicien, du joaillier, du maître de danse, ou de la marchande de modes ?

Que tout ce qui tient à élever l'âme, à pousser aux sciences, que tout ce qui aide au développement de l'intelligence et au perfectionnement de l'homme spirituel, soit considéré comme étant les besoins les plus essentiels, les plus précieux et les plus nobles à pourvoir; voilà ce qui sera accordé par chacun. Mais pour parvenir à jouir des biens inappréciables de l'esprit, qu'il soit indispensable d'avoir conservé la vie à l'enveloppe matérielle; voilà aussi ce qu'on ne saurait nier. Ces deux besoins, quoiqu'intimement liés, ne marchent point de front : l'un d'eux a nécessairement le pas, puisque sans lui on ne peut parvenir à l'autre ; toutefois, entre l'entretien de la vie du corps et la culture d'une haute intelligence, quelle innombrable variété de besoins divers à satisfaire ! C'est à leur contentement que le ciel a voulu que l'homme pût pourvoir au moyen de l'industrie des nombreuses classes d'ouvriers. C'est encore de ces besoins divers qu'il découle, que le vice de l'un fait vivre la vertu de l'autre. L'or du riche est non-seulement un tribut qu'il paie à l'artiste, mais c'est aussi le chaînon qui les lie l'un à l'autre. Il est patent que chacun ne saurait produire les objets de ses jouissances, et que sans débouché l'industrie aurait pour lot la misère.

C'est la nécessité d'un secours mutuel entre les hommes qui les unit le plus fortement ; aussi, s'il n'y avait que des riches sans faste, sans vices, sans préjugés, verrait-on périr bien des branches d'industrie. Cependant, ici s'élève une question bien grave, celle de savoir si ce serait un mal que la corruption privée d'aliments pérît d'inanition, et que tant d'hommes occupés à embellir le vice et travaillant à fabriquer des articles de tentation pour l'innocence envieuse, dussent quitter une industrie dont les produits sont fréquemment le prix de l'infamie, pour ne viser qu'à remplirdes besoins réels ? Quant à moi, je n'estime pas que la marche actuelle dût être changée ; au contraire, il est convenable de laisser les choses comme elles sont, parce que tout est bien, quand l'homme veut suivre les directions d'une conscience honnête, dans le choix de tout ce qui lui est présenté. Ce discernement dont fut doué l'homme permet l'existence d'objets que, dans nos vues bornées, nous estimons mauvais, tandis que souvent ils deviennent les sources d'un bien réel, mais que nous n'apercevions pas.

Revenons à mes fils : ils sont enchantés des découvertes qu'ils font et des lumières qu'ils acquièrent. Nous nous initions dans les opérations diverses de chaque métier. J'ai soin de m'adresser aux ouvriers les plus complaisants comme les plus habiles. L'attention que nous prêtons, les observations qui naissent et les justes éloges qu'ils reçoivent, sont autant d'encouragements qui les conduisent à ne nous laisser ignorer de rien. Ces visites nous offrent parfois l'oc-

casion d'être utiles et à peu de frais, parce que l'homme vigilant et laborieux n'a pas de besoins et qu'il les satisfait aisément.

En sortant de ces ateliers, nous sommes toujours plus instruits qu'auparavant. Mes fils ont la précaution de rédiger des notes sur ce qu'ils ont vu. Il est rare que j'aie à leur rappeler quelque omission. La réunion considérable de machines simples ou compliquées qui aident l'homme dans son œuvre avec justesse, précision, force et célérité, est surtout ce qui provoque leur admiration. On ne saurait disconvenir que si ces moyens sont plus expéditifs et plus sûrs, évidemment ils nuisent à l'intelligence et à l'imagination de l'ouvrier. Toutes les fois qu'un outil travaille plus que l'homme, ce dernier perd son mérite et finit par n'être plus qu'une machine qui en fait agir une autre. Chaque jour la tendance à remplacer les bras par des mécaniques augmente, s'accroît et se répand davantage. Ce mal qu'a introduit la concurrence est d'autant plus fâcheux, qu'avec de pareilles conceptions des milliers d'ouvriers deviennent superflus, et qu'à la fin l'abondance des produits ne connaîtra plus de limites. Malgré cela, il existe des arts qui ne peuvent être qu'aidés, mais non remplacés par des machines. Plus nous avançons et plus nous découvrons combien l'homme a acquis de lumières, et combien il a porté à une élévation remarquable le génie des choses pour lesquelles on imaginait avoir atteint le plus haut degré de perfection... A chaque pas on rectifie, on améliore. Au milieu de ces études pratiques, mes fils

acquièrent dans la mécanique des connaissances très-précieuses. Elles ont d'autant plus d'intérêt pour eux, que chaque pièce est à leur portée, qu'elle joue à leur volonté jusqu'à ce qu'ils en aient suffisamment apprécié l'utilité et pu calculer les forces et la vitesse. Ils examinent aussi si, sans trop de changements, on ne pourrait pas obtenir de meilleurs résultats. Plus d'une fois ils eurent la satisfaction d'ouvrir un avis reçu avec surprise et suivi avec reconnaissance. C'est ainsi que nous passons en revue toutes les mutations, les formes, enfin les variations qu'éprouvent les divers produits de la nature, et en particulier les métaux. Il est étonnant vraiment de voir avec quel art l'homme a su tirer des mêmes matières premières des objets aussi divers dans leurs formes que dans leurs usages. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de l'étonnante fertilité de son imagination, ou de la savante exécution de ses ouvrages. Tout est prévu, calculé, combiné pour l'emploi de ses forces et de ses moyens ; cependant ses désirs les surpassent encore, et sont, avec la nécessité et l'ambition, les ressorts magiques, les puissances irrésistibles qui les font graviter de plus en plus vers des buts nouveaux, vers d'autres connaissances. En vain l'homme a t-il beaucoup acquis, il veut connaître encore davantage, et quelque parfaites que soient ses intentions, jamais elles ne perdent l'empreinte du cachet de la faiblesse humaine, tandis que les œuvres du Grand Maître portent le sceau de sa suprême omnipotence. Que les Égyptiens et les Grecs aient été plus habiles que nous

dans les arts, c'est ce qui paraîtrait vraisemblable ; aussi combien devons-nous les trouver grands et dignes de leur réputation, puisque, aidés de leurs connaissances et de leurs découvertes, les artistes de nos jours ne les ont pas dépassés ; c'est au moins ce que nous prouvent invinciblement les précieux restes que nous tenons d'eux. L'espace qui sépare les modernes des anciens a offert des époques de mort et de résurrection des arts. Sans nous plaindre de notre lot, on peut espérer qu'il tendra à s'améliorer de plus en plus, puisque les souverains du Nord rivalisent d'efforts pour introduire la civilisation dans leurs Etats, ce qui garantit l'Europe qu'elle ne sera plus exposée aux dévastations que lui firent éprouver jadis des Barbares sans goût et sans culture.

Alfred à Charles.

Genève, février.

Peut-être Milord t'aura-t-il fait part de la satisfaction qu'il vient d'éprouver, mais s'il ne t'a pas écrit, sache, mon ami, que le marquis de P. lui a cédé ses jardins de Florence, à la vérité contre une somme qui surpasse de beaucoup leur valeur, mais Milord les eût payés encore bien davantage. Oh combien ses

transports sont naturels et que leur cause est intéressante! Il nous prévenait qu'il comptait s'embarquer à la fin de janvier, ce qui nous fait présumer qu'il doit avoir franchi les colonnes d'Hercule. Puissent les vents lui être entièrement favorables ! puisse la lune, dans toute sa majesté, réjouir et les passagers et les matelots, en éclairant le blanc sillage du navire qui porte cet ami ! L'acquisition qu'il vient de faire, saturant son cœur de souvenirs puissants, il sera réellement plus à Florence que sur le vaisseau. C'est ainsi qu'il arrivera, en se rappelant à peine qu'il était parti. J'ai essayé un morceau intitulé la Navigation ; avec quel charme nous en avons exécuté la musique et chanté les paroles !.... A cette pièce nous en avons fait succéder une autre, qui a pour titre : les Délices du retour. Composée par notre excellent M. John, la poésie et le sentiment s'y disputent la palme. Non, ce n'est pas ainsi que s'expriment des cœurs froids; il n'appartiendrait tout au plus qu'à l'amour de toucher, d'émouvoir ainsi, de faire résonner les fibres les plus délicates du cœur. Celui qui imite, mais qui ne sent pas, ne possède que l'éclat du cristal comparé à celui du diamant le plus pur et le plus beau.

Vingt jours au moins s'écouleront encore avant que l'heureuse nouvelle nous parvienne de l'arrivée de Milord en Angleterre. Combien ces jours vont nous paraître longs, et quelle serait grande notre agitation s'il différait de nous écrire ! Dès que nous aurons un signe de lui, nous te le ferons parvenir.

Et toi aussi, Charles, tu t'es occupé pour moi; déjà

j'ai l'avis de Marseille que ton envoi y est arrivé et qu'on va lui faire prendre la voie du Rhône; elle sera plus douce que celle de terre, et nous aurons moins à redouter les fractures.

Nos parties de patins se sont renouvelées avec bien de la joie. Ce n'est que depuis quelques jours que la glace est suffisamment solide pour pouvoir prendre ce plaisir. Les instituteurs de mes fils ont voulu nous rendre la politesse que nous leur fîmes l'année dernière ; nous avons accepté, et cette petite fête a été au mieux. Les ayant invités à souper au retour, ils virent nos dames pour la première fois. Ils parurent en être singulièrement frappés. Délicieuse affabilité, combien tu ajoutes aux grâces !

J'ai interrompu celle-ci pour prendre lecture des lettres que je venais de recevoir, circonstance qui n'eût pas eu lieu, si un volumineux pli scellé aux armes de Berne, n'eût frappé mes regards et excité ma curiosité. Juge de ma surprise en recevant un diplôme en vertu duquel LL. EE. souveraines de Berne, le Sénat et les Conseils me confèrent la grande naturalisation de cette ville, en m'accordant tous les privilèges et les droits attachés à ce titre. A toutes ces faveurs ils ont ajouté celle de pouvoir conserver ma nationalité genevoise, faveur sans laquelle ils ont bien prévu que je n'aurais pas accepté l'honneur dont ils voulaient me combler. C'est avec toute la reconnaissance dont je suis capable que j'ai reçu cette flatteuse distinction, mais comme elle était innattendue et que je n'avais fait aucune démarche pour l'ob-

tenir, je ne me suis point livré à un excès de joie. L'idée de quitter pendant quelques jours mes élèves, pour aller prêter le serment prescrit, altérait un peu mon plaisir; cependant la pensée que Théodore me suppléerait vint luire, lorsque je le vis arriver tout ému et dans un négligé inusité, tenant un papier à la main et me criant d'aussi loin qu'il m'aperçut : Alfred!! je viens d'allonger mon nom, je suis ennobli... est-ce un songe ou une réalité? Je crois bien avoir les yeux ouverts et que St.-George m'a conduit ici; tiens, lis; et Théodore de frapper les mains et de parcourir mon cabinet, puis, plein d'impatience, me demandant si j'avais bientôt lu. Sa vive joie m'intéresse, son ravissement m'enchante, son bonheur fait le mien. J'ai fini de lire et je découvre dans ses traits l'impatience de ce que je vais exprimer; mais, pour toute réponse, je lui présente mes propres titres.... A cette vue il devient extravagant..... Caroline étant survenue, il me laisse alors, pour aller presque l'étouffer dans ses embrassements. Elle ne sait que penser de transports dont elle ignore la cause, et vraiment elle commence à craindre pour sa santé, surtout en voyant son costume. Mais je lui donne le mot de l'énigme; dès ce moment sa douce joie se joint à la nôtre; cependant, cette satisfaction n'est que de courte durée lorsqu'elle apprend que nous allons nous éloigner.

Une seconde lettre m'est adressée par l'un des membres du Sénat, de qui je suis personnellement connu. Après m'avoir félicité de la manière la plus aimable, il me donne tous les renseignements nécessaires pour

les formalités à accomplir. Il me prie, en arrivant à Berne, de ne point chercher d'autre domicile que le sien. Je ne supposais pas qu'il fût nécessaire de conduire nos fils avec nous, mais les bons avis de M. de... ne m'ayant laissé aucun doute à cet égard, bon gré mal gré, je me vois forcé, cher Charles, de te quitter à l'instant même, mais ce ne sera que pour quelques jours, c'est au moins ce que j'espère.

Alfred à Charles.

Genève, février.

Ce ne fut pas sans regret que j'interrompis aussi promptement ma dernière, tant il est vrai que même un évènement heureux impose des privations. J'aurais pu attendre à aujourd'hui pour t'instruire de ce qu'elle contenait, mais, la crainte de te donner de l'inquiétude m'a engagé à la terminer je ne sais trop comment, remettant à t'en présenter des excuses à mon retour.

Je crois t'avoir mandé avec quelles démonstrations de joie Théodore vint me communiquer son bonheur, et comment sa joie fut décuplée en apprenant que j'étais appelé au même bonheur que lui.

Dans cet instant de son ivresse, je pris la direc-

tion de nos préparatifs de départ, qui devait avoir lieu dans l'heure. Mes fils revenaient du manége, quand on leur apprit la nouvelle. Ils en parurent satisfaits, mais demandèrent aussitôt s'il faudrait quitter le Grand-Rocher et Genève, pour habiter Berne. A la négative, ils reprirent leur contentement et furent gaîment faire leurs préparatifs de voyage, bien qu'ils trouvassent que c'est acheter cher les honneurs que de les payer au prix de la séparation de ceux qu'on aime.... Cette absence de quelques jours leur paraît pénible, cependant qu'est-elle, comparée à celle qui les attend dans quelques années ? Mais ils ignorent cette épreuve encore éloignée.... Pourquoi nous hâterions-nous d'obscurcir déjà un avenir qui peut-être ne leur appartiendra pas?... Est-il bien sorti de ma bouche, ce mot douloureux, qui bouleverse toutes mes pensées, qui oppresse mon sein paternel et déchire de toutes parts mon cœur?.... Dieu permettra qu'ils vivent, qu'ils soient heureux. Nés pour la vertu, ne respirant que pour répandre des bienfaits, ils s'efforceront de rendre leur exemple irrésistible.... Se souvenant de mes leçons, ils s'écrieront : Mon père, tu nous indiquas la route du bonheur et nous sommes heureux ; que n'es-tu encore ici-bas pour en être le témoin ! Pardonne, mon excellent Charles, oui, pardonne tout ce qui précède, je m'y suis laissé entraîner sans m'en apercevoir.

Tout était préparé, et nos chevaux faisaient retentir l'enceinte de la cour, lorsque nous songeâmes à prendre congé de nos dames. Quoique notre séparation

dût être fort courte, j'apercevais bien des visages altérés. Ceci me conduisit à conserver un front serein. Cette attitude ayant été remarquée par Henri et par Jules, ils se continrent. L'être parfaitement froid en toute occasion semblable, fait preuve d'insensibilité. Celui qui s'abandonne à trop d'expansion découvre sa faiblesse, il existe un milieu qui indique l'homme. Au reste, mon ami, non pas à des occasions semblables à celle-ci, mais dans celles vraiment marquantes, il faut que l'énergie du caractère se déroule; il faut, permets-moi cette expression, savoir jouir et souffrir avec modération. Revenons à nous : j'abrégeai nos adieux, et, la tête encore à la portière, nous vînmes descendre chez Théodore. Dès que mes fils eurent embrassé leur mère, je les éconduisis, afin de ne pas les exposer à perdre la leçon que je leur avais donnée quelques moments auparavant.

St.-George nous précédait à franc-étrier pour gagner de vitesse, en faisant préparer des relais, dans un pays où il n'existe pas de poste aux chevaux et où par conséquent on voyage très-lentement. Notre silence ne se rompit qu'à l'avenue du Grand-Rocher; nous descendîmes au presbytère de Cavonai pour serrer la main à notre bon pasteur, dont l'étonnement fut égal à la joie de nous voir. Nous le conjurâmes de ne dire à personne la circonstance qui nous conduisait à Berne. Nous y arrivâmes dans la nuit, par une pluie soutenue, qui n'avait point cessé durant toute la route. Nous éprouvâmes, Théodore et moi, un sentiment indéfinissable de douceur, de reconnaissance

et de mélancolie, en entrant dans ces murs hospitaliers, où nous nous trouvions dans l'instant même, encore étrangers, et qui dans quelques heures seraient une nouvelle patrie pour nous. Notre amour pour Genève, pour cette intéressante cité, où nos yeux s'ouvrirent à la lumière et où nous éprouvâmes la première émotion du plaisir, notre amour, dis-je, pour cette patrie reçue du ciel, en acquit une nouvelle force. Au centre même de Berne, nous reportâmes nos cœurs sous le toit à l'abri duquel reposait ce que nous avions de plus cher. Notre arrivée, très-avant dans la nuit, me permit de ne point me séparer de Théodore.

Le lendemain M. de... se fit un plaisir d'être notre introducteur pour toutes les visites que nous eûmes à faire. On combla pour nous la coupe des faveurs en hâtant la cérémonie, qui fut auguste et imposante, à la suite de laquelle on nous offrit un repas magnifique. Le jour suivant nous dûmes recommencer les visites et nous offrîmes un splendide dîner à toute la magistrature bernoise, à l'issue duquel nous remontâmes en chaise par un temps aussi froid que pluvieux. La nuit, la traversée de la forêt qui précède Gumine, et le bruit sourd et monotone de l'Aar, furent peu propices pour nous égayer. Nous nous entretenions des évènements de ces quelques jours, passés dans une agitation continuelle et que n'avait pu faire oublier un accueil aussi obligeant que distingué. Nos fils nous dirent alors : Berne est une belle ville, ses habitants sont affables, mais le ton de dé-

corum qu'on y rencontre est le fléau de la société, comme l'air de tristesse qu'on y respire serait devenu contagieux pour nous.... Ils ont ajouté : Rien ne nous a pénétrés autant que l'aspect de ces schalvériens, enchaînés à l'instar des animaux féroces. A la vérité, on a épargné leur vie, mais leur supplice n'est-il pas une mort continuelle pour eux et une angoisse incessante pour les passants ? Cette vue a d'autres dangers encore ; non-seulement elle émousse la sensibilité, mais elle finit par accoutumer les gens à assimiler l'homme à la brute, et en effet, par ses fonctions, le schalvérien remplace le cheval ou l'âne. Quant à l'infamie, en admettant qu'elle les affecte, ce n'est que pour un moment très-court, puisqu'on a vu de ces malfaiteurs, après avoir passé les deux tiers présumables de leur vie à ces travaux, demander d'y demeurer jusqu'à leur mort.

Au point du jour, nous longeâmes le lac de Morat, témoin de tant de valeur, et conservant sur ses bords un ossuaire, triste monument à la vérité, mais derniers vestiges d'une victoire qui punit l'orgueil, l'ambition et la cruauté d'un étranger, sorti de ses domaines pour venir dévaster ceux d'autrui. Nous jouissions encore de ce beau fait d'armes helvétique, quand nous entrâmes dans l'enceinte de l'antique Avanche, demeurée si petite aujourd'hui. Nous réfléchîmes alors, que si la victoire fait le bien, elle fait aussi le mal, et qu'en dernière analyse, elle coûte d'abondantes larmes, elle enfante des maux irréparables et présente des désastres inouis.

La campagne que nous parcourions était riante; nous commençâmes à gravir le Jorat qui nous séparait encore du lac. Lorsque nous revîmes ses eaux bleues, nos yeux attestèrent notre émotion ; cependant, il n'y avait que cinq jours que nous nous étions éloignés de ces rives fortunées. — Mon ami, est-il un bonheur plus grand que celui de retrouver ceux qu'on chérit ? ce sentiment est indépendant de tout autre accessoire. En effet, serait-il possible de s'aimer mieux, parce qu'on possèderait plus ou moins d'opulence ? L'amour vrai se pesa-t-il jamais au poids des écus ? Il n'est malheureusement que trop fréquent de voir un ambitieux jouer des manières qui semblent l'amour. La jeune fille abusée par les apparences, cède. La cérémonie a lieu, mais ce qui était simulé ne saurait devenir vrai. Bientôt la réalité se montre, l'hypocrite tient sa proie, quitte son masque et redevient naturel. En vain l'épouse timide et craintive espère-t-elle que ce ne sera qu'un instant passager.... L'espérance disparaît, et cette épouse délaissée, trahie, quelquefois maltraitée.... qui eût fait le bonheur de celui à qui elle donna sa main, aigrie par de si indignes procédés, cette épouse abandonne une douceur qui seule eût pu tout réparer. Elle repousse un support qui eût fait rougir l'ingrat, elle s'arme de reproches qui justifient en quelque sorte le coupable à ses propres yeux ; c'est ainsi qu'il court dissiper la fortune de sa victime, avec des personnes qu'on s'abstient de qualifier. Au milieu d'une vie si agitée, si coupable, que deviennent les enfants issus d'un pa-

reil mariage? Il n'est que trop vrai que de semblables unions sont pour toujours éloignées de la route du bonheur. Mon ami, nous qui, plus favorisés, goûtons la vraie félicité domestique, dis-moi, existe-t-il sur la terre un bonheur plus grand?

Alfred à Charles.

Genève, mars.

Ami, nos vœux ont été exaucés. Milord, après une heureuse traversée, est arrivé en parfaite santé à Londres. Ses amis l'ont reçu avec joie, et LL. MM. l'ont accueilli avec distinction; Milord ajoute: il n'en faut pas davantage pour être bien avec tout le monde à la cour. Il est en possession de nos lettres, celle pour son fils a ranimé bien des espérances; néanmoins, malgré lui, il ne pourra être rendu au Grand-Rocher qu'au milieu d'avril. Ce retard ne pouvait le contrarier plus que nous. Il nous tarde de connaître ce fils. Oh! combien serait grand notre bonheur si nous parvenions à le rendre à son père, à ce père qui mourrait désespéré si nos efforts demeuraient sans succès! Le ciel daignera les bénir en faveur du motif. Milord ne compte aller le chercher qu'au moment de partir pour la Suisse. Ceci l'a engagé à garder notre lettre,

parce qu'il a craint que le temps qui s'écoulerait jusqu'au départ fût plus que suffisant pour trouver le moyen d'éluder notre invitation, la mère de ce jeune homme étant toujours disposée à lui prêter la main, surtout lorsqu'il sagit d'affliger Milord.

Tu te rappelles vraisemblablement du bal que Théodore donna l'année dernière aux amis de ses enfants, soirée qui nous causa tant d'inquiétude. Théodore a désiré renouveler cette fête, elle a eu lieu jeudi. La bizarrerie des costumes de nos enfants excita la curiosité générale ; en effet, on ne s'attendait guère à les voir paraître en villageois bernois, puis quatre autres paires en lucernois, en glaronais, en valaisans, enfin en fribourgeois, tous d'un goût et d'une fraîcheur à ravir. Mais rien n'était charmant comme nos demoiselles avec leur taille courte, leur fichu blanc et leurs chaînes d'argent sur leur corset de velours noir, enfin leurs grandes tresses surmontées du petit chapeau de paille placé de côté. Les maîtres de la maison, pour qui c'était une surprise, ne les reconnurent pas de suite. C'était parfait de voir l'aisance de cette jeunesse dans ce costume étranger. Les manches de chemises de ces jeunes dames excitaient surtout la curiosité des hommes, on en voyait échapper des mains potelées, éblouissantes de blancheur, l'imagination faisait les frais du reste. Ce que j'avais prévu s'est réalisé, nous avons reçu de nouvelles ouvertures de mariage, et comment pourrait-il en être autrement ? On sait que nous ne sommes pas sans fortune, nos filles dansent à perfection,

elles sont fort jolies, qu'en faut-il davantage pour enflammer certains personnages, quoiqu'ils ne les voient que pour la première fois, oui, pour les rendre épris du plus violent amour? Non, non, messieurs, elles sont destinées à des époux qui apprécient mieux leurs véritables qualités, à des cœurs qui pour se donner ont ignoré si elles sont riches. Mais laissons l'avenir voilé avec tant de sagesse. Tu apprendras sans doute volontiers comment ces costumes sont parvenus à nos enfants, si déjà tu ne l'as deviné.

Pendant notre apparition à Berne, j'aperçus que mes fils faisaient agréer des excuses à madame de... pour la liberté qu'ils venaient de prendre, et tout en parlant ils désignaient des yeux les demoiselles de... dont la taille est parfaite. Les jeunes de... sortirent avec mes fils, qui ne tardèrent point de rentrer munis de quelques petits cadeaux destinés à déguiser leurs intentions.

Lorsque Théodore fit courir les cartes d'invitation, Caroline, en les remettant à ses filles, leur demanda quel costume elles comptaient choisir pour cette soirée. Le plus simple, fut leur réponse ; leur mère ayant insisté pour connaître le motif de ce choix, Julie dit alors, avec des joues couvertes du plus beau carmin : nos frères donnent la préférence à cette parure-là ; d'ailleurs, ajouta Sophie, notre goût se trouve d'accord avec celui de nos frères, nous préférons une simplicité élégante, à une éclatante parure. Ceci fut prononcé avec autant de candeur que d'émotion.

Mes fils, qui avaient été absents pendant ce court entretien, rentrèrent, portant une malle. S'adressant à mes filles, tenez, aimables sœurs, leur dirent-ils, voici vos habits de bal, ils sont arrivés ce matin. Nous espérons que vous ne refuserez pas à vos frères de vous en parer. Nous étions fort curieux de voir le contenu de cette malle ; la clef tourne, on l'ouvre ; l'étonnement, les rires, la joie se succèdent, chacun emporte ses affaires. Dix minutes sont à peine écoulées, que nos enfants reparaissent dans un costume charmant, qui leur sied à merveille. C'est alors que nous eûmes l'explication de la conversation avec madame de..., et dans la crainte que le secret ne s'éventât, tout disparut de nouveau. On convint seulement qu'il en serait fait part aux amis de la société, pour qui on avait empletté des gravures de costumes suisses, afin qu'ils pussent s'en choisir pour eux.

Mais, ce dont je ne t'ai point encore parlé, fut un présent fait à leurs mères, de fourrures chaudes. Je te dirai bien en secret, que pour subvenir à toutes ces dépenses, qui dépassent les moyens de mes fils, j'ai dû avancer une partie de leurs revenus de l'année prochaine, d'autant plus qu'ils ne savaient comment faire lorsque la facture arriva, et surtout ne voulant point toucher au dépôt sacré des deniers destinés au soulagement du malheureux. Le hasard les servit à souhait ; l'invitation vint, les dons se firent, ils purent m'adreser une requête, que j'octroyai d'autant mieux que mon intention étant de doubler leur revenu l'année prochaine, ils auront encore à toucher

des fonds sur lesquels ils ne comptent point. Les mamans ont été enchantées de l'attention de leurs fils. Je n'ai pas voulu troubler le plaisir de ces derniers, en leur faisant valoir l'avance que je leur ai faite. Cependant je me réserve de leur apprendre que dans toutes les occasions de la vie, on doit agir avec prudence. Je leur ferai sentir que tout engagement au-dessus de ses moyens, quelque légitime, quelque excusable qu'il paraisse, demeure téméraire et dangereux si ceux qui l'ont contracté se trouvent jetés par-là dans une position critique et pénible, pouvant conduire à la ruine et au déshonneur. Ces conséquences ne sont point outrées. Il serait superflu de citer à leur appui l'exemple de M. Qui plus que lui fut un honnête homme? Trop serviable, un million eût été insuffisant pour couvrir ses engagements. En voulant l'aider, on se fût ruiné, sans pour cela le mettre dans une meilleure situation.

Ma leçon a été donnée, elle a eu le succès désiré. J'espère que je n'aurai point anéanti le germe de leur générosité, par une prévoyance parcimonieuse, mais je compte qu'ils consulteront davantage la prudence, tout en suivant l'élan de leur cœur.

Alfred à Charles.

Genève, mars.

Charles, félicite ton ami, puisqu'il est un heureux père... ah ! que ma joie est vive ! Comment classer les idées qui m'assiègent incessamment ? je vais chercher à me faire comprendre de toi. Tu te souviens peut-être qu'en novembre, je te mandai que mes filles avaient trouvé un prospectus servant d'enveloppe à des écheveaux de soie, et qu'elles pressèrent leurs frères d'entrer en lice. Mes fils me consultèrent sur ce prospectus de la Société des Arts, qui tendait à piquer d'émulation la jeunesse commerçante de notre cité, en l'invitant à concourir à un prix qu'elle distribuerait aux vainqueurs. Ces récompenses consistaient en un jeton d'or et en un accessit d'argent. Il s'agissait de produire une tenue de livres en partie double qui ne laissât rien à désirer. J'avais, comme je te l'ai marqué, poussé mes élèves dans cet art, persuadé que je suis, que rien n'est plus essentiel pour un homme, quelle que soit sa fortune, que l'ordre et la régularité, et surtout la facilité de voir dans ses livres sa vraie position, de manière à en faire découler sa règle de conduite pour ses dépenses. Enfin, sous le

rapport de l'art lui-même, la tenue des livres à partie double présente des résultats ingénieux et spécialement utiles aux négociants.

Sous ces divers points de vue, je ne pus qu'approuver la détermination de la Société des Arts, d'ouvrir ce concours. J'encourageai mes élèves à persister dans leur dessein d'y prendre part, quoique déjà il y eût six mois d'écoulés sur le temps accordé pour la production de l'ouvrage. Je combattis leurs craintes touchant les difficultés à vaincre, et j'assurai que leur persévérance et leur désir de parvenir feraient le reste. Mes encouragements ranimèrent leur zèle, qu'une sage défiance d'eux-mêmes avait un peu ralenti. Pleins d'ardeur et de délicatesse, ils travaillèrent séparément et sans jamais me consulter ni directement, ni indirectement. Enfin les deux frères, étant intéressés à garder le silence, bannirent de leurs entretiens tout ce qui pouvait déceler leurs moyens en éclairant leur ignorance.

Mes filles travaillaient de leur côté à des prix destinés à couronner la complaisance; ainsi mes fils, sans le savoir, devaient, vainqueurs ou vaincus, recevoir une récompense de leurs travaux. L'ardeur avec laquelle ils les poussaient, les faisait avancer à grands pas; aussi, au bout de quatre mois, ces tenues de livres, que je n'avais point vues, furent-elles mises sous enveloppe et adressées au secrétaire de la Société des Arts. On n'en parla plus; cependant, tous les deux étaient agités plus que je ne l'aurais voulu. Un silence de six semaines, de la part de la Société, aug-

mentait chaque jour leur anxiété. Ils éprouvèrent une forte commotion, quand une carte d'invitation vint les convier à se rencontrer au Calabri, à une réunion qui devait y avoir lieu le lendemain. Partagés entre la crainte et l'espérance, nous parvenions à peine à les distraire..... Tu concevras notre propre impatience. Ils avaient subi un examen ; l'un et l'autre paraissaient également satisfaits; ils avaient exposé leurs moyens, expliqué leur méthode et développé leur théorie avec clarté..... On les avait fort bien reçus ; on les avait remerciés d'avoir pris part au concours ; ils étaient les deux premiers qu'on eût interrogés ; puis ils avaient quitté la séance, pensant que nous devions languir de connaître un résultat ; mais on les prévint qu'ils le connaîtraient par carte.

Mes élèves se trouvaient allégés d'un grand poids, et ce qu'on leur avait dit d'obligeant ne leur laissait qu'une bien faible et bien vague espérance. Huit jours s'écoulèrent encore sans rien apprendre. Cette carte si désirée arrive enfin, on la lit avec avidité, que contient-elle ? rien de plus que l'invitation d'assister à la séance du lendemain. L'impatience qui semblait nous avoir abandonnés, reprit alors tout son empire, aussi les heures en s'écoulant semblaient-elles se transformer en autant de jours. On fut prêt avant l'heure, et les leçons, trouvées à l'habitude si courtes, parurent cette fois d'une longueur démesurée. On dîna sans appétit. Les dames prièrent que Firmin les conduisît vers le manége. Théodore, mon père et moi, nous accompagnâmes mes fils ; la société ne tarda point

*

à entrer en séance. Après la lecture du procès-verbal de la précédente réunion, dans lequel il était fait mention des interrogations et de la décision prise, on procéda à la distribution des prix. Maintenant, mon ami, devine lequel, de Henri ou de Jules, fut le vainqueur, ou enfin qui eut le jeton d'or, qui eut l'accessit? Tu hésites, tu es embarrassé, tu voudrais que chacun l'eût en or ; eh bien, mon cher Charles, tes vœux sont exaucés ; tu l'as dit, égaux en talents, ils sont dignes de la même récompense et ils l'obtiennent. A peine savent-ils où ils sont, dès qu'ils tiennent ces jetons, ils se précipitent dans mes bras et me remettent leurs palmes sans les regarder, et passent ensuite à Théodore. Tous les spectateurs, vivement émus, prennent part à cette attendrissante scène, tous partagent le bonheur paternel. On délivre les accessits, mais mes fils sont déjà à la voiture où ils ne trouvent personne. L'honnête concierge avait introduit les dames dans une pièce bien chauffée.

Réunis, nous jouissons du bonheur que nous procurent nos fils. A notre joie, se joint celle des autres pères ; on profite de cet instant pour les inviter tous à dîner le jour suivant et nous partons. Une scène non moins intéressante nous attendait à la maison. Les félicitations de mes filles recommencent ; après avoir remercié leurs frères d'avoir combattu et vaincu à leur intention, elles leur présentent un léger gage de leur reconnaissance. Mes fils ont bientôt fait disparaître l'enveloppe qui masquait à leurs yeux ; pour chacun d'eux, un portefeuille en satin vert brodé de

leur chiffre et accompagné de cette devise : *Souvenir de ta sœur Sophie reconnaissante*. Et à l'autre : *Souvenir de ta sœur Julie reconnaissante*..... Avec quelle tendresse ces frères embrassent leurs sœurs, en disant : Il est juste que les lauriers acquis soient votre propriété ; demeurez-en les dépositaires, comme vous le serez toujours de nos joies.

Le lendemain, nos conviés arrivèrent. Cette réunion fut fort gaie, bien que composée de personnes qui n'avaient pas de relations entre elles. C'est ainsi que s'est terminée cette grande affaire pour nous. Je dis pour nous, parce qu'elle paraîtrait bien puérile à d'autres, mais j'ai pensé que tu partagerais ma satisfaction. Théodore me dit : Puisque Jules entend si bien les écritures, je veux lui faire un présent de dix mille francs à cette occasion. Je le dissuadai promptement de cela, l'attention de mes élèves devant être uniquement dirigée vers leur instruction. Nul doute que cette somme lui donnerait de l'inquiétude et tendrait à diminuer bien plus son bonheur qu'elle n'y contribuerait. Je lui ai fait connaître, à cette occasion, mes intentions pour l'avenir. Il les a approuvées, puis il a ajouté, avec ce ton flatteur qui fait tant de dupes : qu'en fait de prudence il ne serait jamais qu'un petit garçon à côté de moi. Théodore, ai-je repris, songe que tu parles à ton ami le plus intime, à celui qui démêle au fond de ton âme le vrai du feint. Ne vaut-il pas mieux mille fois énoncer à son ami une vérité utile, si même elle fut peu agréable, que de lui tendre un piége en l'amorçant par la plus légère flatterie. Il

me considéra aussitôt avec un regard fin et pénétrant, et, me serrant la main, il s'écria : Vérité, sainte vérité, sois toujours l'organe de nos cœurs, comme l'amitié se trouve être déjà pour nous le lien le plus doux et le plus indissoluble. Je te répète ces mots précieux, parce qu'ils sont l'expression du même pacte qui à jamais nous unit toi et moi.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Nous serions demeurés d'autant plus volontiers quelques jours de plus à la ville, que le printemps est retardé par des bises froides qui arrêtent la végétation et tiennent nos dames en reclusion. Mais les arrangements à prendre pour que tout soit prêt à l'arrivée de Milord, et les vives instances de M. John, nous ont décidés. Théodore, qui ordinairement ne vient à Bellevue que quinze jours plus tard que nous, nous a cette année précédé de vingt-quatre heures, à notre grand plaisir.

Et les bons habitants de Cavonai, comment te dépeindre leur joie ? J'ignore par qui ils ont appris que je suis devenu membre de la ville souveraine. Au pre-

mier instant, s'ils n'ont pas augmenté de respect pour nous, au moins paraissaient-ils plus craintifs, plus embarrassés. En revanche, nous nous sommes montrés encore plus ouverts, plus expressifs que par le passé. Le premier moment de gêne s'est dissipé, il a été remplacé par de vifs houras.... Voilà comment notre retour au Grand-Rocher a été signalé.

Avec ton dessin à la main, nous nous sommes d'abord occupés de l'emplacement propice où poser le monument. Nous en avons découvert un très-favorable dès qu'on aura extrait deux arbres. Les ouvriers auxquels on a confié le travail sont intelligents. Je leur ai donné les directions convenables, et comme nous désirions que nos enfants ne s'aperçussent de rien, le sculpteur a été logé au presbytère. Cet artiste, malgré une dose d'amour-propre suffisante, a trouvé le monument admirable. Au bout de quelques jours tout a été en place. Firmin est démeuré chargé de la décoration du lieu, pour ce qui tient à son art de fleuriste, et il m'a promis que l'ensemble sera tellement conforme au dessin, qu'on s'y méprendra. En quatre jours ses couches ont été posées et ses platebandes établies. Tout a été élagué, réuni et distribué à propos, en sorte que nous possédons en nature ce qui, il y a quelques jours, n'était qu'une frêle peinture. Maintenant, Milord peut arriver.

Ce n'est pas sans attendrissement que nous avons revu l'image du vénérable vieillard de Hauterive ; il semble nous sourire avec la sérénité du bonheur, et nous dire : Je vous prépare une place auprès de moi.

Nous avons demandé à notre bon pasteur, s'il avait quelques notions sur le caractère de celui qui a succédé au digne curé. Il nous répondit un triste oui! Nous apprîmes alors, que le nouveau venu ne veut voir, ni fréquenter d'autres personnes que celles de sa communion, ce qui nous interdit toute communication avec lui. Nous en sommes fâchés pour tous. Il est possible que nous perdions en lui une relation fort agréable. Certainement il perd en nous des personnes disposées à seconder ses vues bienfaisantes. Le décès de son prédécesseur est un malheur irréparable pour les habitants de Hauterive, dont pendant un demi-siècle il adoucit les chagrins, soulagea les misères et consola les afflictions. Homme respectable! nous ne possédons plus que ta vénérable image et le souvenir de tes vertus. Ah! pourquoi ceux qui sont revêtus d'habits sacerdotaux, quels que soient leur pays et leur communion, ne te ressemblent-ils pas? S'il en était ainsi, le genre humain eût fait un pas vers le bonheur. Oui, mon ami, le curé de Hauterive fut un homme vraiment estimable et de plus notre ami; ah! combien nos regrets sont justes!

Nous avons été bien surpris en voyant arriver la famille Foron. Nous avons demandé à ces bonnes gens qui leur avait appris notre arrivée au Grand-Rocher? Chaque soir, depuis la fin de mars, nous venions à la vue de la maison, et les contrevents fermés nous renvoyaient. Mais nous avons entendu des détonations de boîtes, aussitôt j'ai dit à ma femme : Tiens, Jeannette, je gage que c'est pour notre bienfaiteur... Nous nous

sommes embarqués, et cette fois les contrevents ne nous ont pas renvoyés, mais nous n'avons pas osé vous ennuyer le premier jour. Cependant aujourd'hui nous n'avons pas pu résister à la tentation de venir vous saluer et vous demander si vous ne viendrez pas nous voir. Ce serait pour nous une bien grande joie. Nous leur demandâmes s'ils étaient contents de leur nouveau curé ; des larmes furent leur unique réponse. Je dis à Foron : Puisque vous aimiez tant le défunt, je veux vous le montrer, tournez-vous. Un Jésus-Marie partit aussitôt ; ils allaient s'agenouiller si je ne les eus retenus; ils ne pouvaient se lasser de contempler ce portrait, et à force de le fixer, l'illusion devint complète pour eux. Ils croyaient le voir sourire, bouger ; ils me prièrent de permettre qu'ils le touchassent du bout du doigt ; j'y consentis, à condition que ce serait légèrement ; tous les cadeaux imaginables n'ussent pu leur procurer un plaisir aussi grand. Quelle récompense pour l'homme de bien; que de vivre ainsi dans le cœur de ceux qui le connurent, dans le souvenir de ceux qu'il aima, sur qui il répandit quelques bienfaits secondaires ; tandis que, ô contraste inconcevable ! on oublie si souvent celui qui nous comble à chaque instant de ses grâces les plus signalées.

Foron et sa famille nous quittèrent, bénissant Dieu d'avoir vu leur bon curé. Mon père prenant du tabac, fut aperçu de Foron, qui reconnut la boîte de son pasteur. Il pria à mains jointes mon père de la lui laisser tenir un instant, et aussitôt il la porta à son

cœur et à ses lèvres, puis cette honnête famille remonta en bateau et prit le large.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Je ne sais en vérité que penser de nos voyageurs ; il y a trois jours qu'ils devraient être ici. Chaque heure de retard nous cause une inquiétude mortelle. Nous les voyons victimes de quelque accident ; nos craintes nous exagèrent les dangers qu'ils courent. Sans rien nous communiquer, l'agitation est générale, d'autant plus que les gazettes annoncent d'affreuses tempêtes dans la Manche, et parlent même de deux vaisseaux qui doivent avoir péri et dont jusqu'à présent on ignore le nombre et la qualité des passagers. Tout est silencieux au Grand-Rocher, la joie en est bannie, et si quelque visite en voiture arrive, chacun est aux portes ou aux fenêtres. Les personnes qui, dans un autre instant, eussent trouvé ici un accueil gai et riant, sont reçues avec gravité et cérémonie. Tous les cœurs battent, toutes les oreilles sont tendues au moindre bruit. Ne pense pas, Charles, que nous soyons dans un abattement profond, tu te tromperais.

Nous sommes simplement agités par une vive inquiétude, et nous embrasserons de bon cœur le premier qui viendra nous sortir de cette cruelle incertitude, bien plus douloureuse que la réalité... Une bonne nouvelle, voilà ce qui rendra la paix à nos cœurs, elle qui les a abandonnés depuis trois mortels jours.

Genève peut être considérée comme l'une des villes où, en cas d'incendie, les secours sont portés avec le plus de zèle, de célérité et d'habileté. C'est un cas bien rare, qu'une maison soit détruite en entier. Cependant, je crois que là aussi il y a des améliorations à introduire, des changements à faire. Un sinistre arrivé cet hyver, dans un quartier assez éloigné du nôtre, et pendant lequel mes fils firent convenablement leur devoir, me rappela que Cavonai n'avait pour tout secours que le droit de se servir de la pompe de Bellevue, placée à cet effet au centre de la distance qui sépare les deux villages, ce qui déjà est pernicieux à l'un et à l'autre, puisque trois quarts d'heure devaient au moins s'écouler avant que ce secours-là fût organisé. Pour parer à cet inconvénient, dès le lendemain je commandai deux pompes, l'une de grand format et l'autre portative. Ces deux pièces ayant été très-bien exécutées, je les envoyai occuper le hangar qui fait pendant à la maisonnette du portier du Grand-Rocher. Dès qu'on sut dans la commune que c'était un présent que je faisais à Cavonai, je vis arriver une députation de quatre vieillards, chargés de me présenter les remerciements des habitants. Je leur remis alors l'acte de donation en rè-

gle, renfermant quelques conditions, telles : 1° que les pompes demeureraient toujours remisées dans le hangar du haut de mon avenue ; 2° que mes fils et moi nous en serions les officiers, avec nomination de sous-officiers pour les cas d'absence; 3° qu'on suivrait exactement les réglements joints à l'acte de donation, lesquels commenceraient à entrer en vigueur dès le dimanche suivant. Les députés souscrivirent à tout ce qui était stipulé. Je ne leur parlai pas d'un autre point, désirant les voir venir d'eux-mêmes, mais ils me dirent aussitôt qu'ils allaient se rendre à Bellevue pour faire enregistrer à la Maison-de-Ville, que les habitants pouvaient disposer à leur convenance de la pompe de Gési, afin de s'en servir seuls à l'avenir. J'approuvai leur résolution, et tout chemina au gré de mes désirs. Voici un extrait des réglements imposés à Cavonai, et qui te fourniront quelques lumières statistiques sur cette commune. Il y existe soixante-cinq feux, et l'ensemble de la population est de 358 communiers, non compris les domestiques ou ouvriers, ce qui présente un effectif de 102 hommes valides. Il faut 21 hommes pour servir la grosse pompe et 5 pour la petite. Il existe en outre quatre tonneaux sur leur train, attelé de deux chevaux, qui sont destinés à aller chercher de l'eau partout où l'on peut en trouver. Heureusement c'est ce qui ne nous manque pas ici. Aussi celui qui a parcouru des pays plats et sablonneux privés d'eau vive, sont-ils réjouis à la vue de nos fontaines multipliées et abondantes, dont les jets fournissent une eau frat-

che, limpide et salubre, qui prend sa source au Jura. Quatre hommes desservent un de ces chars, sur lesquels se trouve aussi une cuve du contenu du tonneau et dans laquelle on vient déposer pour continuer le service. Les quatre paires de chevaux sont désignés, c'est chez ceux-là même qui les fournissent que sont déposés les chars à tonneau, ceux-ci toujours pleins. Mes chevaux s'attellent à la pompe si cela est nécessaire.

Quoique les tonneaux fournissent ou soient censés fournir suffisamment d'eau, j'ai formé une compagnie de vingt hommes uniquement occupés à porter la brande. Les femmes sont organisées en chaîne pour le service des sceaux pleins, et les enfants doivent les retourner dès qu'ils sont vides.

Une autre compagnie est aussi formée de nos deux charpentiers, du maçon, du charron, du couvreur, du maréchal, du menuisier et du serrurier de Cavonai ; à ces huit hommes on a joint douze jeunes gens reconnus pour être aussi adroits qu'intrépides. Cette section est spécialement chargée de sortir tout ce qu'il est possible du local incendié, tant en gens, bestiaux, meubles, hardes ou récoltes. Sur un ordre donné, ils sont autorisés à abattre chaque maison voisine. Ces hommes sont munis de tous les instruments nécessaires, tels que piques, crochets, haches, marteaux, scies, pioches, etc.; j'attends de grands services de cette compagnie. Enfin nous en avons formé une cinquième, elle est aussi composée de vingt hommes; c'est à eux qu'est confiée la police et la surveillance. Ce sont

les gens âgés qui légèrement armés écartent les enfants et les curieux, et placent des factionnaires autour des objets sauvés, afin que personne n'en approche. A cet effet on a fabriqué une palissade portative, rompue et à charnières, qui forme un enclos impénétrable aux malveillants. Cette palissade a trouvé sa place sur la grande pompe. La compagnie des ouvriers est chargée de pourvoir aux échelles.

Dans le but de stimuler la célérité, j'ai fondé une récompense. Le conducteur du premier tonneau, le porteur de la première brandée d'eau, le premier garde, le premier ouvrier, enfin le premier homme qui arrive à la pompe, recevront chacun quatre livres de Suisse. Un tonnelet de vin est tenu toujours prêt pour rafraîchir les travailleurs, six jeunes gens ayant des gobelets en étain en sont les échansons.

Mais comme tout ce monde serait novice dans ses fonctions, j'ai cru nécessaire pendant un certain temps de les exercer chaque dimanche matin durant deux heures. Nous commencerons par les pompiers. Ils apprendront à démonter et à remonter leur pompe en entier dans un court espace de temps, de manière à pouvoir la nettoyer. Le serrurier double ici ses fonctions. Dès qu'ils sauront replacer chaque pièce sans hésitation, quand ils en connaîtront l'usage, le nom et le maniement particulier, ce qui sera prompt, parce que ces hommes ont de la compréhension et qu'ils s'occupent avec zèle de la chose ; quand, dis-je, ils connaîtront à fond la machine dont ils doivent se servir, nous commencerons à la faire jouer avec

l'eau. C'est alors que nous mettrons en mouvement toutes les parties de notre organisation. Nous mesurerons les distances, il n'y aura pas de lieu fixe pour les essais. On se placera à tour de rôle devant chaque maison. On redoublera d'étude pour les positions difficiles et la manière d'administrer les secours les plus efficaces. La manœuvre nous donnera de l'expérience. Nous gagnerons des idées pour déployer utilement notre intelligence au secours du malheureux accablé sous le poids du fléau destructeur.

Tu vois que dans ceci nous nous sommes réservés pour être la tête et les yeux, pour diriger tout en ne mettant la main qu'au plus urgent. Nous leur ferons comprendre, que celui qui agit doit le faire dans la plénitude de son pouvoir, sans chercher à commander; comme aussi celui qui dirige doit engager toute son attention, sans mettre lui-même la main à l'œuvre; parce que toutes les fois que ceux qui doivent exécuter commandent, et que celui qui est appelé à diriger perd de vue son objet pour aider, chacun alors sort de ses attributions. La confusion naît, elle produit le désordre et détruit tous les fruits d'une bonne organisation. Dans toutes les choses du monde, il est indispensable que l'œil et la main conservent leurs fonctions respectives. C'est de leurs efforts séparés que résulte l'excellente réussite.

Nous ne bornerons point à notre commune seule nos secours. J'ai fait construire un char, où peuvent se placer dix hommes, outre la petite pompe, Celle-ci est garantie de manière à ne pouvoir éprouver de

dommage. Les dix hommes se composent des cinq pompiers attachés à la petite pompe, de deux hommes du corps des ouvriers, de mes deux fils et de moi. A ce char ainsi monté s'attèlent quatre chevaux qui nous ont bientôt transportés sur le théâtre du sinistre; toutefois nous ne nous éloignerons pas à la distance de plus d'une lieue.

Voilà comment nous comptons organiser notre service. Je crois qu'en peu de temps nous serons à même de le faire avec facilité, avec intelligence. De prompts secours arrêtent souvent un grand désastre. Le pire est qu'en beaucoup d'endroits on ne connaît pas la moindre police à cet égard, si même on ne manque entièrement de machines.

L'assurance mutuelle est une belle et bonne chose, mais je ne saurais en dire autant de celle des compagnies qui en font l'objet d'une spéculation. Il peut naître de cette dernière d'effroyables abus.

Oh! mon ami, point de nouvelles, nous sommes dans une véritable affliction. J'avais espéré ne pas fermer celle-ci sans t'apprendre quelque chose d'heureux. Tout est tranquille dans la nature, nos cœurs seuls sont agités.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, avril.

Charles, ils sont ici, sains et saufs. Il n'y a pas deux heures que nous les avons pressés dans nos bras; mais, avant tout, il faut que tu saches cette excellente nouvelle; plus tard tu pourras en apprendre les détails.

M. John, cet homme si éloquent, est demeuré muet; mais ses yeux étaient pleins de feu. C'était à qui serrerait la main, dirait un mot aux arrivés. Mais revenons à ma dernière. Chaque heure d'attente augmentait nos angoisses et diminuait nos espérances. Depuis le départ de ma lettre, deux jours s'écoulèrent dans cette situation. Quelle serait l'issue de la crise? en serait-ce une de félicité ou de douleur! Hier nous sortions de table, quand nous entendîmes dans l'avenue les pas précipités de chevaux de poste se marier au fouet du postillon. Le bruit des grelots des chevaux nous donna une commotion électrique. On court, on en entoure la chaise, mais c'est une erreur. Ceux qui occupent cette voiture sont aussi embarrassés que nous. Ils voient clairement que c'est une méprise, ils

balbutient alors des excuses pour une faute dont ils ne sont point coupables, ils descendent enfin. Je les reçois ; c'était un des frères B., accompagné d'un commis. Une opération fort avantageuse se présentait à faire, mais elle exigeait des fonds considérables. Ce brave jeune homme venait me consulter et voir si, après avoir approuvé l'affaire, je consentirais à les aider dans le cas où leurs rentrées ne seraient pas toutes effectuées au moment de l'échéance de leurs acceptations. Je les invitai de prendre place à table ; là M. B. me donna tous les renseignements que je lui demandai. Je vérifiai les calculs, et bientôt je me convainquis que cette affaire était excellente. Je promis de pourvoir au nécessaire, et les engageai à ne pas perdre un instant pour arriver à Bâle. Le jeune B. me quitta plein de gratitude. J'admirai sa délicatesse. Tout autre eût parlé d'un compte en participation, afin de mieux obtenir mon appui ; mais non, celui-ci comprend que c'eût été m'offenser que de mettre ma bonne volonté à l'épreuve par l'appât d'un gain. Il est persuadé à l'avance que je n'aurais pas accepté, et pour ne pas essuyer un refus, il préfère faire le sacrifice de son amour-propre. Il ne craint point d'adresser une demande, et de contracter une obligation nouvelle vis-à-vis de celui à qui déjà il croit tout devoir... Estimable délicatesse! tu es d'un prix immense à mes yeux.

Ces messieurs promirent de venir à leur retour me faire part du résultat de leur voyage. J'écrivis par le courrier du même jour à mes amis M., à Bâle, pour

leur recommander les frères B., et me portai garant des opérations en marchandises qu'ils pourraient traiter ensemble.

A cette fausse arrivée, qui nous avait causé une joie si vive, succéda une douleur d'autant plus poignante, que les feuilles publiques que nous recevions à l'instant confirmaient le naufrage des deux navires dont on n'avait pas eu encore de nouvelles. Trois matelots, seuls échappés au sinistre, avaient déclaré qu'à bord se trouvaient deux familles anglaises, dont ils ignoraient les noms, mais qui s'étaient toujours qualifiées de Lords. En vain avais-je cherché à passer cet article ; mais le coup fut terrible, et on se sépara pour chercher un repos qui ne devait pas se trouver. Les fréquents messages de Bellevue nous faisaient toujours mieux sentir notre propre angoisse. Nous venions de renvoyer Saint-Georges, et nous reprenions la lecture du fatal article, lorsque tous ensemble nous nous levons au bruit d'une chaise de poste qui s'annonce. Pour cette fois nous reconnaissons la chaise de Milord, sa livrée. Ce n'est pas un songe, il nous serre dans ses bras et nous l'étreignons dans les nôtres. Redoutant une illusion, nous l'entourons de peur qu'il ne nous échappe. Notre extase était difficile à dépeindre. Quelle transition que la nôtre ! Nous passions des craintes, des terreurs, des angoisses les plus cruelles, au bonheur, enfin de la mort à la vie. Aussi n'y eut-il pas jusqu'au fidèle Fritz à qui on serra cordialement la main. Il y avait plus d'un quart d'heure qu'on était ensemble, que c'était à peine si on

s'était dit un mot, mais les cœurs s'étaient entendus.

Firmin partit pour Bellevue. Milord nous présenta son fils : c'est un grand jeune homme de l'âge des miens. La tristesse est empreinte sur toute sa personne. Il paraît sensible à nos avances. Mes enfants lui parlent sa langue maternelle et cherchent à deviner ce qui peut lui être agréable. D'après le peu que j'en ai vu, je nourris l'espoir qu'ils seront très-bien ensemble. Nous allions engager Milord à nous instruire de la cause de son retard, quand Théodore et Laure arrivèrent avec une étonnante célérité. Milord se trouvant comme chez lui, il engage son fils, qui paraît le plus fatigué, à prendre du repos. Mes fils l'accompagnent. Nous mettons sous les yeux de Milord les feuilles arrivées la veille. Il comprend nos alarmes et ne sait comment exprimer ses regrets et sa reconnaissance. Nous manquâmes, ajouta-t-il, de deux heures les paquebots. J'en éprouvai d'autant plus de chagrin, qu'on me dit que deux familles de mes relations s'étaient embarquées pour la France. De la société eût peut-être aidé à dissiper la mélancolie de James, qui pendant tout le voyage n'a pas souri une seule fois, quoi que j'aie tenté pour l'égayer ; ici Milord nous jeta un regard significatif, soupira et continua. Je n'éprouvai jamais autant d'impatience, et cependant qu'elle était mal fondée et combien mes murmures étaient coupables !.... Tel est le sort de l'aveugle humanité. Veuille le ciel qu'en d'autres circonstances j'arrive au port désiré, comme je l'ai fait à Calais, après cinq jours d'attente à Douvres. Je res-

soutais votre inquiétude, et que n'aurais-je pas fait pour vous la sauver? En abordant en France, nous apprîmes la triste destinée des deux bâtiments, et sans nous arrêter nulle part, ni jour ni nuit, nous sommes ici. Mais combien de fatigues n'oublie-t-on pas quand on se retrouve au sein de sa famille et dans les bras de l'amitié! Nous conjurâmes Milord d'aller prendre du repos. Il céda à nos instances; dès cet instant tout revêtit le plus profond silence; messire coq fut enfermé net dans le poulailler; nous aurions même fait taire les quatre jets de la fontaine, si leur bruit constamment répété n'invitait à la rêverie et au repos.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

Est-il bien possible que trois jours se soient succédés depuis le départ de ma précédente, qui te portait une si heureuse nouvelle? Oh! qu'elles sont courtes les journées du bonheur pour ceux qui en jouissent! Après t'avoir quitté, je rejoignis ma famille. Nous étions encore trop agités pour songer aux occupations. Les heures s'écoulaient néanmoins; celle du dîner arriva à son tour, et pour la première fois elle ne nous

vit pas à table. Nos hôtes reparurent. Milord se plaça à table avec l'aisance naturelle à toute personne qui habita long-temps l'endroit où elle se retrouve. Il n'en fut pas ainsi de son fils; il nous parut étonné; en effet, chaque chose était nouvelle pour lui, il regardait ce qui l'environnait sans que rien fixât bien son attention. Il était tel qu'un voyageur qui, parcourant avec rapidité une longue route, se rappelle qu'il a remarqué bien des objets, mais il ne sait plus où. Plus tard cependant la mémoire se classe et fait cesser cette confusion de souvenirs.

Ce premier dîner fut ce qu'il promettait d'être, c'est-à-dire charmant. Tout y contribuait. Le plaisir de se voir, celui de s'adresser un mot, une question, ou de répondre à ce qu'on vous demande, en est un si grand, qu'on ne songe guère à manger vite. Milord, en occupant sa place accoutumée, se retrouva en face de Célestina ; combien de fois il y porta les yeux. Ayant tourné la tête, il aperçut le portrait du vénérable curé. La beauté de ce tableau et surtout sa parfaite ressemblance le frappèrent. On avait fini de dîner, il se leva pour le voir de plus près ; comme il ne cessait de donner des regrets à la perte de l'homme estible, James demanda à mes fils qui c'était ? Ils lui en firent succinctement l'histoire et se levèrent pour le lui montrer. Mais en passant James s'arrêta et demeura immobile. Son père ne le perdait pas de vue... Il ne se trompe pas, c'est bien son portrait qui fixe ses regards. Il regarde avec embarras autour de lui, m'aperçoit et vient me serrer la main en me deman-

dant si c'est bien lui qu'on a voulu peindre et placer là ? Oui, mon cher James, permettez-moi cette expression familière, oui, c'est vous. Depuis que nous possédâmes ce portrait nous eûmes l'espoir de compter un ami de plus. Mes fils vous aimeront, et nous, nous vous regarderons comme l'un des nôtres. Il etait attendri, vivement ému, il balbutiait des remerciements.... Oh! James, ajoutai-je, votre père qui est notre plus cher ami, votre respectable et digne père vous a préparé une place dans nos cœurs bien avant que nous eussions le plaisir de vous connaître personnellement. Il voulut aussi nous donner une esquisse de votre personne, il nous fit présent de ce portrait..... A ces mots le visage de ce jeune homme se couvrit de tous les traits d'une personne que la honte et le remords agitent. Il ose à peine lever les yeux sur un père qui lui tend les bras... il ne peut résister, il court s'y précipiter... des larmes sont dans tous les yeux, chacun lui témoigne de l'affection; alors un doux sourire siège sur les lèvres de ce James, qui prodigue les noms les plus tendres à son père et à mes fils.

Un temps serein égayait depuis quelques jours la nature. Un soleil radieux y répandait la vie et la joie. Nous décidâmes de faire une promenade au milieu d'une campagne magnifique et pleine de charmes. Les habitants de Cavonaï, à la vue de Milord, accourent, lui baisent la main et lui adressent les choses les plus affectueuses. Leur joie est patente. James ne peut en croire ses yeux. C'est avec un attendrissement mêlé

de respect qu'il considère ce père si aimé, si vénéré par des étrangers, tandis que lui son fils ! et une larme furtive est essuyée... il ne quitte plus le bras de ce père. Représente-toi la joie de Milord. Au premier moment que nous nous trouvâmes seuls, oh! mon bienfaiteur, me dit-il, l'aurore de la félicité a lui pour moi. Je vous dois tout, mais je le conçois, cela ne pouvait aller autrement ; la vertu s'entoure de vertueux, l'amour enfante l'amour; où aime-t-on mieux, où peut-on être mieux aimé qu'au Grand-Rocher ? Tout y respire bienveillance, c'est ici que le bonheur réside, et qui le mérite mieux que vous, cher Alfred ?

Je lui demandai alors comment il avait pu décider son fils à le suivre. Ici Milord reprit son sérieux, mais non sa tristesse. De douloureux souvenirs venaient d'être exilés, et si on revenait sur le passé, c'était pour mieux savourer le présent. Lord B. se rendit à Cambridge muni de ma lettre; il arriva à sept heures le soir, et déjà il commanda des chevaux pour neuf heures, il fut ensuite à l'Université. Il reçut les éloges accoutumés sur la conduite du jeune homme. Il acquitta tout, fit des présents aux professeurs et manda James. Celui-ci arriva tristement, il résista aux caresses de son père qui lui remit ma lettre. L'ayant lue, il répondit n'avoir aucun désir de venir chez des personnes inconnues; néanmoins, continua Milord, je lui annonçai notre départ pour l'heure suivante. Cet ordre inattendu l'interdit, il me regarda, rougit et sortit. Je lui demandai où il allait. Préparer mes

effets et faire mes adieux....... Fritz vous accompagnera. Je suis habitué de me servir moi-même... Le temps est court, repris-je, mais sa soumission prompte me fit relâcher sur ce point. Les adieux de ses amis furent sentis, furent exprimés avec force, je vis qu'il était aimé et cela me fit plaisir. Tous ces jeunes gens me regardaient comme un tyran, aussi dans ma douleur m'écriai-je : malheureuse mère! voilà ton ouvrage, non-seulement tu me ravis le cœur de mon fils, mais encore tu me fais passer aux yeux de tous pour un monstre... Nous montâmes en chaise, un torrent de larmes s'était ouvert un passage. Elles abreuvaient mon cœur d'amertume. Nous courûmes ainsi jusqu'à Londres, où nous nous arrêtâmes fort peu. Nous arrivâmes à Douvres toujours gardant le silence ; il ne m'adressa jamais une question, et la réponse la plus laconique était constamment le résultat des miennes; je ne l'ai pas vu sourire une seule fois... Mais, mon ami, je suis un heureux père, un très-heureux père maintenant. Voilà ce que me récita Milord. Nous rejoignîmes la société dont nous ne nous étions déjà que trop absentés. On proposa un peu de musique, chacun se trouva disposé. James est un très-bon violon; on préluda par le dernier morceau italien que tu m'as envoyé, puis on prit les morceaux composés en l'absence de Milord, *la Navigation* et *le Retour*. Je ne chercherai point à te dépeindre l'agitation de Milord ni celle de James. Rien ne saurait égaler la douceur qui régnait dans leur émotion. Mais ce qui parut faire une impression profonde sur Ja-

mes, furent les morceaux intitulés *l'Amour filial* et *l'Amour paternel*. Il ne lui fut plus possible d'acompagner. Caroline et Laure chantèrent le dernier de ces morceaux, Sophie et Julie avaient chanté l'autre. Quel délicieux souper succéda à ce petit concert! J'espère, mon ami, que ces détails te seront agréables, au moins te les ai-je retracés avec bien du plaisir.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, mai.

Je continue, bon ami, à te faire part des détails qui t'intéressent. Nos voyageurs avaient passé une bonne nuit, le déjeûné nous rassembla. James fut surpris de nous voir revenir déjà d'une promenade pédestre, il nous pria instamment de le recevoir en quatrième à l'avenir. J'acquiesçai avec plaisir et je saisis cette occasion de lui donner le détail de nos occupations quotidiennes, afin qu'à sa volonté il pût y prendre part.

Maintenant et pendant les magnifiques nuits, nous consacrons une heure à explorer ce ciel d'azur où brillent avec tant d'éclat et d'harmonie les corps célestes, auxquels la puissance du Créateur imprima dès le commencement des siècles, une marche toujours égale, et qui durera jusqu'à la fin des âges. Qui pourrait

jeter les yeux sur cette voûte aérienne, sur ce dais de la terre, qui pourrait considérer les millions de globes lumineux qui y sont parsemés, sans éprouver un ravissement inexprimable ? Charles, tout est majestueux, tout est rempli de puissance dans l'ensemble de la nature, depuis l'insecte, qui dans nos prairies répand une lumière phosphorique, jusqu'au brillant flambeau du jour. La plus petite comme la plus grande des créatures, l'être inanimé ou animé proclament la sublime bonté comme la toute sagesse qui ordonna qu'ils fussent ainsi. C'est en vain que le temps a fait et fait encore son œuvre, il n'a pu ni les altérer ni les détruire, la Providence les soutient et les garantit. L'homme, dans sa présomptueuse ignorance et avec son ingratitude inouie, peut vouloir assigner des bornes à une Puissance qui n'en a d'autres que celles de sa volonté. Mais que prouve-t-il par là ? rien. Qu'il se démène dans le champ des conjectures, qu'il croie assigner des causes, qu'il se fasse fort d'indiquer l'origine, qu'il juge toutes choses, libre à lui, surtout quand ses veilles sont consacrées à étudier la souveraine sagesse. Mais je ne découvre en lui que folle témérité, dès que ses talents ne sont employés qu'à calomnier le Bienfaiteur de tout ce qui existe et qu'à vouloir ravaler l'omnipotence qui le bénit.

Homme si savant, as-tu enfin trouvé ce qui fait circuler le sang dans tes artères ; connais-tu un remède contre la mort ; pourras-tu de ton propre mouvement créer un seul brin d'herbe? Non, certes non ; cependant, à tes yeux, c'est bien peu de chose que

cette herbe que tu foules avec indifférence. Et parce que tu ne peux créer, il faut que tu détruises. Ta faiblesse ne te permet pas de croire qu'il y ait un Maître qui sourit de ton orgueil insensé. Passe encore si ceux qui affichent de semblables opinions ne faisaient que de penser; mais ils écrivent et le mal qu'ils font par là est irréparable. Ils frémiraient jusqu'au fond de leur être, s'ils pouvaient se figurer un instant, groupés devant eux, le résultat de tous les maux qu'ils ont fait et que leurs ouvrages continueront de faire. Mon ami, dans quel genre de réflexions me vois-je entraîné moi-même, à l'occasion des magnifiques nuits que nous contemplons avec tant de ravissement. Ce sont surtout celles qui succèdent aux jours brûlants qui sont délicieuses. Alors le soleil nous quitte à regret pour franchir le Jura en couronnant le Mont-Blanc de ses rayons; la région aérienne est nuancée de mille couleurs belles et vives; c'est l'instant pour nous où commence l'aurore des jouissances. Le villageois profite encore des derniers instants de lumière; son activité continue à se déployer; tout est joyeux, tout respire la tranquillité et le bonheur; le coq a cessé son chant, mais le chien commence de se faire entendre. Un peu plus tard, le silence, fils de la nuit et des ombres, vient régner. On prétend que les autres enfants, frères du silence, sont hideux. Nous n'en vîmes jamais de semblables. Le firmament, les émanations des fleurs et le zéphir folâtre qui, en messager fidèle, nous apporte les sons lointains, ou qui nous transmet le

bruit plus léger de la feuille du tremble situé à l'angle de la forêt, n'a rien qui ne charme. Parfois aussi ce silence, si redouté par quelques-uns, est rompu pour nous par le chant joyeux de l'insecte de la prairie, ou par celui, plus agréable encore, de jeunes filles réunies dans l'éloignement, sous le toit hospitalier de l'amitié d'où elles jouissent de la lumière de la douce Phébé... Si elles s'interrompent, c'est le flageollet du pâtre qui se fait entendre. Nous-mêmes, assis sous un berceau de jasmin et de chèvrefeuille, nous unissons nos voix pour célébrer les charmes de Flore ou les dons de Cérès. Vraiment à tout cela nous ne trouvons rien de hideux.... Si l'air est calme et que le ciel soit parfaitement serein, montés sur notre chaloupe, nous nous éloignons de la côte, et de notre embarcation nous forçons l'écho à répondre à nos voix ou à nos instruments, à moins que nous ne les marions ensemble....

Un temps est consacré par mes enfants à dessiner d'après nature divers animaux; ils prennent des croquis de tout ce qui les intéresse, ils se forment ainsi une collection de très-jolies choses. Comme l'année précédente, mes fils travaillent au jardin sous la direction de Firmin; nous faisons de fréquentes promenades à cheval. James est enchanté; il prend part à tout, et acquiert plus de santé qu'il n'en avait en arrivant ici; il gagne aussi davantage d'aisance; chaque jour il est plus empressé pour son père et plus amical envers nous. Malgré cela, il est facile de s'apercevoir qu'il est profondément affecté

et qu'une tristesse concentrée le tourmente. L'avenir seul pourra dissiper ce nuage. La confiance s'établira vraisemblablement entre les jeunes gens, et peut-être alors apprendra-t-on ce qui froisse son âme. Voici une lettre de Milord pour toi, nul doute qu'elle te fera plaisir.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, maf.

Puisque tu t'intéresses à notre voyageur à Bâle, je t'apprendrai que huit jours après son passage au Grand-Rocher, il y repassa ayant fait des achats importants.... Les M... prenant en considération ce que je leur avais mandé, lui donnèrent de grandes facilités; aussi le jeune chef de maison m'a-t-il laissé entrevoir ce qu'il pensait du crédit sans borne qu'on lui a accordé. Ayant eu le bonheur de placer promptement, et à un honnête bénéfice, les deux premiers tiers de leurs achats, ceci leur a facilité les moyens d'escompter ce qu'ils restaient devoir aux M... Ces Bâlois m'ont écrit, pour me témoigner leur reconnaissance de les avoir mis en relation avec une maison aussi loyale et aussi exacte; ils ont ajouté que, désormais, ils lui accorderont la confiance qu'elle n'avait due qu'à mes lettres et à ma garantie. Quelles

puissantes recommandations pour des négociants que l'exactitude, l'activité et la loyauté ! quelle source d'affaires qu'une réputation fondée sur de pareilles bases! Conçois, mon ami, combien je me réjouis en voyant cette intéressante maison prospérer et recouvrer ainsi une aisance dont elle fait un si noble usage, puisque ces braves jeunes gens non-seulement font le bonheur de leur mère, mais celui de toute leur famille.

La promesse que nous fîmes à Foron n'est pas demeurée sans effet. Hier nous nous embarquâmes par un temps magnifique. Notre traversée fut heureuse, et si nous éprouvâmes une peine, ce fut celle d'être privés de la société de notre aimable pasteur. La crainte d'attirer des reproches à Foron, de la part de son conducteur spirituel, motiva cette absence. La famille Foron ressentit un vif plaisir de nous voir, et comme nous avions prévu que notre arrivée pourrait la mettre dans l'embarras, nous nous étions pourvus de tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Nous fûmes bien surpris de trouver, au milieu du verger, un berceau de charmille que nous ne connaissions pas. Foron nous apprit alors qu'il avait observé, la dernière fois que nous vînmes chez lui, que le soleil nous incommodait beaucoup ; il avait résolu aussitôt de planter ce berceau pour notre prochaine visite ; il ajouta que ces arbustes avaient prospéré à merveille. Nous remerciâmes ce brave homme de sa prévoyante attention. La gaîté régnait parmi nous. Les habitants du village, ayant appris notre arrivée, venaient nous

saluer et nous recevions ainsi de fréquentes visites. Nous fîmes un repas charmant, et comme nous étions assez bien pourvus, nous invitâmes tous ceux qui vinrent nous voir. L'affluence des convives ne dérangea en rien le service. Nos domestiques ne furent point inquiets qu'il vînt à manquer quelque chose au plus petit convive. Le tapis vert nous servait de table, de nappe et de siéges, et chacun de nous soignait son voisin. La cordialité et l'appétit firent le charme de la fête. Jamais Théodore ne fut plus aimable et plus gai qu'à ce repas sans façon, qui était le premier que James voyait dans ce genre. On peut dire que personne plus que lui ne fut attentif à ne laisser manquer de rien à ses voisins et à ses voisines.

Le temps s'était écoulé avec rapidité ; il se faisait tard et on dut songer au départ. Le vent d'ouest s'étant levé violent, rendait notre traversée pénible et dangereuse, parce que l'eau, très-houleuse, venait battre notre embarcation en proue et en flanc, et qu'il fallait gagner l'autre rive à force de rames. Nos dames, confiantes en notre habileté, ne parurent nullement inquiètes et nous ne laissâmes percer aucune crainte. C'est ainsi que nous nous embarquâmes, nous attendant à un travail fort laborieux. Au moment de nous séparer de nos convives, je dis à Foron : Vous conservez, par tant de motifs sacrés, un précieux souvenir de défunt votre digne et estimable curé, que nous avons pensé vous apporter son profil, fait de ses propres cheveux. Nous l'avons fait exécuter pour vous et pour vos amis ; n'oubliez jamais ses leçons, quand

vous verrez son image. On ne pouvait voir sans attendrissement tous ces paroissiens, jeunes et vieux, contempler avec des yeux pleins de larmes, les traits de ce vertueux curé, qui les avait comblés de biens pendant sa vie. Tous voulurent me baiser la main et nous montâmes en chaloupe. Mais leurs adieux n'avaient été que simulés. Quatre bateaux furent bientôt montés chacun par cinq hommes, deux de ces bateaux se placèrent à l'un et l'autre de nos côtés. Les hommes saisirent l'aviron, demeurant sourds à nos prières et à nos supplications pour qu'ils ne vinssent pas. Nous n'avions pas donné encore un coup de rame, que nous nous sentîmes dériver. En effet, une corde nous tenait tous ensemble, les coups de vents et les grosses vagues rendaient le travail général excessivement pénible. Ces braves gens eussent succombé à la fatigue, si, un peu au-delà du milieu de la traversée, nous n'eussions, contre toute attente, trouvé un pareil nombre de bateaux qui venaient nous chercher. Le commandant de cette escadre secourable, était notre excellent pasteur, qui, malgré les angoisses qui le tourmentent sur une eau agitée, ne put résister au besoin de venir au devant de nous, n'écoutant aucune des remontrances des paysans, qui voyant le danger refusaient de s'embarquer. M. John, par ces motifs mêmes, insista et leur dit : vous aurez à vous reprocher leur mort et la mienne, je pars seul. A ce mot, il a plus de monde qu'il n'en veut. On cherche d'effacer un instant de honte par de généreux efforts; ces hommes se lient les uns aux autres, et c'est en poussant des cris de joie

qu'ils nous abordent. L'opération de nous démarrer de nos premiers conducteurs pour nous assujettir aux nouveaux, fut assez difficile. M. John, pâle comme la mort, nous exprimait sa joie de nous revoir.... ce n'est qu'alors que nos dames commencent à songer au péril qu'elles courent, mais je parviens à les rassurer en disant que M. John craignant l'eau, s'est exagéré une situation sans danger, et là-dessus je me mets à rire et à badiner notre bon pasteur sur ses frayeurs. Je préférais dans cet instant passer pour ingrat, que de voir nos dames saisies d'épouvante. Nos bons Savoyards eurent peu de peine à regagner leur côte, après qu'avec de courts mais expressifs adieux, nous nous fûmes séparés d'eux. Milord et mon père, qui avaient saisi mon intention, furent très-enjoués le reste de la traversée, qui se fit lentement et avec de grands efforts. Ambroise avait placé un fanal sur le mur de la terrasse, qui nous fut des plus utiles, le ciel étant devenu si obscur qu'on ne voyait absolument plus rien. A peine étions-nous à mi-route de la maison, la flamme vive de quelques gerbes de paille éclaira l'horizon et nous transmit l'agréable assurance que Foron et ses voisins étaient rentrés chez eux ; nous répondîmes à ce signal par un pot à feu qui produisit un effet éblouissant. Nous fîmes rafraîchir nos braves matelots et je les assurai que jamais je n'oublierais leur zèle et leur dévouement. Ils baissèrent les yeux et me dirent qu'ils ne méritaient point ces éloges; je leur serrai la main, et ils partirent avec ce cœur satisfait qui accompagne

toujours une bonne action. Je pris M. John à part, et, le pressant sur mon cœur, je lui exprimai avec toute la chaleur dont je suis capable, ma profonde gratitude. Je lui expliquai alors le motif de ma conduite, qui avait pu lui paraître aussi déplacée qu'inconcevable. Il comprit qu'il avait été imprudent, et m'avoua, avec cette candeur qui s'allie si bien avec la dignité : qu'autant mon procédé lui avait paru étrange dans le moment, autant il le trouvait sage et naturel maintenant. Reprenant sa gaîté, il me donna l'explication de la confusion des paysans, qui, après avoir positivement refusé de l'accompagner, ne purent cependant le voir partir seul avec Firmin. A peu près toutes les personnes qui me sont les plus chères avaient sans doute couru un danger positif, parce que nous étions exposés à de violents coups de joran (vent très-dangereux), qui se succédaient sans interruption ; mais la divine Providence était avec nous, grâces lui en soient rendues !

Nous rejoignîmes la compagnie, qui comme nous avait été prendre des vêtements secs. Nos dames n'ayant pas été trop éprouvées de cette navigation et comme elles n'ont qu'un bien faible soupçon du danger qui nous menaçait, elles demeurent toutes disposées à nous suivre une autre fois. Mais nous nous sommes bien promis de ne plus nous exposer, parce que nous reconnaîtrons mieux le vent, avant de nous embarquer.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

J'étais persuadé, mon ami, que ma précédente te causerait de l'émotion, et je ne suis point étonné des sentiments que tu viens de vouer à cet excellent M. John. Je lui ai lu l'article de ta lettre qui le concerne, il a dit aussitôt : comment aurais-je pu vivre, quand toute ma famille eût péri ! Mais ce qui m'a encore moins surpris, c'est ton indignation contre l'apparente ingratitude des habitants de Cavonai, qui, comme tu veux bien le dire, comblés de mes bienfaits, refusaient de venir à notre secours, tandis que les paysans de Savoie, qui à peine nous ont vus quelquefois, s'embarquent contre nos instances, et nous quittent à peine quand ils nous voient en d'aussi bonnes mains que les leurs. Quoique les apparences soient toutes à l'avantage des derniers, si la promptitude que tu as mise à me répondre, t'eût permis de faire des réflexions, la conduite des habitants de Cavonai t'aurait paru moins blâmable. L'amour de la conservation est gravé en caractères de feu dans le cœur de l'homme. Si pour un instant il oublie ce besoin, ce n'est qu'en faveur du malheureux qui court un pressant danger sous ses

yeux. Dans une circonstance pareille, il ne peut résister, il vole au secours de son semblable et même d'un animal aimé. Mais cet élan d'héroïsme est éteint sans retour si la réflexion surgit. Celui qui aurait été un héros en cédant à l'aveugle impulsion de son cœur, souffrira le martyre de sa lâcheté si le moindre retour sur lui-même lui a fait manquer l'occasion de sauver un infortuné. Sans vouloir en aucune manière déprécier ce que firent pour nous les Savoyards, telle était néanmoins leur position vis-à-vis de nous, ils voyaient le danger que nous voulions affronter; ils étaient sous le charme actuel du cadeau que nous venions de leur faire; nous avions badiné et mangé avec eux, enfin la réunion de vingt personnes raffermit les plus timides, l'amour-propre agit avec force et du concours simultané naissent la confiance, le zèle et la réussite. Voilà, ce me semble, sans rien ôter au mérite de leur action, le jour sous lequel on doit voir les habitants de Hauterive, tous étroitement liés à Foron qui leur rend constamment de petits services, et qui au premier mot qu'il dit se fussent mis au feu pour lui. Nous pouvions nous accuser d'imprudence, mais l'idée de la situation angoissée dans laquelle se trouverait M. John, ne nous permit plus de balancer, cette imprudence au moins fut colorée de motifs plausibles.

Tandis que nous luttions à bord pour partir seuls, que se passait-il à Cavonai ? Notre ami, en proie aux craintes les plus sombres, en jugeant du danger que nous allions courir pour braver l'élément blanchi de sa propre écume, songe à venir à notre secours, il

oublie le péril pour lui et ne voit que le nôtre.... A ses yeux il n'existe qu'une alternative, sauver ceux qu'il aime, ou le trépas. A sa place nous aurions pensé comme lui. Mais, pour la millième fois, ce digne homme fait l'épreuve que la volonté sans assistance est impuissante et qu'il lui faudra des aides. Il s'adresse à Fritz, à Firmin, ils sont prêts; Ambroise veut se joindre à eux, mais sa femme éplorée le supplie de n'en rien faire, et comme elle porte le second fruit de leur mariage, il ne peut résister à ses prières, à ses larmes. C'est en se maudissant qu'il rentre chez lui, mais aussitôt il en ressort pour dire qu'il faut au moins le secours de quatre bateaux. On parcourt le village; là personne ne peut imaginer que nous ayons eu l'imprudence de traverser pendant un orage qui fait frémir. L'effet des supplications du bon pasteur est détruit par les larmes des femmes, des enfants ou des mères de ceux qui auraient dû partir; il n'y a point d'ensemble, quoique la reconnaissance soit au fond du cœur, cependant ils ne portent pas celui de leur ministre. Il va donc partir seul, ce mouvement entraîne, on le suit, on veut regagner son estime; on fait taire la voix sage de la nature, on part; tu sais comment on nous ramène, je laisse maintenant à ton cœur juste de prononcer sur le dévouement le plus grand des hommes des deux rives.

Nous avons envoyé un cadeau à chacun des habitants de Hauterive qui nous ont accompagnés. On a eu bien de la peine à le leur faire accepter. Le surlendemain j'ai réuni à dîner les habitants de Cavonai ve-

mis à notre rencontre. L'un d'eux avait été chargé de nous faire agréer les excuses de tous, pour l'indécision.... je l'interrompis en les assurant que je n'avais jamais douté de leur attachement. J'aime à croire que cette démonstration sera de quelque poids à tes yeux en leur faveur. La gaîté reparut, et nous espérons que ces explications n'auront inspiré aucune crainte à nos dames.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

La saison commence à nous combler de ses dons. Les premiers fruits paraissent, quelques-uns déjà sont en maturité, tandis que d'autres se nouent à peine. C'est ainsi qu'une génération passe pendant que l'autre se prépare. Nous sommes des fruits, lorsque nos enfants ne sont encore que des fleurs. Puisse l'orage des passions les épargner, pour qu'un jour ils parviennent avec beauté, à tous les avantages qui peuvent les caractériser! Avec cette saison, nous avons repris nos exercices de chasse et de pêche. Mais celui qui nous réunit tous, c'est celui de jardiniers, il enchante James. Je crois t'avoir dit, que dès la semaine qui suivit son arrivée, il mit de côté son an-

cienne garderobe, pour prendre des habits analogues aux nôtres. Ce jeune homme a un goût prononcé pour les travaux de la campagne. Hier il nous dit avec effusion : que jamais il n'avait été aussi heureux, et qu'il ne connaissait cette situation d'esprit et de cœur, que depuis qu'il habitait au milieu de nous et avec son père. Ce ne fut pas sans une vive émotion que ce premier aveu échappa. Nous saisîmes avec empressement une occasion si belle de lui renouveler le plaisir que nous éprouvons de le posséder au Grand-Rocher; vraiment nous parlions de cœur. Chaque jour notre attachement pour lui augmente, il le captive par ses qualités aimables, ses sentiments élevés et la noblesse de son caractère, enfin par la tendresse respectueuse et fortement sentie, qu'en toute occasion il laisse percer pour son père, dont maintenant il fait les délices.

Depuis qu'il est parmi nous, il est devenu plus robuste, sa figure s'est hâlée, et un exercice parfois un peu forcé a développé ses traits.

Si nos enfants coulent des jours fortunés, c'est dans leur félicité qu'est puisée la nôtre. Milord, plus heureux s'il est possible que nous, partage son existence entre des souvenirs qui ont bien perdu de leur amertume première, et les douceurs toutes nouvelles pour lui, de la paternité. Il nous parle souvent de Célestina. Il la voit dans la béatitude céleste, une larme s'échappe, en songeant que les cendres de cette épouse chérie à jamais, reposent si loin de lui, et fréquemment il se reproche comme un crime cet abandon.

Deux fois, depuis ma dernière, nous nous sommes transportés avec Firmin, pour voir les progrès des fleurs qui entourent le monnment. L'impatience me gagnait, c'est la fraîcheur que donnent les arbres voisins qui a retardé la végétation; cependant Firmin, qui y attache la plus grande importance, m'annonça hier matin, que tout était épanoui et de la plus grande beauté.

M. John dînait avec nous. Le matin j'avais écrit quelques lignes à Théodore; aussi après le dîné, vit-on arriver de Bellevue une invitation pour nos enfants. Elle fut acceptée avec joie, ils montèrent à cheval et partirent gaîment. Milord manifesta le désir de les accompagner, mais l'ayant prié de rester, il y consentit volontiers. Caroline proposa une promenade dans le bois, elle accepta le bras de Milord, et nous nous entretînmes avec ce charme de la confiance qui règne entre des personnes dont les cœurs n'ent font qu'un. Nous prîmes notre direction de manière à ne voir le but vers lequel nous nous dirigions, que lorsque nous serions devant. Après avoir dépassé un angle que Milord connaît très-bien, il se retourne et dit : il manque ici des arb.... oh mon Dieu ! est-ce une vision ?.... me trompé-je ?.... Un banc de gazon, ménagé en face, fut d'un secours efficace, parce que ses forces l'abandonnèrent et que notre propre émotion devint si grande, que nous pouvions à peine nous soutenir.... Il se passa alors un de ces moments où l'éloquence est toute dans les yeux.... Charles, oh combien les consolations d'une femme sont angéli-

ques! la voix de Caroline produisit un effet céleste, elle vibra jusqu'au fond du cœur de Milord. Excellente amie! s'écria-t-il, que vos accents sont consolateurs! oui, vos larmes précieuses sont la rosée bienfaisante qui ranime ce cœur flétri.... Oh mes amis! incomparables! je n'existe plus que pour vous.... vous me comblez de biens et en retour je n'ai qu'un cœur à vous offrir, il ne battra plus que pour vous.... Et toi, solitude où je venais parfois répandre une larme toujours arrachée par de douloureux souvenirs, désormais tu seras pour moi le paradis terrestre.... tu me retraceras à la fois les images d'une félicité évanouie et le signe de mes infortunes présentes..... solitude, tu me seras chère et par toi-même et par l'amitié... Le cœur de Milord était trop plein pour n'avoir pas besoin de soulagement, aussi ne l'interrompîmes-nous point, et ce ne fut qu'à son premier silence que nous fîmes entendre la mélodieuse voix de l'amitié, de la tendre et touchante amitié. Elle parvint à son âme et nous ne redoutâmes plus qu'il approchât de ce marbre meurtrier. Nous savions qu'en Italie il devenait comme frénétique au premier moment qu'il revoyait ce monument..... il s'en approcha en silence, il ne foula point les fleurs, il respecta ce terrain comme s'il eût été sacré.... il le considéra long-temps, et nous dit en revenant à nous : Mes amis, ne soyez point inquiets quand à l'avenir je viendrai ici. Oh! combien vous avez adouci l'amertume affreuse qui m'accompagnait en d'autres lieux!.... Recevez un aveu, tout cruel qu'il soit à faire... Plus d'une fois en vous

quittant pour me rendre à mes jardins de Florence, j'ai cru que ce serait la dernière que je vous... Ici un profond soupir soulagea sa poitrine oppressée..... Pardonnez, oui, pardonnez à votre criminel ami, il avait formé le projet de mêler sa cendre à celles renfermées dans la froide tombe !.... Milord prit une main de Caroline et une des miennes, et les joignant sur sa poitrine, il dit avec chaleur : C'est vous, âmes vertueuses, c'est toi, Grand-Rocher, habitation de tout ce qu'il y a d'excellent, qui tous ensemble avez retenu une main homicide... vous avez conservé l'existence à un infortuné, dont la vie n'était plus qu'un tissu de douleurs et de désespoir..... l'aurore de meilleurs jours, un premier rayon de félicité sont partis de votre sein ; c'est à vous que je dois tout, je suis redevenu un père heureux, et dès cet instant, je prends à témoin la source suprême de la vie, que je veux respirer pour la reconnaissance.... Lorsqu'il plaira au Maître des destinées de briser cette faible enveloppe, oh ! comblez la mesure de vos bienfaits envers moi, en réunissant mes cendres à celles de Célestina, en les faisant transporter ici. J'ai obtenu du clergé et du souverain toutes les autorisations nécessaires pour cette translation, que je comptais effectuer en Angleterre !.... Trop émus, il nous eût été impossible d'articuler une syllabe ; nous cherchâmes de l'éloigner, mais il nous retint jusqu'à ce que nous lui eussions accordé sa demande ; alors, mais seulement alors, il reprit son calme et sa tranquillité.

La conversation, ainsi que tu le sens, continua d'é-

tre empreinte de mélancolie, mais un intérêt profond y perçait à chaque mot. Caroline, cette judicieuse épouse, avait pensé que la présence de nos enfants serait un baume salutaire à bien des blessures, aussi leur avait-elle recommandé d'être de retour de bonne heure. Ils se firent attendre au-delà de ce qu'il était présumable, aussi son cœur maternel éprouvait-il des angoisses. Déjà deux fois elle avait envoyé Firmin à l'entrée de l'avenue, pour voir s'il n'apercevrait rien... il venait de recevoir l'ordre de seller un cheval pour se rendre à Bellevue, au moment où nos cinq enfants entrèrent dans la cour. Leurs cœurs semblaient à l'unisson des nôtres, un fond de tristesse était empreint sur leur personne, cependant un rayon de contentement partait de leurs yeux... Les deux sœurs regardaient leurs frères avec intérêt, elles se tenaient à leurs côtés, comme si elles eussent craint de les perdre de vue.... Ces indices immédiats trahissaient un événement que nous ne connaissions pas. Nos enfants nous trouvèrent à peu près dans la même situation d'esprit qu'eux..., Ils avaient été bien accueillis. James fut reçu par son père avec effusion et une douce sérénité. Milord proposa un peu de musique, par inspiration on choisit les morceaux les plus touchants. Une suave harmonie rendit aux âmes un calme nécessaire, les voix s'unirent aux instruments ; on célébra les Bienfaits de l'amitié, morceau composé par Milord.

Nous fîmes encore un tour sur la terrasse supérieure, le calme était enchanteur ; nous n'entendi-

mes qu'une voix dans le lointain, qui répétait un air gai, elle cessa bientôt. On rentra pour se séparer jusqu'au lendemain, les yeux parlèrent et le cœur entendit..... Henriette, Charles, quand viendrez-vous compléter notre félicité ?

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juin.

Quel aimable abandon que celui qui règne dans la correspondance d'un ami à son ami ! C'est une source qui fournit une eau également abondante sans jamais tarir. Charles, quand je prends la plume pour t'écrire, bien souvent j'ignore ce que je te marquerai. L'idée de faire des phrases ne m'aborde jamais, je ne cherche ni à briller par le style, ni à tracer des tableaux. Je t'entretiens avec abandon du cœur, je t'offre, sans choix comme sans remords, des choses qui pour tout autre seraient absolument dénuées d'intérêt, parfois mélangées avec d'autres de la plus haute importance, parce que je sais qu'à tes yeux rien ne portera le cachet de l'indifférence.

Je te disais, en terminant ma précédente, que nos enfants étant revenus de Bellevue avec un mélange de

mélancolie et de satisfaction, il devait en exister une cause que nous ignorions ; nous ne nous trompions pas. Réunis à table, nous demandâmes à cette jeunesse si elle était satisfaite de sa promenade. Jules répondit que l'après-midi s'était passée pour eux sous d'heureux auspices, puisque James, Henri et lui, avaient eu le bonheur de sortir de danger deux jeunes gens qui étaient encore fort malades. Nous pûmes remarquer que ces âmes nobles et élevées éprouvaient le même embarras à parler d'une bonne action, que s'ils eussent eu à en révéler une mauvaise. C'est ainsi que leur modestie s'opposait à ce qu'ils nous donnassent des détails sur un événement qui piquait singulièrement notre curiosité. James et Henri gardant le silence, nous priâmes Julie de nous faire part des détails. A ce moment nos trois jeunes gens se levèrent d'un commun accord ; je les engageai de rester, alléguant que l'homme capable d'une action louable doit pouvoir en entendre l'éloge, comme dans le cas contraire il doit supporter le blâme destiné à le ramener à lui-même.

Henri dit à Julie : Ma sœur, je te supplie de ne mettre aucune importance à une action toute naturelle et sur laquelle même je t'aurais engagée à garder le silence s'il y avait ici des étrangers ; mais nous savons tous que tu vois avec les yeux prévenus d'une bonne sœur. Julie promit le récit tout simple et dit : Arrivés à Bellevue, nous y fûmes reçus comme des bien-aimés : Après un instant de repos, M. James, qui ne connaît aucun des environs du château, laissa percer le plai-

sir qu'il aurait à les parcourir. Il offrit son bras à maman, et nous passâmes des serres au parterre, au bosquet, à la volière et à tous les endroits que vous connaissez. Il faisait passablement chaud ; aussi nous décidâmes-nous pour dernière visite d'aller aux charmilles qui bordent la terrasse du lac, d'où l'on jouit d'une si belle vue. La fraîcheur de ce lieu nous causa un vrai plaisir qui ne fut point gâté à la vue d'une collation qui nous y était préparée. Nous projetions de venir tous ensemble vous surprendre, quand nous apercevons arriver à nous, à force de rames, un léger esquif, qui à peine peut contenir les deux rameurs qui le montent. La gentillesse de cette nacelle, l'adresse de ses conducteurs, la célérité de leurs mouvements, tout nous enchantait. Le papillon ne voltige pas avec plus d'inconstance de l'œillet à la rose, que nos navigateurs d'une plage à l'autre ; à peine sillaient-ils la surface de l'eau. Ils aperçurent sans doute notre signe d'aborder ; ils vinrent en effet prendre part à nos rafraîchissements. Après avoir remercié, ils s'éloignèrent de nouveau ; nous ne les laissâmes cependant point partir avant de les avoir invités à ne pas s'exposer en voulant faire parade de dangereuses prouesses. Nous étions, maman, ma sœur et moi, dans une continuelle anxiété pour ces étourdis ; aussi ne les perdions-nous pas de vue, lorsque Sophie pousse un cri de frayeur... On ne voyait plus que la nacelle chavirée qui surnageait... Henri, prompt comme l'éclair, saute de la terasse dans l'eau ; Jules le suit ; papa troublé veut retenir M. James, mais c'est mon

bras qu'il saisit, et cet ami est déjà très-rapproché de nos frères...

J'observais Caroline et ma mère, elles étaient pâles et tremblantes : Milord tenait la main de son fils.... Julie poursuivit son récit : Papa s'élança vers le bateau, mais le jardinier en avait emporté la clef ; maman s'évanouit, nos cris la ranimèrent fort heureusement, parce que nous ne pouvions plus retenir papa qui se disposait à suivre ses fils. Maman leur tendait les bras, tandis que nous priions le ciel de leur être secourable.

Le courage de nos frères, leur force dans l'art de la natation, ne leur ont fait qu'à peine surmonter le danger, et si nous avons passé un cruel instant, c'est celui où nous les vîmes plonger pour dégager les deux noyés, retenus sous la nacelle... Nous les crûmes perdus, cependant un bras reparut ; après bien des efforts et du temps, tous arrivèrent enfin à bord..... Quelle joie fut jamais égale à la nôtre! Nous voulions les embrasser, mais ces ingrats, presque insensibles à l'expression de notre joie, demandaient du secours, nous renvoyant maman et nous. Nous résistâmes jusqu'au moment où l'on se mit en devoir de dévêtir les deux asphyxiés. Un domestique avait été chercher le médecin, le chirurgien était dans le voisinage. Leurs secours ont été efficaces, mais ces jeunes gens sont dans un état bien déplorable. Notre chère maman a été en proie à de bien violentes commotions. Au moment de notre départ, les parents des noyés ne savaient encore rien de l'accident arrivé à leurs fils.

Notre retour a été retardé, parce que ces messieurs ont désiré ne pas reparaître ici dans d'autre costume que le leur, afin d'éloigner l'inquiétude. Oui, tendre mère, nous voulons autant que cela dépendra de nous t'éviter jusqu'à l'ombre même d'un chagrin ou d'une angoisse. Ces derniers mots furent prononcés avec un accent pénétré qui nous émut vivement.

Nos fils reçurent le juste tribut d'éloges qu'ils méritaient... Le rayon de joie qui partait de leurs yeux était celui d'une satisfaction si modeste, qu'on se sentait presque tenté de partager avec eux le mérite de leur noble action. Leur réponse fut que c'était un grand bonheur pour eux d'avoir été présents à un accident qui leur a permis d'accomplir un devoir dont chacun se serait acquitté comme eux. Le beau, le grand, paraît chose ordinaire à ces âmes élevées quand elles le font ; cependant elles savent bien relever le mérite quand il appartient à d'autres.

Ce triste événement m'a fait prendre la détermination d'établir aux extrémités et au centre de Cavonai, des dépôts de tous les objets nécessaires pour venir au secours des noyés. Théodore a suivi mon exemple. Ces établissements ont conduit nos communes à payer, pendant la belle saison, des surveillants chargés de parcourir la côte, pour porter des secours partout où cela sera utile. Ces précautions ont eu lieu de manière à n'intimider ni à rendre téméraire une jeunesse imprudente, sans quoi notre but serait absolument manqué.

Le jour marqué par une bonne action en est un

beau pour les souvenirs ; il compte dans l'existence, et laisse une douce impression de jouissance à l'âme. C'est un sentiment qui peut sommeiller, mais que rien ne peut altérer. Ah! pourquoi l'homme cherche-t-il ailleurs ses joies! Y a-t-il une rosée plus vivifiante que la larme de reconnaissance que verse celui qui vous doit son bonheur?

Cependant l'homme, quelque bon, quelque généreux, quelque compatissant qu'il soit, ne saurait *jamais* l'être entièrement. Il tient toujours par des attaches à la faible humanité ; en vain voudrait-il rompre ces liens ; non, il ne le peut. Charles, te l'avouerai-je ? je suis peut-être à cet égard le plus faible des hommes... Si j'eusse vécu sous le règne de Néron, que le tyran m'eût dit : J'ai ouï vanter ton humanité, voici le moment de la signaler ; vois ces dix familles, dans un quart d'heure elles n'existeront plus ; cependant il ne dépend que de toi de les sauver ; tu le peux en perdant Caroline!... Oh! mon ami, la pensée seule de cette affreuse option me bouleverse jusqu'au fond de l'âme... Cet aspect horrible me poursuit... J'aperçois ces vieillards attachés encore à quelques jours de vie élever vers moi leurs bras déjà flétris... Je vois ces maris, ces pères, ces mères dans la fleur de l'âge et remplis d'une mutuelle tendresse... Ceux-ci oublient, ils méprisent leur existence ; non, ce n'est pas pour eux que coulent ces larmes, que se font entendre ces supplications ; non, mais c'est en faveur de ces êtres abordant l'existence, qui en tendant leurs petits bras rient et pleurent à la fois... Ma voix d'un mot va

plonger dans le tombeau cent personnes à la fois.... Elle tranchera l'existence à trois générations dont le sort m'est remis... Dans mon sombre désespoir, peut-être me serais-je écrié : César, ou le trépas avec ma Caroline, ou... Ah! détourne les yeux de ton ami, puisqu'il a préféré les angoisses de la mort de tant de gens... Désormais, il ne lui demeure plus que sa propre mésestime et une mort anticipée de tous les instants... Où est la retraite assez profonde pour le dérober aux yeux des hommes?... Au centre des lieux les plus déserts il se verra toujours couvert du sang des victimes qu'il eût pu sauver... Charles, éloignons de nous une question sans base, une option sans exemple, une illusion sans fondement. Nous vivons dans un siècle de justice et d'humanité. Les temps des Nérons et des Caligulas sont passés pour ne plus revenir. Non, l'aveu que je viens de te faire de ma faiblesse, j'ose l'espérer, ne me fera point rétrograder dans ton estime. Mais où l'imagination va-t-elle s'égarer? Dans l'instant même, où elle devrait goûter la tranquillité et la joie, comment se fait-il qu'elle aime à se repaître d'horreurs et d'atrocités! J'ai eu évidemment tort, mais il semble qu'à force d'être heureux on s'y accoutumerait trop facilement, et ce n'est qu'au souvenir des orages passés que l'on jouit bien de la sérénité actuelle des cieux.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juillet.

J'étais si fort enclin à la tristesse en terminant ma précédente, que rien n'eût pu m'engager à y ajouter quelques mots. L'état dans lequel nos enfants avaient laissé leur mère, nous jeta dans une vive inquiétude; comment aurions-nous pu prendre du repos sans l'avoir vue? Nous venions de quitter Milord, qui avait besoin de solitude pour calmer les émotions de la journée. Son fils était indisposé par l'eau qu'il avait avalée. Dès qu'ils furent entrés chez eux, Firmin, à qui on avait donné l'ordre d'atteler la voiture et de la conduire au bout de l'avenue, vint avertir que tout était prêt, et bientôt le pavé de la cour de Bellevue nous annonça que nous arrivions, il était onze heures. La surprise de nos amis fut égale à la vive joie qu'ils éprouvèrent en nous voyant. On venait de prendre congé d'une compagnie nombreuse, qui avait fait périr d'impatience et d'ennui Théodore. Laure nous donna les meilleures espérances sur le rétablissement des deux jeunes gens.

Charles, j'ai reçu le prix des soins que jusqu'à au-

jourd'hui j'ai donnés à l'éducation de nos enfants. Lorsque nous allions prendre du repos, et dans un moment où nous nous trouvions seuls avec Théodore, mon ami, me dit-il, avec une effusion, une force et une chaleur que je ne lui avais jamais connues à ce point-là; mon ami, comment t'exprimerai-je toute ma reconnaissance, puisque c'est à toi que je dois le vrai bonheur, celui de posséder des enfants qui te ressemblent?.... que serait pour eux toute ma fortune, sans le cœur qu'ils portent?.... Théodore, pour tout prix de mes soins, permets que je les leur continue jusqu'au bout. Nous nous séparâmes très-émus l'un et l'autre de ce qui venait de se passer entre nous.

Heureux et mille fois heureux est le père qui peut présider à l'éducation de ses enfants! Tous n'y sont pas propres, malgré le désir qui les animerait de s'en occuper. Le père vicieux fait bien de ne pas se charger de ce soin; le père faible ne le doit pas, il produirait plus de mal que de bien, et malheureusement le richard ambitieux, le négociant préoccupé, le courtisan à intrigues, l'artisan pressé par la nécessité, ni le malade gisant sur un lit de douleur, ne peuvent pas. Il existe donc bien peu de pères assez heureux pour goûter de cette félicité. La tâche, j'en conviens, est parfois aussi difficile que pénible, constamment elle impose de grandes privations, elle exige de véritables et nombreux sacrifices; mais combien cela est peu de chose à côté des joies qui y sont attachées. Le bon père est ordinairement un excellent citoyen. Il donne

à sa patrie des enfants de mérite, et partage durant sa vie entre les siens, la portion la plus précieuse de son héritage, il leur communique ses vertus. En effet, que sont les titres et la richesse à côté des sentiments d'une âme élevée et les élans d'un cœur généreux et bienfaisant? La vertu prépare sa récompense et le jour arrive qui couronne une privation. Serais-je le plus heureux des pères, si j'avais confié mes enfants à d'autres mains? non, cette idée d'éloignement me révolte. Quoi! je leur serais étranger! mon cœur ne serait pas le sanctuaire du leur! je ne serais point leur premier, leur plus tendre ami! ils pourraient me voir peut-être avec indifférence. La voix de leur père, celle de leur tendre mère ne parviendraient point à leur cœur avec plus de force que celle de tout autre.... Oh! combien ce tableau m'afflige pour tous les pères dont il retrace la situation!

Non, il n'en est pas ainsi pour moi, les jeunes vertus de mes enfants font mon bonheur, et je jouis de leurs succès. Que sont pour moi les succès personnels qui me furent les plus doux, à côté du bien et des progrès de mes enfants? C'est avec la joie la plus pure que je les vois effacer leur père, joindre à la fleur de l'âge la prudence de l'âge mûr, à l'abandon de l'enfance la chaleur du sentiment, à une constitution forte et robuste, à une santé superbe, toute l'innocence des plus tendres années. Oui, mon ami, ce sont des jeunes gens comme on en voit peu, et comme il serait à désirer que toute la génération fût. Mais si mes élèves font mon bonheur, combien ils en goû-

tent eux-mêmes. Tout pour eux est enchanté, leur existence est une chaîne de fleurs.

On me dira, peut-être, qu'en éloignant les enfants pour quelque temps du toit paternel, ils trouvent chez les étrangers des privations, des dégoûts et des ennuis, qui les ramènent avec joie et reconnaissance chez leurs parents. D'abord j'insiste sur une grande justice à rendre et je m'empresse à le faire, en convenant qu'il existe de nombreuses maisons d'éducation où de tendres soins de tous genres sont prodigués aux élèves qu'on envoie y recevoir une éducation soignée. Mais on ne saurait nier qu'on rencontre aussi d'autres maisons qui offrent le contraire. Alors combien me reprocherais-je d'avoir placé mes enfants dans une position semblable! Des privations éprouvées en d'autres lieux ne doivent point les ramener avec joie sous le toit paternel; je réclame bien plus que cela, je veux qu'en quel endroit qu'ils se trouvent et aussi bien qu'ils soient, la maison paternelle leur apparaisse infiniment préférable. Mes enfants dans l'ennui; l'ennui et les mauvais soins ne sont-ils pas les germes vivaces des vices et des maladies?... Je m'exposerais à les voir revenir avec un physique altéré et une âme corrompue, à Dieu ne plaise! Mais admettons l'enfant bien partagé, qu'on ne s'y trompe pas, tard encore il demeure insouciant. Si vous l'éloignez de vous, vous perdrez son amour, et quelque heureuse qu'ait été son éducation, quels soins qu'on ait eus de son enfance et de sa jeunesse, il ne sera jamais ce qu'il aurait été sous les yeux d'un père capable de

s'occuper des mêmes soins. C'est une plante transportée dans une terre étrangère, elle y demeure débile... Pourra-t-on se féliciter, au contraire, de ce qu'on aura gagné si l'enfant se plaît dans les lieux où il a été transplanté? Dès-lors ceux-ci deviennent sa véritable patrie. C'est là que se développent ses premières pensées; qu'il ressent les premières impressions si durables; c'est là aussi que le cœur reste, en pure perte pour les parents. Les souvenirs embellissent le berceau de l'enfance, gardons-nous prudemment de le changer de place; gardons-nous de l'éloigner de nos regards et de notre voix. Oh! combien il est à plaindre, le père qui, au retour de son fils, ne trouve plus qu'un étranger poli et froid!.... Ce fils, en rentrant chez son père, a perdu bien des amis, bien des relations qu'il regrette, mais ils sont et ne cesseront d'être des inconnus pour ceux qui l'entourent actuellement; comment faire naître de l'intérêt en parlant d'eux? il préfère garder le silence à leur égard, plutôt que d'éveiller une froide curiosité.... en devenant muet, son cœur se ferme; dès cet instant, tout est désespéré. Si le jeune homme rentré chez son père, regrette le passé, de mauvaises inclinations peut-être, sa liberté perdue, d'autres occupations, c'est alors le dernier pas au dégoût ou à la froideur. Père infortuné! était-ce là le prix que vous attendiez de vos soins et de vos nombreux sacrifices? Vous avez cru tout payer avec de l'argent, et jamais il n'en fut de plus mal dépensé.

Dans les pensionnats, dans les instituts, il existe des

enfants de tous les caractères et de toutes les inclinations. Ne serait-elle donc pas, au moins ridicule, la prétention qui exigerait d'un maître qu'il étudiât le naturel de chacun de ses élèves ? La jeunesse réunie est espiègle. Une faute secrète commise en corps la rend dissimulée. Une fois qu'elle a franchi ce pas, la porte reste ouverte à tous les vices ; certes, ils seront moins vite éventés d'entre trente coalisés, que du milieu d'un plus petit nombre, et si des habitudes répréhensibles sont enracinées dès l'enfance, il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de les détruire. Sans m'étendre sur les abus de police, tels que la malpropreté ; sans admettre la possibilité d'une nourriture qui ne soit ni saine ni abondante ; sans parler du délaissement dans lequel se trouvent souvent ces enfants, ni de la trop grande liberté dont ils jouissent lorsqu'elle leur est trop fréquemment accordée pour la commodité des maîtres ; sans faire état de pertes de temps irréparables ; sans énumérer les dangers nombreux qui assiègent une jeunesse inconséquente abandonnée à elle-même et dont elle devient la victime, comme aussi elle l'est d'une curiosité avide ; sans citer enfin mille piéges et autant de tentations auxquels succombe encore quelquefois une jeunesse placée sous une surveillance bien plus vigilante que celle d'instituteurs étrangers, je ne te signalerai qu'un écueil bien capital : celui où conduisent des lectures non scrutées avec un soin extrême. Imagine-toi les funestes impressions que plusieurs d'entre elles laissent à leur suite. Combien de faux pas, combien d'i-

dées absurdes, combien d'opinions éronnées peuvent surgir des auteurs les plus consciencieux, d'abord parce qu'ils sont fort loin d'être parfaits, mais souvent aussi parce qu'ils sont mal lus! Comment se fait-il qu'un maître puisse abandonner seul son élève, dans une carrière aussi difficile à parcourir avec succès? Craindrait-il la peine? Alors pourquoi se charger de la tâche? S'il ne songe qu'à sa fortune, il est près de tromper les parents et le fils.

Mais est-il rien de plus ridicule que de confier à l'enfance des livres traitant d'éducation? N'est-ce pas fournir au petit garçon des moyens de rebellion? Pourquoi appeler *contes* les récits faits pour la jeunesse? Mes enfants ne doutèrent jamais de ce qui leur fut dit. Si l'élève peut imaginer que ce qu'on lui lit, soit en bien, soit en mal, est un conte, bientôt il en rit, Chaque parallèle de bons et de mauvais enfants lui fait prendre un travers, parce qu'au fond il a les mêmes inclinations que l'enfant méchant, ceci ressort de son âge; cependant il veut paraître avoir les qualités de celui qu'on loue, il veut être récompensé. Ne croyez pas pour cela qu'il abandonne le défaut critiqué, il lui suffit d'avoir atteint son but; dans ce cas on a seulement façonné un hypocrite. C'est donc plus par l'exemple que par les livres, que l'enfance doit être conduite. Il faut se mettre à sa portée, scruter son cœur, en extirper le plus petit germe inquiétant. Malgré ces soins, ils ne seront jamais tous extraits; toutefois on aura le témoignage de sa conscience, d'avoir cherché avec zèle d'accomplir les devoirs sacrés du père et du citoyen.

Milord et James furent bien surpris de ne point nous voir paraître pour la promenade du matin, on leur apprit où nous étions. Ils vinrent nous joindre, et après déjeûner nous reprîmes le chemin du Grand-Rocher.

Alfred à Charles.

Grand-Rocher, juillet.

Oui, Charles, tout est enchanteur dans nos environs. Les montagnes se sont parées, elles ont revêtu une teinte verte, qui repose avec délices la vue après qu'on a contemplé les riches moissons de la vallée. La nuit, des feux allumés çà et là, nous annoncent que le sommet de ces monts est habité. Aussi gravissons-nous avec légèreté ce beau Jura. Nous allons y faire d'abondantes récoltes de plantes variées, inconnues dans la plaine. Leurs nuances, leur parfum, la délicatesse de leur structure enchantent mes fils; ils sont ravis de la magnificence avec laquelle l'Auteur de toutes choses se plut à parer le faible végétal, que souvent l'homme insouciant foule avec dédain sous chacun de ses pas. Quel que soit le règne qu'on étudie, il trans-

porte d'admiration par le déploiement de richesse et de puissance dont il devint l'objet et le but.

Je te l'ai dit, nous avons réuni l'étude de l'histoire naturelle et celle de la religion. Tu en auras approuvé la raison. En effet, comment serait-il possible de contempler les merveilles de la nature entière, sans élever son âme à Celui qui les créa et qui les conserve? C'est admirable d'entendre les leçons de M. John; avec quelle majesté, avec quelle chaleur, avec quelle vérité, avec quel entraînement il parle de l'Etre auguste dont la bonté surpasserait la puissance, si cela était admissible! Dans ces moments, son visage est rayonnant d'une joie céleste aussi pure que son langage élevé, qui va frapper au cœur. Tout son être a quelque chose de divin. C'est avec un avide empressement que mes enfants ouvrent leur âme à des notions si grandes, si belles et si sublimes. Leur existence, leur vie, leur être n'est qu'amour, adoration, abandon pour le grand Bienfaiteur de tout ce qui existe. Dès leur enfance ils n'en entendirent jamais parler autrement. Je n'aurais point toléré l'apparence d'une discussion douteuse à ce sujet; oh! comment peut-il se rencontrer un être assez insensé ou assez malheureux pour vivre dans le doute!

Les législateurs de tous les temps et de toutes les contrées comprirent aisément combien faible serait le lien social s'il n'était renforcé des attaches de la religion et de la morale. Cependant de certains philosophes traitèrent de dupes ceux que ces barrières salutaires retenaient. Esprits forts par calcul et feignant de ne rien croire,

ces hommes durent offrir un spectacle bien moins dangereux qu'extraordinaire. Il ne put y avoir qu'une sotte vanité et une absence absolue d'examen, qui entraînèrent quelques étourdis à admettre de semblables principes et les conclusions qu'on en déduisait. Les sectateurs apparents de ces philosophes ne les imitaient qu'extérieurement. Il était à prévoir qu'un moment plus ou moins rapproché verrait la conscience et la raison reprendre leurs droits, et que ces sceptiques improvisés rentreraient dans la bonne voie. Mais les ennemis du repos et du bonheur, mais ceux qui sont vraiment criminels, parce qu'ils empoisonnent la félicité des êtres faibles, de ceux qui sont incapables d'avoir une opinion à eux, sont les auteurs qui parent le sophisme du coloris le plus séducteur, et se servent des armes du ridicule, plus meurtrières que le poignard, pour attaquer la douce, la saine, la consolante religion. Ce sont ces pestes de la littérature, qui savent donner une apparence plausible à leurs déplorables systèmes, en colorant de la vraisemblance des principes détestables. Ces auteurs sont d'autant plus criminels, qu'ils ne croient point à leurs propres écrits, et que si par la suite ils viennent à éprouver un tardif repentir, il est hors de leur pouvoir de réparer le mal qu'ils ont fait, et que leurs œuvres séduisantes font et feront encore par la suite, selon les mains dans lesquelles elles tomberont.

Il est de règle pour toute notre jeunesse, dès qu'elle a atteint l'âge de 16 à 17 ans, qu'on lui fasse suivre un cours de religion plus ou moins prolongé. C'est

pendant ce salutaire enseignement que les devoirs du chrétien, les bases de la morale et les sources des félicités présentes et futures, sont parfois inculquées à cette jeunesse, du même ton et avec la même méthode qu'on donnerait des leçons de géographie. On passe avec indifférence d'un chapitre à l'autre ; et malheureusement il arrive trop souvent que celui à qui ces importantes leçons sont confiées ne possède aucune chaleur ; aussi n'offre-t-il à ses catéchumènes que de froides réflexions... Heureux alors si, nés avec un excellent naturel, ils demeurent pour la vie des gens de bien, l'étant plus par entraînement que par aucune autre conviction de principes. Dans maintes occasions, il n'en est pas autrement ; toutefois, quelque regrettable que soit cette simplicité, elle ne saurait être très-nuisible, si les hommes dont elle est le partage sont moraux. Cependant l'entêtement étant presque toujours le partage de l'ignorance, si par malheur les préjugés et les fausses notions prennent racine dans ce terrain, il ne saurait surgir d'effervescence sans que ces hommes deviennent des fanatiques altérés de sang.

Nous nous y sommes pris bien différemment, soit pour ouvrir le cœur de nos élèves à la félicité, soit pour leur faire parcourir le champ de la morale, elle qui non-seulement est le lien le plus fort de la société, mais encore qui restera toujours la route la plus directe et la plus sûre pour arriver aux jouissances de l'âme. Mes enfants n'ont été fatigués ni par des discours, ni par des leçons, mais dès qu'ils ont

pu sentir, c'est l'attrayante, la bienfaisante nature qui a révélé à leur cœur Celui qui créa tant d'admirables merveilles. Tous ensemble, nous sommes venus assister au majestueux lever du soleil ; nous avons contemplé les beautés de l'aurore, odorante du parfum des fleurs. Nous nous sommes réjouis de la riche abondance des fruits. Notre émotion a été vive à l'aspect du coucher du radieux flambeau de l'univers, aux jouissances que répand le zéphir du soir, à la contemplation de l'harmonie des corps célestes, aux charmes de la musique ; toutes ces beautés ont parlé avec force ; oui, tant de magnificence a formé notre conviction, et notre âme en a reçu des impressions aussi sublimes que durables. La morale chez nous a moins été enseignée que prêchée d'exemple et pratiquée en toute occasion. Les devoirs réciproques et mutuels, les égards dus d'homme à homme, les procédés pour tous, une philantropie agissante, l'amour de ce qui est beau, de ce qui est grand, de ce qui est bon, voilà nos cours. La religion du cœur, aussi douce que souriante, aussi simple qu'aimable, a été, à chacun des pas que nous avons faits dans la carrière de la vie, notre compagne fidèle. Elle a imprimé un sceau ineffaçable, quoique imperceptible, à toutes nos actions, à toutes nos pensées. Le Maître de la nature, dont les perfections nous font sentir notre néant sans lui, et ce que nous pouvons être avec son adorable bonté, est l'architype de notre félicité. C'est à lui que dans notre for intérieur nous rapportons tout, mais sans affectation et sans jamais prononcer son nom. Quelle

est cette place bleue au ciel qui, entourée de nuages, n'en paraît que plus belle? C'est le séjour céleste, c'est la demeure du Consolateur. Les nuages sont l'image des peines de cette vie; le point bleu, c'est notre pensée qui s'élève au Dispensateur de toute félicité. Nous jouissons de sa présence inaperçue, mais qui presse incessamment tout notre être et fait le soulagement de nos peines. Où existe-t-il un appui plus grand et plus ferme que celui offert par l'arbitre des destinées? Voilà, mon ami, l'image de notre félicité; elle est comme une eau limpide dont le zéphir respecte la surface; l'athée put-il jamais en jouir d'une pareille? Tout dans la nature est pour nous un sujet de joie et de satisfaction, tandis que pour lui toute chose est un motif d'angoisse et de terreur. Tout nous conduit à l'espérance, tandis qu'au loin il n'aperçoit que le désespoir et le néant. J'ignore s'il existe une famille dont la douceur d'existence intellectuelle soit plus grande que la nôtre, et cela me paraît difficile; cependant l'idée du tombeau n'est point terrible pour nous, parce que nous nourrissons la conviction que le même Bienfaiteur qui sema de tant de fleurs notre vie ici-bas, nous recevra en père tendre à la fin de notre carrière. Cette mort, le comble de la terreur pour le méchant, et la fin de tout pour l'athée, nous paraît le péristyle du bonheur incommensurable.

Si jusqu'à aujourd'hui j'ai banni de nos entretiens les mots de sectes et de dissidences religieuses, j'ai désiré que M. John développât maintenant à mes élèves la généralité des opinions qui agitent les hom-

mes, qu'il déroulât à leurs yeux le tableau de toutes les créances... Il l'a fait avec vérité, et il a vu couler des larmes de compassion en faveur de tant d'infortunés qui se sont déchirés les uns les autres pour décider sur un Dieu de paix et d'amour... Ils ont appris et gémi de ce que tant de cruautés aient été exercées pour soutenir quelques points de controverse..... Discussions aussi inutiles que dangereuses, que l'orgueil éleva et que l'ignorance ou la mauvaise foi soutint. Ils ont vu que, du point de réunion de toute lumière, de toute bonté, de toute clémence, sont sortis les plus affreuses dissensions et le fanatisme le plus abominable. Ils ont vu avec douleur qu'au nom de Dieu, on a condamné un grand nombre de ses enfants à des tortures cruelles, à des tourments insupportables; enfin que, pour annoncer le Sauveur du genre humain, on a dévasté une portion entière du globe. Ils ont détourné les yeux avec effroi de ce théâtre de monstruosités, où des tigres altérés de sang s'entre-déchiraient sous le manteau du christianisme.

En déroulant ces systèmes divers, mon intention n'a point été de plonger mes élèves dans l'incertitude, mais uniquement de faire jaillir de ce chaos d'opinions l'étincelle de la vérité, résultat désirable et terme voulu de toute recherche. Nous avons reconnu que tous les cultes se réunissent dès qu'ils sont assis sur une base commune; la foi en un Être suprême et tout puissant. Les différences ne reposent et ne se font sentir ensuite que par les cérémonies, les noms et les attributions. Qu'importe au Dieu de l'univers,

si on le sert avec pureté d'âme, qu'on le nomme Jéhovah, Jupiter ou Brama ! il n'en demeure pas moins l'arbitre de tout ce qui existe, le Dieu de vie et de lumière, le Dieu de charité et de tolérance.

L'homme tolérant, voilà l'ange descendu des cieux. Le peuple tolérant, voilà la première des nations. Appartient-il à l'homme faible, chancelant et faillible, de juger son frère, tandis que le Souverain Arbitre est toute compassion, tout support ? Vous tous qui vous vantez de connaître Dieu en le faisant jaloux, vindicatif, irrémissible, ah ! cessez vos blasphèmes ; que seriez-vous s'il était ce que vous le faites ?

Mon ami, pardonne-moi cette lettre ; je te l'adresse, quoique tu sois d'une autre communion que celui qui te l'écris ; mais, crois-le, tu ne lui en es pas moins cher.

FIN DU PREMIER VOLUME





